

Le Samedi¹⁰

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



JOHNNY BOIVIN, violoneux

Photo C.P.R.

Notre feuilleton :

DE L'AMOUR AU CRIME

Par JACQUES BRIENNE

Chronique historique :

LA VIE D'AUTREFOIS

Par LOUIS ROLAND

NOUVELLE :

UN DOUX ESCLAVAGE

Par JOCELYNE

**L'ART DE TIRER
LES CARTES**

Par J. MERY

Les gâteaux

"MAGIC"

sont de meilleurs gâteaux..

MOINS DE

1¢

GATEAU "MAGIC" AU CAFE ET CHOCOLAT

3 carrés chocolat non sucré
3/4 tasse Café Chase & Sanborn fort
1/2 tasse sirop de maïs blanc
1/2 tasse shortening
1 tasse sucre

3 oeufs
1 c. à thé vanille
1 3/4 tasse farine à pâtisserie
(un peu moins si farine à pain)
3 c. à thé Poudre à Pâte "Magic"

1/4 c. à thé sel

Faites fondre le chocolat dans le café chaud; ajoutez le sirop de maïs et mélangez bien jusqu'à épaississement. Refroidissez. Défaites shortening en crème et ajoutez lentement le sucre en battant bien. Ajoutez les oeufs non battus un à la fois, battant après chacun. Ajoutez la vanille. Tamisez les ingrédients secs; ajoutez au premier

mélange en alternant avec mélange de chocolat froid. Cuisez environ 35 minutes à four modéré (350° F.) dans 2 moules à gâteau-étage graissés. Recouvrez dessus et côtés de Givre à la Guimauve, que vous étendrez aussi entre les étages (page 14 du nouveau Livre de Cuisine "Magic").

MOINS DE 1¢ DE "MAGIC" ASSURE LE SUCCES

... ne risquez pas l'emploi d'une poudre à pâte inférieure!

ON y gagne toujours à se montrer particulière au sujet de la poudre à pâte. Calculez un peu ce que vous coûtent les ingrédients d'un gâteau et vous verrez qu'il serait insensé d'employer autre chose que la meilleure.

Si vous faisiez par exemple un Gâteau au Café et Chocolat, le coût de vos ingrédients* s'établirait à peu près comme ceci: oeufs, 17¢; sucre, 8¢; beurre, 5¢; farine, 5¢; chocolat, 9¢; POUDRE A PATE "MAGIC", trois-quarts de sou!

Tout de suite, vous remarquez comme la "Magic" coûte peu—moins de 1¢! N'est-ce pas payer peu cher la certitude d'avoir un gâteau savoureux et de fine texture?

N'expérimentez pas avec de soi-disant poudres à pâte "d'occasion", car vous avez tout à y perdre. Une poudre médiocre donne nécessairement un gâteau inférieur, insipide. Elle peut même vous faire perdre complètement vos ingrédients—une valeur qui peut varier de 35¢ à 60¢.

La Poudre à Pâte "Magic" est plus économique parce qu'elle assure invariablement de meilleurs résultats. Sa qualité supérieure ne varie jamais. C'est pour cela que les plus grandes autorités culinaires au Canada l'emploient et la recommandent exclusivement. Faites-vous-en envoyer une boîte par votre épicière.



Fabriquée au Canada

"NE CONTIENT PAS D'ALUM"—Cette déclaration sur chaque boîte est votre garantie que la Poudre à Pâte "Magic" ne contient ni alun ni aucun ingrédient nuisible.

LOUISE
APPREND UN
SECRET



LIVRE DE CUISINE GRATIS! Le nouveau Livre de Cuisine "Magic" vous sera très utile pour cuire à la maison. Contient des douzaines de délicieuses recettes de gâteaux et autres exquises pâtisseries. Postez ce coupon aujourd'hui.

GILLET PRODUCTS, Fraser Avenue, Toronto 2
Veuillez m'envoyer *gratis* un exemplaire de votre fameux Livre de Cuisine "Magic."

LS-11

Nom _____
Rue _____
Ville ou village _____ Prov. _____

*Le coût des ingrédients varie, naturellement, selon les localités.

Le bazou de l'Europe

DANS un concours de peinture et de dessin ayant pour but de désigner à l'admiration des générations futures le plus grand artiste du crayon, de la plume ou du pinceau du vingtième siècle, le sujet que les concurrents se virent imposer fut celui-ci: l'Europe.

Il y eut trente-six mille compositions, chiffre à peu près égal à celui des opinions politiques ayant cours dans les divers pays de ce continent: c'est dire que le sujet fut traité, et même aussi maltraité, de toutes les façons imaginables.

Quelques naïfs présentèrent des cartes géographiques; oh! d'admirables cartes en couleurs où les fleuves étaient en bleu, les montagnes en bistre, les lignes de chemin de fer en noir — de fumée bien entendu — et les frontières en points de suspension verts, ce qui était une admirable trouvaille. Les points de suspension symbolisaient en effet l'incertitude et le vert l'espérance des modifications futures.

Ce beau travail fut rejeté pour deux raisons en apparence contradictoires et cependant toutes deux conformes à la réalité des choses: 1o parce qu'il était trop complet; 2o parce qu'il ne l'était pas assez. On objecta qu'il y avait beaucoup plus de frontières que les seules indiquées, mais que, d'autre part, il n'y en avait pas du tout.

On dit aux dessinateurs qu'ils auraient dû faire état, non seulement des frontières dites nationales, mais aussi des politiques, des douanières, des ethnographiques, des thermiques, pluviales, venteuses et surtout des innombrables autant qu'infranchissables clôtures qui s'appellent l'intérêt individuel.

Par contre, on leur dit que ce même intérêt ne reconnaissait aucune frontière et qu'il n'y en aura jamais d'efficace tant qu'on ne fera pas de muraille allant jusqu'en haut de l'atmosphère. Encore, on trouvera bien alors le moyen de passer par dessus.

Plusieurs concurrents avaient fait des dessins à la plume et la raison qu'ils en donnèrent, acceptée favorablement par les juges, leur valut à chacun un accessit de grand format. Peindre l'Europe avec des couleurs, même politiques, dirent-ils, eût été un inutile travail de complication; nous avons puisé en elle-même la substance nécessaire à nos dessins puisqu'elle est la bouteille à l'encre.

Quelques artistes firent des peintures allégoriques d'assez belle venue; on vit, entre autres, une vieille bonne femme décrépite qui avait dû être fort jolie en son temps et cherchait à faire encore illusion. Elle portait des bijoux d'or à profusion mais, par une étrange aberration du goût, se fardait avec de la poudre à canon. Il y eut même un irrévérencieux qui représenta l'Europe sous forme d'un gros abcès posé sur une tête figurant le globe terrestre.

On vit aussi un comptoir de vente où il y avait un peu de tout. Cela tenait du bazar moderne et du magasin d'antiquités, car on y voyait pêle-mêle une redingote grise, le masque de César, la moustache de Charlie Chaplin, une faucille, un flacon de poison gazeux, une machine à discours, l'ombre de Metternich et celle de Cagliostro; sur un mur, un curieux tableau intitulé: *Jeune Eve*, où des vieux messieurs avec des yeux égrillards s'essoufflaient à la vaine poursuite d'une sorte de déesse antique leur faisant un pied de nez. Sur des rayons, de gros fromages dans lesquels des rats étaient confortablement installés. L'ensemble formait réellement une peinture digne d'attention.

Le jury spécial, chargé d'attribuer le grand prix hésitait devant toutes ces choses; il les trouvait ressemblantes mais pas au point qu'il désirait. Ce qu'il voulait, c'était un tableau représentant plutôt l'attitude que l'état, l'aspect que la nature et l'humeur que l'activité. Il demandait un symbole qui fixât le présent tout en laissant prévoir l'avenir.

Il désespérait presque de le trouver quand, enfin, parut un tableau qui raila tous les suffrages.



Cela représentait une auto d'un modèle périmé, ce qu'on appelle communément un *bazou*, dans une situation qui n'avait rien de folâtre. La voiture, à n'en pas douter, mal dirigée, avait plongé dans un gouffre à donner le vertige aux têtes les plus solides. Ou plutôt, elle avait failli plonger, car elle était restée suspendue dans le vide grâce à l'une de ses roues qui s'était accrochée dans une grosse racine.

Les Publications Poirier, Bessette Cie, Ltée

Directeur de la rédaction: JEAN CHAUVIN
975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CAN.

Tél.: LANCASTER 5819—6002

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

Canada		Etats-Unis et Europe	
Un an	\$3.50	Un an	\$5.00
Six mois	2.00	Six mois	3.50
Trois mois	1.00	Trois mois	1.25

Heures de bureau: 9 h. a. m. à 5 h. 30 p. m.
Le samedi, 9 h. a. m. à 12 h. 30.

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de maille commençant 5 jours avant leur expédition.

Cela pouvait peut-être durer quelque temps ainsi, mais certainement pas toujours et, d'une minute à l'autre, la racine pouvait céder. L'automobiliste avait eu probablement la plus belle frousse de sa vie mais, voyant qu'il s'était arrêté en chemin, il avait tout doucement repris confiance. Si bien, même, qu'il s'était confortablement installé dans la capote de son *bazou* et, les jambes pendantes sur l'abîme, il se sentait l'âme poétique en regardant le paysage du haut de sa situation.

Il y eut bien vite un rassemblement de gens que son audace commença par étonner et finit par stimuler. Ils voulurent aussi aller s'asseoir dans la capote ou sur quelque partie saillante du *bazou* suspendu. Il en descendit ainsi quelques-uns. Tout le reste, jaloux de leur succès allait en faire autant quand...

Quand, probablement la racine craqua et tout le monde fit la dégringolade. C'est du moins ce qu'il est très logique de supposer, car le tableau ne le fait pas voir; il représente l'instant critique et le raisonnement fait le reste. On peut sans doute également supposer que les curieux et jaloux se sont, en fin de compte, tous attelés à la machine pour la remonter en lieu sûr, mais des tentatives de ce genre sont parfois aussi désastreuses que des imprudences; il faudrait des experts où ne se trouvent souvent que des maladroits.

Ce dernier tableau soumis au jury représentait donc une situation extrêmement périlleuse avec catastrophe possible d'une seconde à l'autre; en plus de cela, l'insouciance du conducteur et l'ambition jalouse du voisinage. N'était-ce pas en plein le tableau de l'Europe?

A l'unanimité, le grand prix lui fut accordé.

C'est malheureusement, en effet, la situation. L'Europe n'est plus qu'un vieux *bazou* pouvant sans doute encore rouler quelque temps, mais surtout en profitant de l'élan acquis. Cette vénérable mécanique a fait son temps comme grande routière et ne devrait plus aspirer maintenant qu'à un repos bien gagné. Tout ce qu'elle devrait se permettre, ce serait des petites promenades de valétudinaire à une allure bien sage. Son système démodé demande en effet trop de combustible et d'huile pour les grandes randonnées.

D'avoir été roi de la route autrefois, ce vieux *bazou* a conservé les illusions, peut-être pas du jeune âge mais, ce qui est pire, du moyen âge, et il s' imagine volontiers que c'est lui qui fait tourner la terre en roulant dessus. Il marche quelquefois à pleins gaz... empoisonnés, écrase par-ci, démolit par-là, emprunte pour payer la casse et n'a pas l'air de se demander comment tout ça finira.

Par la dégringolade définitive dans l'abîme, probablement.

Il semble peut-être que ce serait le temps de serrer les freins et même de rentrer au garage pour couper court aux dépenses et surtout aux accidents, mais il paraît qu'il existe trop de profiteurs des frasques du *bazou* pour en arriver là; ils jouent le rôle de la racine d'arrêt dans la chute. Cela peut réussir, une, deux et même dix fois mais quand le choc est trop violent il arrive que la racine, elle aussi, fiche le camp.

Et je crois qu'il serait sage pour le *bazou* européen, ainsi que pour ceux qui le font rouler dans les endroits dangereux, de ne pas risquer les aléas d'une nouvelle dégringolade qui, cette fois, pourrait bien être la dernière...

J. de Verneuil

"C'est Claire qui souffre
le plus de ton absence."

Nouvelle
canadienne

Par Jean Paul
BENOIT

et AMOUR DÉCEPTION

DANS la chambrette qu'il occupait, située au centre d'un modeste quartier du nord de la ville, Georges Brousseau était accoudé, la tête dans les mains sur une petite table supportant les reliefs d'un modeste repas.

Il semblait perdu dans ses pensées. Elles ne devaient pas être roses, à en juger par la pose, qui était celle d'un malheureux.

Enfin il releva la tête, et sembla vouloir chasser ses idées noires.

C'était un jeune homme de vingt-quatre ans, à la taille moyenne et aux épaules larges. De grands yeux bruns, francs, jetaient une ombre, sous la chevelure blonde et légèrement ondulée. Avec sa fine moustache, et son teint faiblement halé, il avait un air mâle et sympathique.

Quatre ans auparavant, Georges avait connu, dans une vente de charité, une jeune fille du nom de Suzanne Lamber. Ils se virent très souvent, se plurent, et finirent par s'aimer. Georges professait un modeste métier, trop modeste au gré de la jeune fille, qui était très ambitieuse. Mais l'amour fut le plus fort, et elle mit son ambition de côté, quitte à y revenir plus tard.

Trop jeunes, au gré des parents, pour se marier, ils attendirent. Trois années passèrent. Ils s'aimaient toujours, mais Georges, très malchanceux, ne travaillait presque pas, et se trouvait dans l'impossibilité de se marier.

Il en souffrait beaucoup mais, comment y remédier, la misère était trop grande à Montréal pour qu'il puisse se placer avantageusement.

Suzanne, malgré son amour, sentait peu à peu, l'ambition s'emparer d'elle de nouveau.

Parfois, elle se révoltait, à l'idée de devenir la femme d'un homme de cette condition. Ces révoltes duraient peu, mais faible de volonté, l'emprise de ce sentiment devenait de plus en plus fort chez elle.

Ignorante de la crise qui régnait sur la cité, Suzanne ayant des parents à l'aise, et elle-même travaillant régulièrement, croyait à la mauvaise volonté du jeune homme, et son amour pour lui s'en ressentait fortement.

Six autres mois s'écoulèrent. Un matin, Suzanne allant à son travail, rencontra, dans le tramway, un jeune homme qui lui plut. Celui-ci attiré par la beauté de la jeune fille, tenta un flirt, et ne fût pas déçu, car Suzanne ne demandait qu'à lier connaissance avec lui.

Depuis quatre mois, les deux jeunes gens se voyaient tous les matins, et le jeune homme s'était pris à aimer follement la fiancée de Georges.

C'était un étudiant, âgé de vingt-cinq ans, qui devait recevoir ses derniers brevets l'année suivante.

Suzanne voyait toujours Georges, mais sa froideur devenait de jour en jour plus évidente. Celui-ci se demandait la raison de cette attitude, mais ne pouvait deviner les pensées de la jeune fille.

Or, un après-midi qu'il était chez lui, occupé à de menus travaux, il reçut une lettre. Surpris de constater sur l'enveloppe, l'écriture de sa fiancée, il l'ouvrit aussitôt.

Une amère déception l'attendait. Suzanne, éblouie par le magnifique avenir de son nouvel amoureux, et espérant devenir sa femme, sacrifiait Georges à son ambition. Elle lui demandait de ne plus la revoir, donnant pour raison son désir de liberté, et terminant par quelques vagues espérances pour plus tard.

Trop orgueilleux pour tenter une démarche auprès de la jeune fille, Georges, doué d'une volonté de fer, essaya de l'oublier. Il y réussit assez bien, mais dans le fond de son cœur, il y pensait toujours. Jamais il ne fit un pas pour la revoir, se disant que c'était bien inutile.

Pas une malédiction, ni un reproche, n'étaient sortis de ses lèvres à l'adresse de Suzanne. Pourtant, que de serments, que de promesses, elle lui avait fait. Pour toutes ces fausses protestations d'amour, pas une parcelle de rancune dans son cœur.

En revanche, Georges professait, à l'égard des autres jeunes filles, qu'il avait souvent l'occasion de rencontrer, une haine mêlée de mépris.

"Elles sont toutes pareilles!" se disait-il, "ambitieuses et coquettes." Il sentait que jamais il ne pourrait avoir confiance en aucune d'entre elles.

Les deux mois qui suivirent furent pour le jeune homme un long martyr, n'ayant même pas de travail pour occuper ses pensées.

Enfin un jour, à une lettre qu'il avait écrite à un ancien ami de son père, demeurant dans le nord de la province de Québec, il reçut une réponse. Elle était ainsi conçue:

Mon cher enfant,

Je fus très surpris, en recevant ta lettre, de constater ton ardent désir de quitter la ville et de venir t'ensevelir dans nos solitudes du nord. Justement, un lot sur lequel est bâtie une maisonnette, est à louer, à quelques milles de notre maison. Depuis quatre ans elle était habitée par un trappeur, mais celui-ci est mort l'hiver dernier, et ses héritiers ont mis la propriété à louer. Tu trouveras de quoi occuper tes loisirs, avec la pêche, la chasse et la coupe du bois.

Si tu acceptes, fais-moi savoir le jour de ton arrivée afin que je puisse être à la gare pour te recevoir.

Signé: JULES BOISVERT

Georges fut très heureux à la réception de cette lettre, aussi il s'empessa d'y répondre.

Il venait de terminer cette lettre lorsque nous l'avons vu relever la tête après la profonde méditation dans laquelle il était plongé.

— Enfin, je vais donc la quitter cette ville, où j'ai connu le bonheur, la déception et la souffrance. J'avais rêvé y demeurer pour vivre en paix dans le bonheur, et la quiétude, mais, puisque c'est impossible, je vais partir, et m'enfermer dans la solitude des grandes forêts, des lacs et des rivières.

Une semaine plus tard, il s'embarquait à destination de l'Abitibi.

Dans le train qui l'emportait à toute allure, vers une destination, inconnue de lui, il regardait fuir les dernières maisons de la ville qu'il quittait. Pas un regret dans son cœur, pour toutes les choses qu'il laissait en arrière. Les plaisirs qu'à son âge, on a le droit d'attendre dans une place comme Montréal, le laissaient indifférent, et c'est avec joie qu'il vit, du rapide qui l'emportait, les dernières fumées des grandes usines disparaître à l'horizon.

Une vie neuve recommençait pour le jeune homme. Que lui réservait-elle? ... Bonheur ... Souffrance! ... Il n'aurait pu le dire.

Vingt heures plus tard, il descendait, dans un petit village, à trente milles environ d'Amos, principale ville du nord de la province, où il vit un homme accourir à lui, la main tendue. C'était monsieur Boisvert.

— Enfin, vous voilà rendu, Georges, comment avez-vous aimé le voyage?

— Un peu long, répondit en riant celui-ci, tout en serrant la main qui lui était tendue.

— Malheureusement, vous n'avez pas fini, mon garçon, il y a encore huit milles d'ici à la maison!

— En effet, je n'ai pas fini! répliqua Georges. Bah! en votre compagnie ce sera vite fait.

Les bagages chargés, dans une voiture que le colon avait amené, les deux hommes embarquè-

rent, à leur tour, et le cheval partit d'un bon trot.

Jules Boisvert était un homme de quarante-cinq à cinquante ans. Haut de taille, large et musclé, il faisait l'effet de posséder une force peu commune.

C'était un être bon, charitable, et un travailleur que rien ne rebute.

Quatre ans auparavant, il avait acheté un lot du gouvernement, et sur cette terre boisée, il s'était mis au travail, défrichant avec un acharnement inouï. Ses efforts n'avaient pas été vains, puisqu'aujourd'hui il possédait un grand morceau de terrain apte à la culture.

La vente du bois lui avait procuré de quoi s'acheter quelques animaux: chevaux, vaches, volailles, enfin de quoi pouvoir subvenir grandement aux besoins de sa famille, qui se composait de sa femme et d'une fille unique.

— Mais enfin, Georges, pourquoi as-tu quitté la ville si brusquement? Tu avais pourtant un bon métier, et tu semblais beaucoup t'y plaire, il y a quatre ans, lorsque nous sommes partis!

Le jeune homme hésita, et:

— Je m'y plaisais beaucoup, en effet, à cette époque, mais aujourd'hui c'est différent. La vie m'y était insupportable depuis quelque temps.

— Je comprends, mon enfant ... une déception, n'est-ce pas?

Celui-ci ne répondant pas immédiatement, le colon reprit.

— Je ne te demande pas ton secret, et je vois que rappeler ces anciens souvenirs te cause de la peine. Changeons de conversation.

Pendant une heure et demie on roula dans un chemin percé en plein bois, et rempli d'ornières, où la voiture cahotait d'une manière inquiétante. On était en septembre, et les premières pluies d'automne avait rendu la route presque impraticable.

Enfin, à un tournant, on aperçut la maison du colon. Elle était bâtie à quelque distance du chemin, mais sur le devant les arbres avaient été coupés et les souches arrachées.

A gauche, on voyait une certaine étendue de terrain défriché, et dont la récolte avait été coupée.

La maison, basse, surmontée d'un toit à pente douce, était toute construite en bois rond, et percée de plusieurs fenêtres par lesquelles le soleil devait entrer à flots.

Arrivés en face de l'habitation, les deux hommes sautèrent à bas la voiture et firent quelques pas pour se dégourdir les membres ankylosés par le long trajet.

Dix minutes plus tard, le cheval placé en face d'une portion d'avoine, dans l'écurie, les deux hommes étaient assis ... (Suite à la page 38)



Puis je m'éveillai pour voir penchée sur moi vos beaux yeux lumineux.

Un Doux

NOUVELLE



Elle le rendait jaloux par ses coquetteries inconscientes...

ENFIN, Geneviève, veux-tu me dire quand tu consentiras à te remarier? ..."
Assise dans une immense bergère Louis XVI, dont les oreillettes et le haut dossier l'encadraient comme une guérite, la Marquise de Florents, pour la centième fois, posait la même question à sa fille.

— Enfin, Geneviève, quand consentiras-tu à te remarier?

A moitié allongée dans le respectable fauteuil qui faisait face à celui de sa mère, la jeune Comtesse de Belloc ne répondit pas. Seulement, elle poussa un soupir énorme, un soupir que l'écho de l'immense salon classique, orné de tous les portraits des ancêtres amplifia...

La Marquise, se redressant, posa son tricot sur ses genoux, et, d'un geste majestueux, elle enleva ses lunettes, puis, les posant sur l'admirable petite table bouillotte qui était à côté d'elle, elle laissa tomber ces mots:

— Cette situation, Ginette, ne peut pas durer.

Blonde comme un rayon de soleil, tout à fait mignone dans sa robe ultramoderne, ses yeux ombrés de rimel, ses lèvres avivées de rouge, la petite veuve répondit paresseusement:

— Pourquoi, maman, s'il vous plaît?

— Nous en avons parlé hier avec ton père.

Ginette dit étourdiment:

— Ah! papa aussi?

— Oui, il est absolument de mon avis. Une femme de ton âge ne peut pas ainsi vivre seule.

Et elle ajouta tout bas:

— Et avec tes allures, encore!

— Pourquoi? répète la jeune femme.

— Parce que, tu n'as que vingt ans et que, dans notre famille, depuis François Ier, les femmes ont toujours été respectables...

Ginette fit entendre un petit rire.

— Tu en doutes, dit la Marquise sévèrement?

— Pas précisément, répondit humblement la petite veuve, seulement, je trouve que c'est un peu loin pour vérifier...



Depuis un an environ, le Comte de Belloc, le vieux mari de Ginette avait eu la bonne idée de se laisser mourir, avec la même discrétion qu'il avait mise à vivre aux côtés de cette adorable jeune femme qu'il considérait comme sa fille — la laissant libre et riche de plusieurs millions.

Mais, depuis qu'elle était rentrée dans sa famille, la première année de veuvage écoulée, ses parents et son entourage la poussaient à remplacer ce mari tout à fait disparu et qui, même quand il était de ce monde, tenait si peu de place.

— Geneviève, il faut te remarier!

La jeune comtesse leva les yeux au ciel:

— Liberté!... liberté chérie!... dit-elle.

La Marquise arracha d'un geste brusque une seconde fois ses lunettes, qu'elle avait replacées soigneusement sur son nez aristocratique.

— Tu n'as pas honte? dit-elle... Réellement, je ne puis pas comprendre d'où je t'ai sortie...

Son indignation était sans borne...

Elle continua:

— Je te l'ai dit, nous en avons causé hier avec ton père. Remarie-toi, ou bien...

— Ou bien?

— Entre au couvent!

La petite veuve jeta un regard rêveur dans la glace.

Elle se demandait, sérieusement, si le voile des novices lui irait bien!

— Enfin, Ginette, est-ce que, vraiment, il ne te plaît pas?

— Il ne m'est pas désagréable...

Il était question du Comte Alain de Bournay. Depuis quelque temps, il faisait une cour assidue à la jeune femme et, tout dernièrement, il s'était déclaré.

C'était le mari rêvé pour Geneviève.

Beau, de bonne naissance, plus riche qu'elle, la perspective de cette union comblait de joie le Marquis et la Marquise... Mais, voilà, il fallait décider Ginette.

— Enfin, répétait la Marquise, il ne te plaît donc pas?

Esclavage

Par JOCELYNE

— Mais, si, au contraire, très franchement, beaucoup.

— Alors?

— Liberté! . . . Liberté chérie! . . .

Madame de Flarents bondit:

— Je t'en prie, ne répète pas cette sottise!

Geneviève se souvenait de la chaîne, pourtant aussi légère que possible, qu'elle avait portée deux ans, à côté de ce vieux mari qu'elle n'aimait pas, et, maintenant son indépendance lui semblait précieuse . . . N'avait-elle pas la vie la plus charmante du monde, adulée, comblée d'égards . . . jalousée par ses amies, ce qui n'était pas la plus médiocre de ses joies . . .

— Enfin, dit la Marquise, est-ce un *non* catégorique?

Elle réfléchit:

— Pas tout à fait . . .

— Pouvons-nous autoriser Monsieur de Bournay à te faire la cour?

D'un petit geste familier, elle releva une mèche de cheveux plus claires que les autres qui s'obstinait à tomber sur son œil.

— Si vous voulez, dit-elle, mais sans aucun engagement de ma part.

Depuis trois semaines le Comte de Bournay était reçu dans la famille de Geneviève, et il constatait, avec une certaine mélancolie, qu'il n'avait point encore fait un pas dans l'intimité de Madame de Belloc.

Il avait déployé toute sa séduction savante d'homme du monde pour faire la conquête de Ginette, et, voici que, sans arriver à secouer son indifférence, il s'était pris lui-même à ce petit jeu, et, chaque jour, il devenait plus épris de la jeune veuve.

Tout d'abord, elle lui plaisait simplement. Maintenant, il en était amoureux, stupidement, follement, comme un ridicule héros de roman.

Elle le rendait jaloux par ses coquetteries inconscientes, et, il mourait de peur, qu'un jour, un autre homme, plus habile sût trouver le chemin de ce cœur . . . si vraiment quelque chose de vivant battait derrière l'admirable dessin de cette jeune poitrine.

Il ne se reconnaissait plus.

— Je suis complètement ridicule, disait-il, j'ai l'air d'un amoureux transi et d'un collégien.

A d'autres moments, il prenait des résolutions magnifiques:

— Qu'elle dise non! . . . Et que ce soit définitif! Alors je partirai . . .

Il regardait dans la glace ses yeux magnifiques, sous le regard desquels tant de femmes avaient défailli, ses larges épaules, sa taille mince, et il marmottait tout bas:

— Vraiment, c'est incroyable!

La petite Comtesse de Belloc ne se décidait pas.

Pourtant peu à peu, elle avait pris l'habitude de considérer Alain comme sa chose. Il l'accompagnait au théâtre, dans les salons de thé, il rendait moins endormantes pour elle les réunions de famille . . . Mais, pourquoi lui eut-elle demandé davantage?

Et quand la Marquise lui disait anxieuse: "Que décides-tu?", elle répondait:

— Je ne le sais point encore!

Et elle continuait à mener une vie pleine de joies et de distractions. Elle faisait le bonheur des couturiers par l'importance de ses commandes, et, de plus en plus, radieuse dans sa belle jeunesse, elle continuait à se faire adorer des hommes, jalouser des femmes, et à rendre Alain malheureux! . . .

Mais un jour vient où le cœur se lasse. Un jeune attaché d'ambassade lui ayant été présenté, elle se montra d'une coquetterie si folle, que son



Alors, sa bouche la trahit,
et elle tendit ses lèvres.

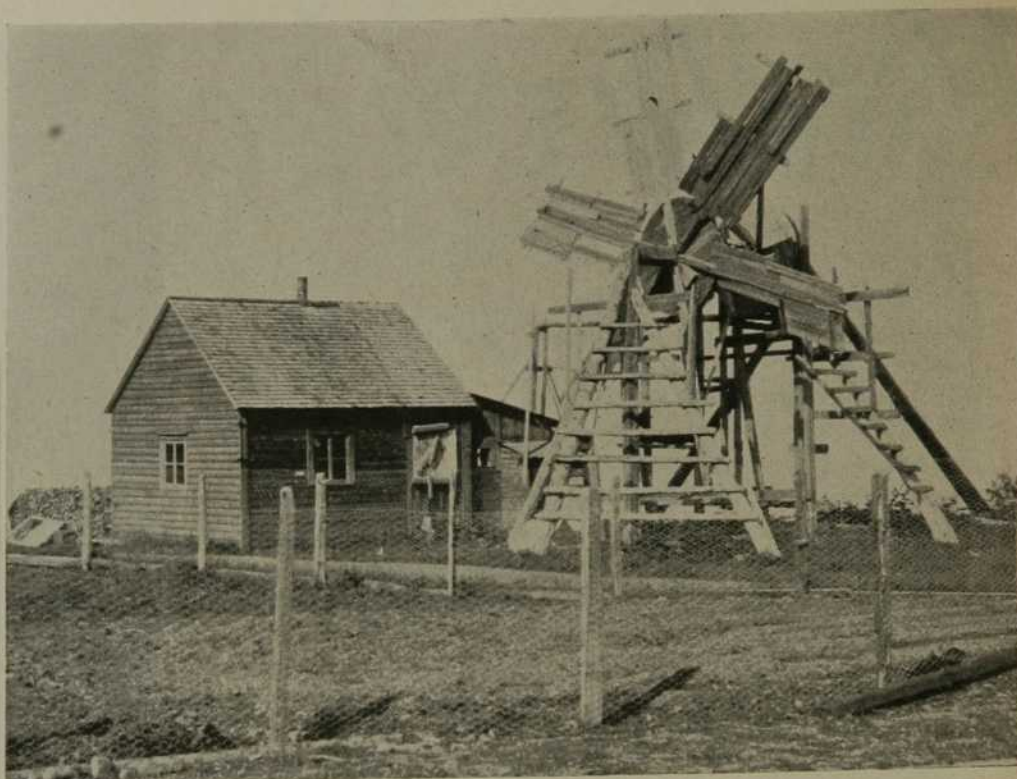
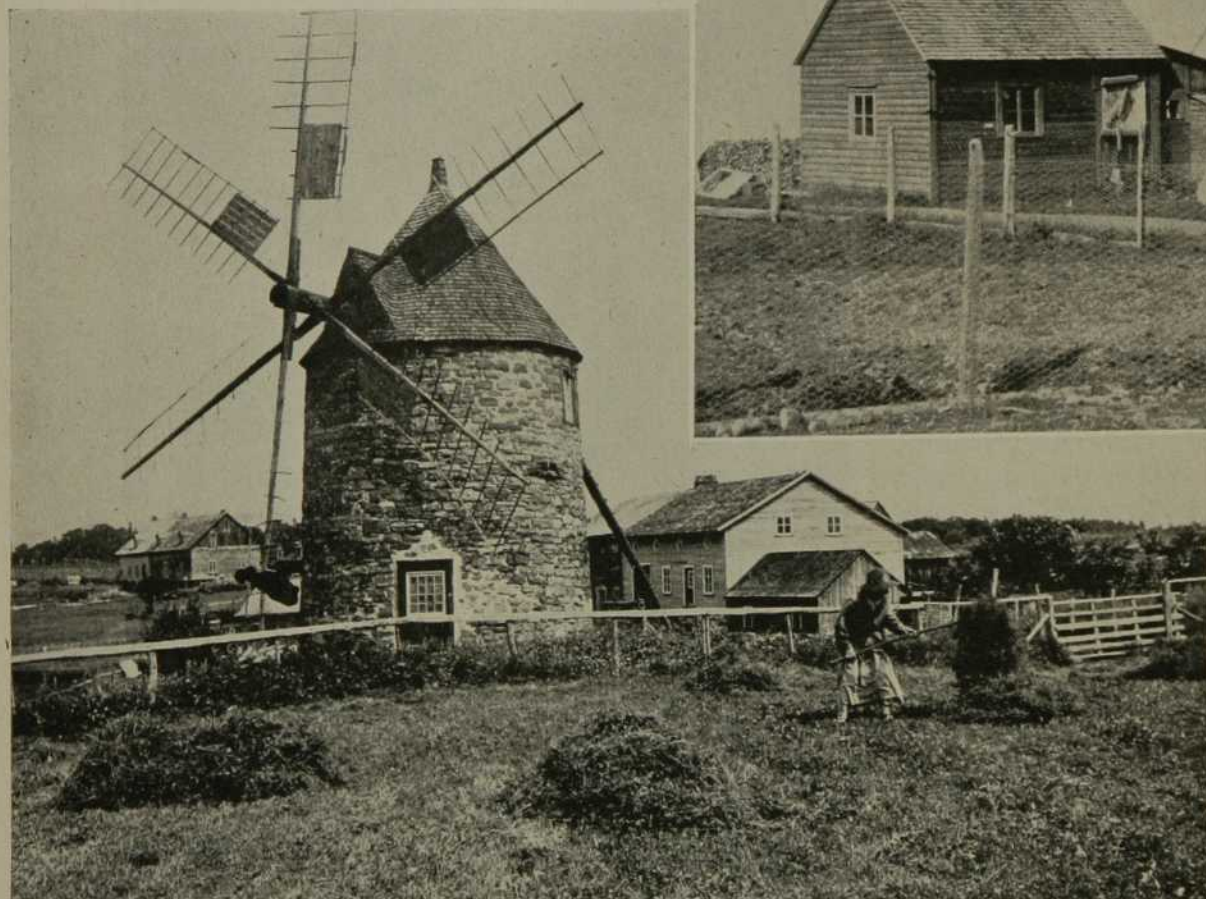
amoureux en fut indigné. Or, elle s'amusait de sa souffrance et pensait se l'attacher un peu plus par tant de cruauté. Mais il y a pour chacun, dans la douleur physique ou morale, une peine qu'il ne peut dépasser . . .

Le lendemain, en s'éveillant, Alain s'aperçut qu'il n'aimait plus Ginette, et il résolut d'aller lui faire ses adieux . . .

Dans le grand salon classique aux meubles anciens, souvenirs de temps disparus, sous l'œil sévère et scrutateur des aïeules irréprochables, Ginette et Alain étaient assis.

(Suite à la page 41)

La Vie d'Autrefois



En haut, un vieux moulin à vent à Petite Madeleine, Gaspésie.
(Photo C. N. R.)

A côté, un autre vieux moulin de l'Île aux Coudres, qui a trois cents ans d'existence.
(Photo C. N. R.)

Chronique historique
par Louis Roland

AU COURS d'une promenade estivale, en voyant un bon vieux moulin à vent bien solide encore sur sa base, j'ai pensé à l'existence calme et par conséquent heureuse que le meunier avait dû mener là; comme je réédifiais cette époque en imagination, un aéroplane allant à rapide allure est passé au-dessus de moi. Le contraste offert par les deux genres d'ailes si différents, celles de l'ancienne construction et celles de l'oiseau moderne, était si frappant qu'il me sembla l'expression de deux vies en désaccord sur la même planète, celle du présent et celle du passé.

Il n'en fallait pas davantage pour éveiller en moi tout un monde de pensées et, confortablement allongé dans l'herbe fleurant bon, les bras sous la tête et ma fidèle pipe au bec, je me laissai aller à la contemplation du vieux moulin immobile et de l'aéroplane fuyant au loin.

J'ai dû probablement m'assoupir, car il me serait autrement assez difficile d'expliquer comment, quelques instants plus tard, je me trouvais à deux cents siècles de distance, c'est-à-dire à une époque bien lointaine, en laquelle on ne voyait sans doute pas encore de moulins à vent et certainement pas d'aéroplanes.

J'avais assurément emporté avec moi un peu du souvenir du vieux moulin, car ce furent des visions champêtres qui défilèrent devant moi, visions qu'un occultiste tenterait peut-être d'expliquer par un réveil du subconscient mais que j'attribuerai moi-même tout bonnement au rappel, pendant une demi-somnolence, de lectures faites dans de vieux documents.

Visions champêtres qui, toutefois, ne ressemblaient aucunement à celles qui frappent nos yeux aujourd'hui; elles faisaient revivre, dans toute sa grandeur sauvage, l'époque moustérienne et remettait sur une terre bien différente de la nôtre, des hommes disparus depuis vingt mille ans.

Le globe avait subi de terribles convulsions à des époques déjà si lointaines que ces hommes d'il y a vingt mille ans n'en avaient nullement connaissance par leurs traditions; chose étrange, ce ne devait être que des centaines et des centaines de siècles plus tard, qu'il serait possible de reconstituer toute cette histoire; la puissance de déduction, d'analyse et de comparaison qui naîtrait lentement dans le cerveau humain remplacerait le souvenir et jetterait la lumière dans les ténèbres du passé.

Ces hommes de l'époque moustérienne, venus à leur tour dans le grand drame de la vie terrestre, ne différaient pas sensiblement de ceux qui, vingt mille ans encore avant eux, c'est-à-dire il y a quatre cent siècles, taillaient le silex pour s'en faire des armes de défense et d'attaque. Ils vivaient encore dans des cavernes, s'habillaient de peaux de bêtes mais ils commençaient déjà à domestiquer certains animaux et leurs chiens bacheliers et féroces se façonnaient lentement au caractère qui devait les élever plus tard au premier rang des compagnons de l'homme dans le règne animal.

Jusqu'où faudrait-il remonter dans la préhistoire pour fixer une date certaine aux premières

luttres de l'homme avec les monstres peuplant alors la terre? Nous ne savons encore rien de précis à ce sujet mais l'homme d'il y a vingt mille ans nous a laissé tant de vestiges de son passage que, dans l'effrayante énigme du Temps, il semble s'être rapproché de nous.

Il lui fallut pourtant encore quinze ou seize mille ans pour apprendre à polir la pierre qu'il taillait grossièrement mais, dès lors, il multiplia les découvertes. Il n'y a pourtant guère que trois mille ans qu'il connaît le bronze, mais ces trois mille années il les a remplies de tant de choses qu'il a littéralement transformé sa planète. En attendant peut-être de la détruire...

Tout ce qu'il fait aujourd'hui tend à augmenter la puissance de mort; tout ce qu'il faisait autrefois avait surtout pour but d'entretenir la vie; là est toute la différence.

Même aux lointaines époques où il devait sans cesse lutter contre les éléments, les animaux et, de temps à autre, contre ses semblables l'homme sut accorder à l'agriculture l'estime qu'elle méritait et il la plaça au premier rang des bienfaits de la nature. Aujourd'hui il a une tendance de plus en plus prononcée à abandonner les champs, à demander à une chimie douteuse la nourriture de son corps ainsi qu'à se faire remplacer par la machine. Il a pris la fausse route pour aller dans la direction du bonheur mais sa vanité scientifique l'a aveuglé et il ne voit pas qu'il descend une pente fatale, celle qui aboutit au gouffre de la misère, des violences mutuelles et de la révolte insensée contre la vie...

Il se rue dans les villes où il va crever de faim; il y voit l'illusion du luxe et croit en profiter lui-même tandis qu'il paie cher cette illusion; il la paie d'une multitude de privations dont, en premier lieu, celle de sa liberté. Il a pourtant vaguement conscience d'être dans la fausse voie mais il ne veut pas en convenir et il regarde avec un peu de pitié le cultivateur demeuré fidèle à son sol, ce cultivateur qui est l'âme d'un pays en même temps qu'il en est la vraie force. La dignité également.

Si l'homme moderne n'était pas autant victime de la folie des idées, s'il connaissait un peu mieux l'histoire du passé et avait le courage d'en tirer un profitable enseignement, il saurait que l'agriculture est d'une telle importance vitale pour un pays qu'elle a été autrefois placée au rang des bienfaits d'origine céleste. Il aurait alors un peu de vénération pour les vieux moulins à vent et les trouverait infiniment plus utiles au bonheur de l'humanité que les avions bruyants qui se promènent au-dessus des nuages et, demain peut-être, laisseront tomber sur les villes peuplées la destruction par l'incendie, la mitraille, le poison et les microbes.

Bien que fervent moi-même de la science, et au risque de passer pour plus fervent encore du paradoxe, je déclare nettement que je préfère cent fois l'humble cultivateur penché sur le sol à l'illustre fouilleur de stratosphère qui se nomme Piccard; malgré tout le respect que j'ai pour ce dernier comme homme et l'estime que je lui accorde comme savant, je ne puis que déplorer ses travaux qui ne valent pas, à mon opinion, le sac de patates récolté par un paysan. On se nourrit avec des patates et nous verrons, dans un avenir peu lointain, à quoi serviront les calculs faits dans les hautes régions de notre air plus ou moins respirable.

Mais laissons l'avenir; une excursion dans le passé est beaucoup plus reposante.

J'ai dit que l'homme d'autrefois accordait une origine divine à l'agriculture; c'est ce que nous apprennent toutes les mythologies antiques. Les Scythes croyaient que la charrue était un don du ciel et les Egyptiens voyaient dans la déesse Isis et le dieu Osiris les inventeurs de la culture. Les Grecs avaient Triptolème, roi légendaire d'Eleusis qui, selon eux, inventa la culture, et Cérès qui fut déesse des moissons.

En Chine on attribuait cette invention à l'empereur Ching-Noug, sorte de demi-dieu qui vivait il y a plus de cinq mille ans, qui fabriqua la première charrue et sema cinq sortes de blé.

Tout cela c'est, bien entendu de la légende, mais une légende est toujours basée sur quelque chose, et il est hors de doute que les conducteurs de peuples, il y a huit ou dix mille ans, eurent pour principal souci la culture du sol et la domestication des animaux.

Il est naturellement impossible d'assigner des dates exactes aux diverses étapes de l'évolution agricole mais on a pu, cependant, établir une chronologie approximative montrant l'importance de l'agriculture dans l'histoire générale du monde.

On a retrouvé, dans les cités lacustres de la Suisse et de l'Italie, des vestiges prouvant nettement que les céréales étaient cultivées avec méthode bien avant l'âge de bronze; des meules parfaitement conservées, diffèrent peu de celles de nos jours et nous n'avons guère su y ajouter que la mécanique, cette mécanique tueuse de bras et créatrice de misère.

Dans nombre d'endroits on a retrouvé également de l'orge, de l'avoine, et d'autres céréales prouvant une culture raisonnée.

L'étude attentive de tous ces restes des âges disparus nous démontre que l'agriculture était le principal souci des hommes et il ne pouvait guère en être autrement puisque la bonne vieille terre était la seule dispensatrice de vie sur laquelle il était possible de pouvoir compter d'une manière assurée.

C'est de la terre que l'homme a tiré autrefois ses meilleurs moyens d'existence ainsi qu'un superflu qui valait bien — et au-delà — le clinquant trompeur de nos jours. En ces temps lointains, et qui ont quelque chose de paradisiaque lorsqu'on les compare aux nôtres, il vivait sans souci du lendemain parce qu'il était sûr de pouvoir toujours manger plein son ventre; il trouvait dans les produits du sol, non seulement de quoi garnir sa table mais les matériaux de sa table elle-même ainsi que sa demeure.

Il y trouvait aussi le luxe sous forme de fleurs et d'aliments plus fins que ceux dont il usait habituellement. Il y trouva enfin le vrai luxe, c'est-à-dire le plus faux, le plus trompeur: l'or et les diamants et c'est ce qui fut le commencement de sa perte.

Pourtant, la terre était toujours la grande nourricière.

Elle l'est d'ailleurs toujours, mais aujourd'hui on oublie trop facilement cette vérité. Malheureusement aussi, ces produits indispensables du sol nourricier passent par trop de mains successives et il arrive que le consommateur paie beaucoup trop cher la possibilité de se remplir l'estomac avec de la nourriture saine. Mais la chimie est là...

La chimie transformatrice qui fabrique aujourd'hui de l'alcool avec du bois et fera peut-

être, demain, du pain (?) avec des vieilles chaussures de rebut. Il ne faut douter de rien, sauf de la santé de ceux qui mangeront toutes les belles choses sorties des laboratoires.

Quand nous en serons rendus là, et ça ne tardera sans doute pas, on regardera les vieux moulins — s'il en reste — avec un peu plus de curiosité encore que les pyramides d'Egypte et des gens se demanderont à quoi ça pouvait bien servir.

Les bonnes grandes ailes qui tournaient au gré des vents pour nourrir les hommes auront toutes disparu devant les ailes de toile et de métal fabriquées pour servir à la moisson rouge et l'homme crèvera de misère un peu plus parce qu'il aura davantage renié le passé.

Les moulins à vent sont retirés de l'activité humaine, ils sont remplacés par de simples girouettes tournant aux vents politiques. M. Piccard grimpe dans la stratosphère pour courir après les rayons cosmiques et, d'en haut, il ne voit pas qu'en divers endroits de la terre on brûle les récoltes ou on les envoie à la mer afin d'enrichir quelques profiteurs pendant que d'autres vendent des ceintures à serrer le ventre des pauvres diables. Ma foi, il y aurait de quoi regretter tout bêtement l'époque lointaine où les hommes labouraient encore le sol avec de simples charrues de bois...

Ce serait plus gai, sans doute, que de penser à quoi demain sera fait; d'autant plus que personne n'en sait rien.

Pauvres vieux moulins à vent! vous n'êtes plus nombreux aujourd'hui; souhaitons que l'homme vous conserve précieusement comme de belles reliques d'un passé où la vie avait encore un sens. Souhaitons aussi et surtout qu'il vous regarde, non pas comme une simple curiosité, mais comme un profitable enseignement...



Au bon vieux temps on n'allait sans doute pas si vite qu'aujourd'hui à ses affaires ou à ses plaisirs, mais on arrivait également moins vite à l'hôpital ou à la morgue.



Jugez de notre surprise en découvrant au fond d'une oubliette comblée de pierres un squelette casqué...

La Baguette du Sourcier

Par ALAIN DUVAL

NOUS achevions de dîner, entre amis, en compagnie de l'ingénieur Paul Labry à qui ses talents de sourcier ont valu, depuis des années, une heureuse notoriété.

L'un de nous lui demanda s'il lui était jamais arrivé de découvrir un trésor.

— Une seule fois, répondit-il, et dans des conditions assez curieuses, comme vous l'allez voir.

— J'avais été appelé en Angleterre par un châtelain désireux de savoir s'il ne pourrait faire creuser un puits avec chance de succès à proximité de ses fermes.

— Parce que je lui avais été présenté par l'un de ses amis, sir Horace Walton me fit le meilleur

accueil. Ayant eu, par surcroît, la chance de découvrir au bout de deux jours une source dans sa propriété, je me vis aimablement pressé par lui de demeurer une semaine encore.

— Un soir qu'il me faisait admirer une magnifique collection de portraits d'ancêtres, il s'arrêta devant un chevalier en costume du XVII^e siècle et me le présenta en ces termes :

— Mon aïeul, le baronnet sir William Walton qui figura parmi les cavaliers de Charles I^{er} et s'illustra en maints combats contre les Têtes Rondes.

— Magnifique soldat, my dear, qui fit la gloire de sa famille, mais par malheur la ruina à moitié.

— Comment cela? fis-je, étonné.

— Toute une histoire, mais qui peut se résumer en quelques mots. Sir William avait un fils de vingt-cinq ans nommé Robert, qui disparut brusquement, lors de la prise de ce château par les soldats de Cromwell en 1635.

— Que firent-ils de lui? Nul ne l'a jamais su. Mais le château repris et la guerre terminée, mon ancêtre, fou de douleur, offrit la moitié de sa fortune à qui lui ferait retrouver son fils mort ou vif.

— La somme offerte — 500,000 livres — fut consignée par ses soins à la Banque d'Angleterre et il mourut peu après d'un accident de cheval sans avoir eu le temps de l'en retirer.

— Elle y est encore avec, en plus, les intérêts et, depuis bientôt trois siècles, les Walton ont vainement cherché le corps de l'infortuné Robert dont la découverte peut seule permettre de toucher l'héritage fabuleux.

— Tel fut le récit de mon hôte, et je me bornai, sur le moment, à déplorer avec lui l'entêtement de son glorieux aïeul.

— Mais, le lendemain, l'idée me vint de promener à tout hasard ma baguette par les sous-sols du manoir. J'en terminais l'exploration quand à ses soubresauts je diagnostiquai la présence d'un dépôt de fer à neuf mètres de profondeur.

— Je crus d'abord à l'existence de quelque vieille conduite en train de pourrir dans la terre. Mais sir Horace voulant en avoir le cœur net, fit creuser à la place que je lui indiquai.

— Jugez de notre surprise en découvrant au fond d'une oubliette comblée de pierres un squelette casqué, la cage thoracique, enfermée dans une cuirasse souillée!

— Le châtelain soupçonnant la vérité fit aussitôt venir un attorney et deux experts. On reconnut le chiffre R. W. sur l'armure. Pas de doute, il s'agissait bien de l'infortuné Robert Walton jeté là vraisemblablement par les Têtes Rondes qui avaient ensuite bourré de pierres l'oubliette pour qu'on en perdît toute trace.

— Toujours est-il que l'identité du mort fut établie, ce qui permit à sir Horace de toucher près d'un million de livres à la Banque d'Angleterre.

— J'espère, dis-je à notre ami, que ce châtelain vous fit honnêtement participer à sa fortune restaurée?

— Il fut, en effet, assez généreux pour me permettre, au retour, d'acquiescer dans le Cantal une propriété offerte à un prix relativement bas, parce qu'il ne s'y trouvait plus d'eau, l'unique source qui l'alimentait s'étant tarie aux dernières chaleurs.

— Avant de l'acheter, vous pensez bien que j'avais promené ma baguette dans les terrains d'alentour et j'avais été assez heureux pour y découvrir une source inconnue de mon vendeur.

— Devenu propriétaire, je n'eusse cessé de faire creuser au point indiqué. Or, savez-vous ce que je trouvai?

— Un nouveau trésor?

— Hélas! non. Rien qu'une barrique d'eau enterrée là par mon astucieux vendeur qui, me sachant sourcier, m'avait joué ce bon tour.

— Allez donc dire encore que de sourcier à sourcier il n'est que l'épaisseur d'une baguette de coudrier!...

L'Actualité à Travers le Monde

MONTREAL — Un événement littéraire

La fondation d'un centre d'éditions à Montréal est un événement littéraire. Surtout lorsque ce centre adopte les principes sur lesquels se fonde aujourd'hui *Le Zodiaque*. La Librairie Déom, avec le concours de M. Eugène Achard, comme directeur littéraire, se propose d'éditer, chaque année, un nombre restreint de volumes dont les auteurs seront triés sur le volet parmi les meilleurs écrivains du Canada français.

Il paraîtra douze volumes par année, d'où le nom de *Zodiaque*.

Nous aurons l'occasion de donner plus de détails sur cette initiative. Signalons, dès aujourd'hui, la variété des titres dont l'édition est la plus prochaine. *Le Zodiaque 35*, en effet, anticipera de deux mois l'aurore de 1935 afin de se ménager du répit pour les mois d'été.

Donc le *Zodiaque* annonce: *Chefs de file*, par Robert Rumilly; *Au Cœur du pays*, par Marius Barbeau, de la Société Royale du Canada; *Visages de Montréal*, par Marie Le Franc, Prix Femina; *Le duel en Canada*, par Aegidius Fauteux, conservateur de la Bibliothèque de Montréal; *Promenade en Nouvelle-France*, par Robert Choquette, Prix David; *Montréal*, par Jean Chauvin, directeur de la maison Poirier, Bessette & Cie, editrice du *Samedi*, de la *Revue Populaire* et du *Film*; *Mon frère l'Ours et ma sœur l'Anguille*, par le Docteur Léo Pariseau; *Trente ans de vie nationale*, par Armand Laverigne, vice-président de la Chambre des Communes; *La Mauricie*, par l'abbé Albert Tessier, animateur du réveil mauricien; *Pierres d'attente*, par M. Olivier Maurault, P.S.S., recteur de l'Université de Montréal; *Les Northmans en Amérique*, par Eugène Achard, directeur de l'Ecole primaire et de la Ruche littéraire; *La vie et les œuvres de Mgr Provencher*, par Donatien Frémont, rédacteur en chef à la *Liberté*, de Winnipeg.

■ ■ ■

RUSSIE — En choisissant un mari

La *Komsomolskaïa Pravda* publie quelques lettres de jeunes communistes qui précisent les qualités qu'à leur avis doit avoir un mari. Voilà une lettre de Kouznetsova de l'usine *Krasnaïa Rosa*:

Beaucoup de jeunes communistes disent: "Moi je ne me marierai pas avec une jeune fille qui gênerait mon activité publique." Moi je répondrai franchement à ce jeune communiste: "Vois-tu, moi-même je n'irai pas vivre avec toi si tu ignores l'activité sociale. Mais j'ajoute que je n'irai pas vivre avec toi si c'est uniquement le travail qui t'intéresse. Je n'ai pas besoin d'un mari qui ne s'intéresse ni à

UNE RANDONNE SANS ARRÊT DE 10,354 MILLES

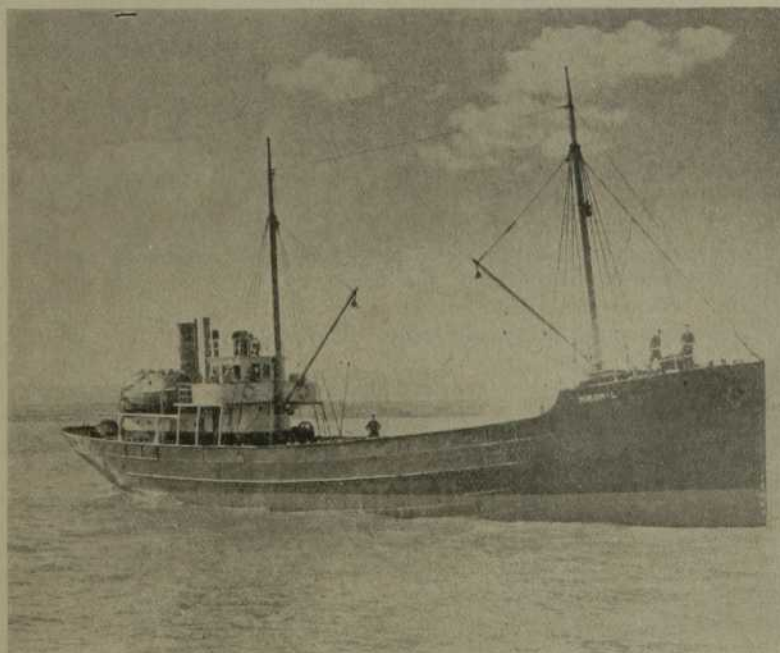


On voit ici le Ford V-8 qui a parcouru sans arrêt 10,354 milles dans les provinces de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick. Cet auto roula 24 heures par jour par tous les temps sur des routes de toutes sortes. On fit ainsi cinq fois le tour des deux provinces. Il ressort de records officiels que cet auto Ford V-8 fit ainsi une moyenne de 21.75 milles au gallon de gazoline et une moyenne de 35.6 milles à l'heure pendant ce voyage de plus de dix mille milles qui dura deux semaines.

la musique, ni au théâtre, ni aux sports. J'ai besoin d'un mari qui jouerait avec moi au volleyball, avec qui je puisse aller au théâtre, lire un livre et discuter son contenu. Un homme qui ne voit pas la vie derrière les plans et les thèses, d'un tel homme je n'ai pas besoin. J'ai besoin d'un homme qui s'intéresserait non seulement aux réunions mais encore à mes robes. Je ne veux pas que la manière dont je me coiffe soit indifférente à mon mari et que même le fait de me coiffer le laisse froid."

Comme on le voit, la jeune fille russe considère que le mari doit conserver son rôle d'ami et de conseiller d'avant le mariage.

LE "MIRON L"



Ce vaisseau-auxiliaire de 500 tonnes est le seul du genre à assurer le transport des marchandises de Montréal aux ports de la Gaspésie et de la côte nord du Nouveau-Brunswick. C'est un ancien chasseur de mines, construit vers la fin de la guerre. Il mesure 135 pieds de long. L'équipage de quinze hommes est sous la direction d'un marin d'expérience, le capitaine Verreault, de Grands-Méchins. La Compagnie de Navigation Gaspé-Baie des Chaleurs, propriétaire du "Miron L", appartient à des Canadiens-français, M. Louis Verreault et ses sept fils.

FRANCE — La femme aux quatre maris

Dans le vaste cimetière d'une grande ville du Sud-Ouest de la France, il est, dans une allée romantique, une tombe qui impose la méditation.

Sur la stèle, on peut lire:

À MES ÉPOUX

Regrets éternels

Quatre noms différents, gravés sur la pierre grise, nous apprennent que là, quatre messieurs, parmi lesquels un ancien gendarme, gisent après avoir fait leur temps régulier de service conjugal. Leur veuve, quatre fois inconsolable, vit encore, et depuis qu'elle a versé quatre torrents de larmes aux départs successifs et définitifs de ses conjoints légitimes, elle ne manque point d'apporter des fleurs sur leur cénotaphe. Et elle parle déjà de se remarier!

■ ■ ■

POLOGNE — Les abeilles meurent à leur poste de travail

Les abeilles ouvrières ne vivent guère plus de soixante-dix jours. Elles meurent toutes en plein travail, les unes en survolant des rivières, les autres abattues par un coup de vent, d'autres encore, dévorées par quelque oiseau, etc. Un essaim ne perd pas moins de 2,500 abeilles par jour, à l'époque des travaux. Mais la reine pond sans cesse de nouvelles abeilles, qui deviennent adultes au bout de vingt et un jours. Une bonne reine pond de 3,000 jusqu'à 5,000 oeufs par jour, et l'essaim ne cesse de croître, malgré toutes les pertes.

En hiver, l'essaim se repose, et une abeille vit parfois six mois. Quant à l'existence de l'essaim, elle atteint jusqu'à quarante-cinq ans.

La reine qui ne quitte jamais la ruche sauf pour le vol nuptial, vit de deux à trois ans. Mais il y en a eu qui pondaient encore à leur quatrième année.

■ ■ ■

TURKESTAN — La pluie à volonté

La récolte du coton dans le Turkestan pourrait aisément être doublée si la pluie y tombait plus fréquemment.

Or le physicien Fédorzeïeff serait parvenu à résoudre le problème en construisant sur une colline haute de 400 pieds, située près d'Askhabad, dans le centre du district cotonnier, une tour de 210 pieds grâce à laquelle on pourra, espère-t-il, provoquer des chutes de pluie au moyen de puissantes décharges électriques.

Le physicien a procédé, dit-on, à plusieurs expériences satisfaisantes, et il espère que l'Institut turcoman pour la pluie artificielle, récemment créé, décidera la construction d'autres tours semblables dans la région.

De l'Amour au Crime

par Jacques Brienne

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Un jeune avocat parisien, Pierre Marty, trouve dans la rue un riche porte-monnaie contenant une bague et des lettres non signées. Le lendemain, il apprend que l'industriel Verdurel a été assassiné dans son bureau. Marty apporte sa trouvaille à la police, espérant ainsi aider à découvrir l'assassin.

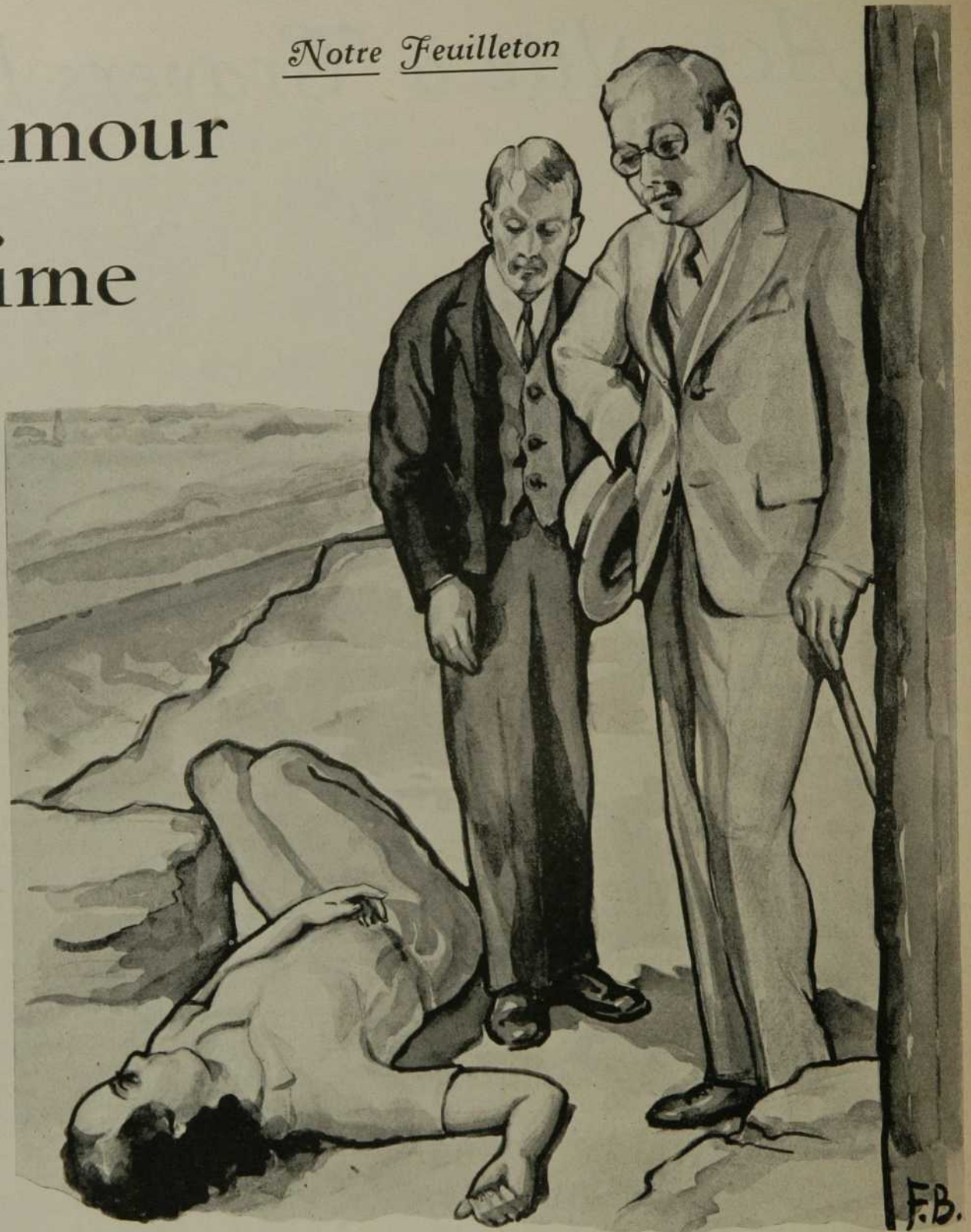
D'après le testament, Jean Bernard doit prendre la direction de l'usine, ce qui provoque la jalousie des ouvriers et surtout du gendre de M. Verdurel, Maurice Dormeuil. Bernard ignore que sa femme a autrefois été séduite par Dormeuil qui avait promis de l'épouser, après la naissance d'un enfant. Il est aussitôt accusé du meurtre.

Au cours d'une dernière explication entre Lina et Dormeuil, M. Verdurel était survenu. Furieux, Dormeuil l'étrangle et s'enfuit. Pour ne pas faire connaître à son mari sa faute passée, Lina hésite à dénoncer le meurtrier. Quand elle s'y décide, le juge, ami de Dormeuil, la croit folle.

Jean Bernard est acquitté, « faute de preuve ». Le jugement le laisse compromis. Il sollicite puis obtient un emploi en Italie.

Les fresques de Dormeuil l'ont rendu odieux à sa femme Valentine, fille de M. Verdurel. Un artiste anglais se fait bientôt aimé d'elle. C'est après un rendez-vous avec lui que Valentine a rencontré son mari, mais sans être reconnue, au moment où celui-ci venait de commettre le crime. De surprise, elle laisse tomber le joli sac à main contenant la bague donnée par son père et des lettres compromettantes.

Pressentant que sa femme va demander le divorce, Dormeuil veut s'assurer la direction de la fabrique.



La pauvre folle était étendue parmi les robes, les yeux tournés vers le ciel

No 9

(Suite)

VI

LA gouvernante s'approcha vivement ; elle devina le trouble et la frayeur de l'enfant et la rassura.

— Viens, ma mignonne ; viens, ma chérie ; ne crains rien. Ah ! la pauvre petite !

L'enfant se jeta au cou de l'institutrice, et, pleurant à chaudes larmes, elle la serrait bien fort, comme si elle eût voulu chercher dans ses bras asile et protection.

L'Anglaise, remuée jusqu'au fond de l'âme l'embrassa longuement :

— Pauvre petite chérie ! Tu as eu du chagrin. Calme-toi. Ta maman est là, tout près d'ici. Viens, nous allons la retrouver.

— Oui, oui, allons-y vite.

Miss Ferguson tendit le papier à Dormeuil, et, sans plus s'occuper de lui, elle entraîna l'enfant dans la direction du château.

Maurice les laissa s'éloigner, sans songer à donner à l'enfant le baiser d'adieu, sans songer à demander des nouvelles de la femme qu'il avait martyrisée.

Il regardait le papier et la signature apposée au bas de la troisième page.

Et une joie singulière brillait dans ses yeux.

Il relut l'acte dont chaque mot chatouillait agréablement son égoïsme.

Enfin, il la tenait cette fabrique, objet de tous ses vœux, de tous ses désirs ; il la tenait cette fortune qui avait failli lui échapper, et rien ne l'empêcherait plus désormais de mener la vie large et facile, qu'il avait ambitionnée dès l'enfance !

Une chose absurde, inepte, dont le souvenir le troublait toujours, malgré lui, avait failli le faire trébucher dans la honte et dans la misère.

Pour éviter les conséquences de ce crime, commis sans le vouloir, il avait été obligé de commettre d'autres crimes.

Il avait laissé accuser un innocent. Il avait brisé tous ceux qui auraient pu le gêner, Lina, Valentine, Georges Anderson.

Il avait semé autour de lui le désespoir, la folie, la mort. Mais peu lui importait en ce moment, puisqu'il restait debout au milieu des ruines qu'il avait accumulées, plus fort que jamais, sûr du lendemain comme de l'avenir.

Qui pourrait en effet le gêner maintenant ?

Jean Bernard et Lina étaient en Italie, loin, bien loin, essayant d'oublier et de se créer une autre vie.

Valentine était à moitié folle et d'ailleurs recou-

vrait-elle la raison, le souci de la réputation et de l'avenir de sa fille l'obligerait à garder éternellement le silence.

Georges Anderson était mort et le duel qui avait servi à le supprimer ne pouvait causer au vainqueur que quelques petits ennuis passagers.

Maurice réfléchissait à tout cela avec délices, au milieu de la forêt, appuyé au tronc d'un chêne, dont les branches centenaires formaient, au-dessus de lui, un dôme de verdure.

Eugène Livet se tenait à l'écart, avec le chauffeur, pour ne pas troubler la méditation de son ami.

Mais les grandes joies comme les grandes douleurs ont besoin de s'épancher.

— Mon vieil Eugène, s'écria tout à coup Maurice, viens donc par ici. J'ai quelque chose à te montrer.

Et lorsque Livet fut auprès de lui, il lui fit lire l'acte qui dépouillait Valentine et qui l'enrichissait.

— Quelle belle vie s'ouvre enfin devant nous, ajouta-t-il, associant aimablement son complice aux perspectives dorées que son esprit évoquait.

— Allons, rentrons à Paris. La lutte est terminée ; la victoire est à nous. Allons en jouir sans délai !

Il monta dans la voiture, fit prendre place à Livet à côté de lui et il donna l'ordre au chauffeur d'accé-

lérer l'allure. La forêt était déserte. Les voyageurs pourraient se griser de vitesse sans danger.

La route filait entre de beaux ombrages, et, par les allées transversales, on apercevait la masse profonde des bois, entrecoupée de clairières et de nappes d'eau.

La folie de la course de l'auto rapide ne troublait pas la paix des choses.

C'était partout un recueillement impressionnant et une splendeur de végétation, éblouissante sous le chaud soleil de l'été.

Mais ni Livet ni Dormeuil n'y prenaient garde, l'esprit occupé d'autres objets.

— Je n'ai plus rien à craindre, se répétait Maurice avec une joie presque enfantine, un peu semblable à celle du forçat prématurément libéré.

« Je ne vois plus aucun obstacle sur ma route, rien qui puisse m'arrêter.

Et, en effet, il avait beau chercher, il n'apercevait plus aucun danger.

Cependant, comme l'animal sauvage, qui n'est jamais en pleine sécurité et qui flaire de très loin le piège ou l'ennemi qui le dévorera, il se creusait l'esprit pour découvrir d'où pourrait venir une nouvelle attaque.

Mais il ne trouvait rien, et il se répétait sans jamais se lasser :

— L'avenir m'appartient !

Puis, se tournant vers son complice, il ajoutait :

— Ah ! que la vie est belle et qu'il fait bon de vivre, mon vieux Livet !

Aucun pressentiment ne l'avertissait qu'une femme viendrait, qui peut-être vengerait les autres et il ne pouvait pas se douter, que déjà, dans l'ombre de la fabrique, cette femme le guettait, aiguillant ses griffes et les cachant comme une chatte dans l'épais velours de ses pattes, en attendant l'heure où elle pourrait d'un bond se jeter sur lui.

(Fin de la deuxième partie)

TROISIEME PARTIE

LE REVE DE SIDONIE

I

Sidonie était très superstitieuse.

Elle croyait aux cartes et, le soir, à la lumière, elle les battait religieusement. Elle les aimait de ses desirs et ils venaient s'y refléter tout naturellement.

Tantôt, les cartes l'éblouissaient de promesses d'amour et d'argent, tantôt elles l'effrayaient de pronostics de catastrophes imprévues.

Dans les grandes circonstances, les cartes ne lui suffisaient pas. Elle allait consulter une vraie voyante, une de ces femmes extraordinaires qui affirment connaître le passé et lisent dans l'avenir comme dans un livre.

La femme de Théodore avait donné jadis toute sa confiance à une somnambule extraordinaire de Montmartre. Mais cette somnambule était morte, et depuis Sidonie n'avait plus eu l'occasion de retourner chez aucune

adepte des sciences occultes et de la magie.

L'assassinat de M. Verdurel et les événements qui suivirent lui fournirent des motifs plus que suffisants de faire appel à la science d'une tireuse de cartes de profession ou d'une émule de mademoiselle Normand.

Sidonie était inquiète et nerveuse au point de perdre le sommeil.

Elle ne faisait plus retentir son étroit logis, des éclats de sa gaieté sauvage, ni de ses colères fulgurantes de bohémienne au sang noir.

L'oeil ardent et la bouche serrée elle méditait...

Les événements accomplis auraient-ils une conséquence sur sa propre destinée ? Et dans le cas de l'affirmative une conséquence heureuse ou malheureuse ?

Le rôle que Théodore avait joué la nuit du crime, le silence qu'il avait gardé le lendemain pouvaient lui nuire, pouvaient même le perdre.

Ne finirait-il pas par être soupçonné ? Et s'il était soupçonné, comment se défendrait-il ? Ses accusateurs auraient beau jeu pour lui dire :

— Vous auriez parlé, si vous aviez eu la conscience tranquille.

Certes Sidonie n'avait pour son mari aucune affection. Mais son sort était lié au sien. S'il sombrait, elle serait entraînée dans sa chute.

Elle vécut pendant deux jours dans de mortelles angoisses, et le troisième, n'y tenant plus, elle alla consulter madame Lorenzo, une voyante extralucide, qui jouissait alors d'une vogue extraordinaire dans tout le quartier Montparnasse.

La somnambule la rassura pleinement. Elle lui affirma qu'il ne résulterait rien de fâcheux pour elle des événements auxquels Sidonie avait simplement fait allusion.

Au contraire. Avec philosophie et mystère la voyante déclara qu'on prend souvent pour un mal ce qui est un bien, et que des fois c'est le bonheur qui arrive lorsqu'on attend le malheur.

Rassurée par cette prophétie, Sidonie était rentrée chez elle plus tranquille.

Et comme la prédiction de la voyante s'était réalisée, elle avait conçu une grande admiration pour sa science magique.

Quand les Bernard eurent quitté Paris, un rêve qu'elle avait vaguement formé, sans oser se l'avouer, commença à prendre corps dans son esprit.

Avec quelle joie elle les avait vus partir ! Avec quelle joie elle avait vu la coquette demeure se vider de tous ses meubles douillet et gracieux, comme un pauvre nid baïonné sur la branche par la tempête perd son duvet bientôt dispersé par le vent.

Eux partis, on avait refermé les portes et les volets du petit hôtel, et Sidonie souvent relevait son rideau et regardait fixement la jolie façade, avec un air de convoitise implacable.

Entrer là en maîtresse, c'était son but et son idée fixe.

Il ne lui suffisait plus d'avoir vu chasser sa rivale, cette douce Lina. Il lui fallait la remplacer.

Quel orgueil, si elle, l'humble Sidonie, elle pouvait jouer à la dame et s'installer dans ce beau salon ! Quelle joie si elle pouvait humilier toute la fabrique, étaler son triomphe aux

yeux de tous ceux qui avaient connu sa disgrâce et sa misère !

Et pourquoi pas ?

Est-ce que Lina n'avait pas été autrefois une simple ouvrière dans cette même fabrique ?

Est-ce que Jean Bernard lui-même n'y avait pas travaillé, au début, dans un rang inférieur à celui de Théodore ?

Et vingt fois par jour elle se posait la question :

— Comment faire pour entrer dans ce petit hôtel ?

Et elle cherchait la réponse dans sa tête et dans les cartes.

N'y tenant plus, un jour, elle alla gravement la demander à l'oracle du quartier Montparnasse, à cette Clélia Lorenzo dont l'attitude et les paroles avaient fait sur elle une si forte impression.

La voyante habitait rue de la Gaité, non loin de la gare Montparnasse, au second étage d'une maison très correcte.

Les visiteurs étaient introduits par une bonne dans un salon d'attente, soirement meublé, où, sur les murs, s'élevaient des diplômes encadrés d'or.

Sidonie attendit quelques minutes, en proie à une véritable anxiété.

Bientôt la bonne rentra dans le salon.

C'était une femme d'âge, l'air imposant, plutôt un secrétaire ou un collaborateur qu'une bonne.

— Vous connaissez l'usage, fit-elle d'un air aimable.

Et Sidonie prit dans sa poche son porte-monnaie. Elle en tira une pièce de dix francs et la lui tendit.

— C'est vingt francs, murmura la vieille femme.

— Je croyais dix...

— Oh ! non, madame ! C'est vingt francs pour tout le monde.

Sidonie ne put retenir une grimace, mais elle s'exécuta.

Dame, elle n'était pas riche. C'était une somme pour elle que vingt francs. Mais elle se dit aussitôt que connaître l'avenir n'a pas de prix et que vingt francs étaient une misère en comparaison du service qu'elle attendait de Clélia Lorenzo.

La bonne l'introduisit dans le salon où se trouvait la devineresse.

Le mobilier était en acajou rococo. Sur la cheminée, une pendule empire à colonnettes en marbre blanc ; sur le secrétaire, des vases dorés et quelques photographies, hommages de gratitude de personnages plus ou moins authentiques.

La fenêtre était entièrement masquée par des rideaux de tulle et de mousseline. On y voyait à peine dans le sanctuaire de la magicienne.

Enfoncée dans un immense fauteuil, les mains posées à plat sur sa robe de soie de couleur fauve, la voyante dormait du sommeil magnétique.

C'était une belle et grande femme d'un type italien très prononcé, sans rides et sans âge.

Sa figure, encadrée de lourds cheveux noirs et d'une collerette claire, avait un air d'extase douloureuse fort impressionnant.

Sidonie, la fouguese et violente Sidonie, s'avança timidement, sans bruit, comme un petit enfant qui craint d'être grondé, ou comme un fidèle qui s'approche de l'autel.

Derrière elle, la porte s'était discrètement refermée.

— Qui est là ? demanda, au bout de quelques secondes, la magicienne, d'une voix profonde et cependant mélodieuse.

— C'est moi, madame, qui viens vous consulter. Rappelez-vous, je suis déjà venue vous voir, il y a plusieurs mois.

— Oui, oui, je me rappelle...

— Tout ce que vous m'avez prédit s'est réalisé.

La somnambule ne donna aucune marque de satisfaction. C'était si naturel !

Très impressionnée de ce silence, Sidonie reprit :

— Maintenant, je voudrais savoir ce que je dois faire. J'hésite... Je me tâte... Je ne sais... Parmi les personnes qui m'entourent et dont mon avenir dépend, à qui me confier ? Quels sont mes amis et ennemis ? Suis-je destinée à végéter ou bien à m'élever et à prendre la place de ma rivale ?

La somnambule l'interrompit :

— Approchez-vous, dit-elle. Asseyez-vous près de moi... Oui, comme ça.

« Maintenant, prenez-moi la main. Regardez-moi fixement. Bien. Pensez à votre entourage, aux personnes que vous connaissez et dont vous attendez du bien ou du mal.

Pâle d'émotion, Sidonie évoqua les silhouettes familières, et, sans savoir pourquoi, la pensée de son mari s'offrit à elle la première.

— Je vois, fit la magicienne. Je vois autour de vous des jaloux et des envieux. Le dépit les consume. Vous êtes si belle, si séduisante ! Je vous vois au bal. Vous portez une robe de velours à traine et une aigrette en brillants orne vos beaux cheveux noirs. Tous vous admirent et vous envient.

« Tous, sauf une femme qui cherche à vous nuire. Elle vous calomnie. Elle adresse une lettre anonyme infâme à votre mari.

— Si elle ne fait que ça, ne put s'empêcher de murmurer Sidonie, ça me sera bien égal...

Elle demanda cependant :

— Comment est-elle, cette femme ?

— Une blonde, encore jeune. Elle a l'air d'une mijaurée...

— C'est bien elle, s'écria la femme de Théodore, c'est Lina.

— Vous devez vous en méfier, ne pas cesser de la surveiller, car d'elle pourrait vous arriver un malheur. Quant aux hommes qui vous approchent j'en vois deux qui joueront un rôle capital dans votre vie. Ils vous touchent de très près. Le premier c'est votre...

— Mon mari ?

— Non. Votre mari est un de ces hommes dont une femme ne peut attendre aucune satisfaction.

— C'est bien ça, murmura Sidonie.

— Vous savez, mon enfant, continua la voyante sur un ton familier, que les hommes sont presque tous des gredins ou des imbéciles. Votre mari appartient...

— ...A la seconde catégorie.

— C'est vous qui l'avez dit. Je reviens aux hommes qui joueront un rôle capital dans votre vie. Le premier occupe une situation brillante, bien au-dessus de la vôtre. C'est un grand personnage et un bel homme.

Vous l'aimerez... vous l'aimez déjà... Vous ne pensez qu'à lui.

La jeune femme écoutait bouche bée, sans mot dire, mais sa main qu'elle appuyait fortement sur celle de la magicienne, transmettait à la somnambule le frisson qui le secouait, à chacune de ses paroles, lui indiquant clairement qu'elle était dans la bonne voie.

— Et lui m'aimera-t-il ? demanda Sidonie d'une voix que l'émotion faisait trembler.

La voyante prit le temps de scruter l'avenir avant de répondre.

— Oui, fit-elle enfin, de sa voix profonde et mélodieuse, oui, si vous savez vous y prendre, si vous savez le conquérir !

— Si je sais le conquérir, répéta Sidonie comme un écho.

Puis elle ajouta pour elle-même :

— C'est bien ça, c'est bien lui !

La diseuse de bonne aventure acheva :

— Il vous faudra beaucoup d'astuce, beaucoup d'habileté pour arriver au but que vous désirez. Vos charmes, l'éclat de vos yeux, la beauté de toute votre personne n'y sauraient suffire. Vous devrez vous servir d'armes plus cachées, qui sont d'ailleurs à votre portée : ruses, mensonges, et puis...

— Et puis, interrogea avec une avidité fiévreuse Sidonie.

— Et puis ce que vous savez... Ce que vous êtes seule à savoir.

La femme de Théodore se leva bouleversée, et fit trois pas à travers le salon.

— Ce que je suis la seule à savoir ! murmura-t-elle.

Puis se rapprochant vivement de la devineresse elle demanda :

— A quoi venez-vous de faire allusion, madame ?

— Je ne sais ; je ne vois plus rien, depuis que vous avez retiré votre main. Vous avez eu tort de la retirer aussi brusquement, sans m'avertir. Vous m'avez fait mal.

Tout le visage de la voyante exprimait une douleur réelle, une souffrance aiguë.

Désolée, Sidonie revint s'asseoir à la place qu'elle occupait auparavant. Elle prit de nouveau la main de la somnambule et elle attendit, anxieuse.

Après un long silence, la magicienne reprit :

— Je vois à côté du premier, un homme de moindre condition qui jouera aussi un rôle dans votre vie. Gardez-vous de le négliger. Cet homme pourrait vous nuire s'il ne vous servait pas.

— Mais à quoi avez-vous fait allusion tout à l'heure ?

— A quoi ? Je ne me rappelle plus. Je ne sais même pas ce que vous voulez dire. Ah ! je souffre, je souffre. C'en est assez. Ne me parlez plus. Retirez votre main.

La jeune femme obéit docilement.

Elle retira sa main. Et elle regarda un instant en silence, pleine de regret et d'admiration, le visage de la magicienne.

BAUME PERSAN. — L'auxiliaire inestimable du charme et de la beauté. D'une odeur agréable, d'un emploi facile. Ne colle pas. Une légère friction et il est aussitôt absorbé par les tissus. D'un effet tonique. Adoucit et fait disparaître rugosité et irritation. Garde la peau douce et veloutée. Sans égal pour le charme et la distinction. Employé par les jolies femmes de partout pour préserver et relever leur beauté.

cienne, ce visage aux traits fins et réguliers, d'une blancheur d'ivoire, semblable avec son air d'extase douloureuse à celui d'une *Mater dolorosa*.

Et en la contemplant, elle réfléchissait à ce qu'elle venait d'apprendre. Les prédictions de la voyante concordait avec ses désirs, avec ses sentiments, avec toutes les idées qui hantaient son esprit. Comment aurait-elle douté un instant de la science de cette femme qui avait lu dans son cœur comme dans un livre, qui avait même deviné que Théodore n'était qu'un imbécile !

Elle se leva, sachant par expérience que la magicienne ne parlerait plus ce jour-là.

— Au revoir, madame, dit-elle très doucement.

Une voix lointaine et cavernueuse répondit comme un écho :

— Au revoir, au revoir !



JE POURRAIS

*Je pourrais n'être point toujours là quand tu m'appelles,
Avec toi me montrer par moments réticente et rebelle,
Répondre à peine, avec froideur, à tes éventuels élans
Ne me prêter qu'à demi à ton caprice inconstant
— Ne te crois pas mon unique conquête ! —
Je pourrais me révéler volontaire et coquette,
Je pourrais avec toi être capricieuse et hautaine ;
Mais, puisque je t'aime...*

*Parce que nul être n'est indifférent avec moi,
Que le premier passant m'avoue toujours quelque émoi,
Que bien des yeux aimants n'ont connu que mon orgueil,
Des bouches mon dédain, des tendresses ma froideur soudaine
Et que tant de cœurs battent encore à mon seuil,
Je pourrais être celle qui se cabre et te tient en haleine,
A mon tour, je pourrais te faire souffrir aussi quelque peine ;
Mais, puisque je t'aime...*

SIMONE ROUTHIER

Extrait de « Les Tentations »

Sidonie s'éloigna à pas lents, pénétrées jusqu'au cœur d'un trouble délicieux.

Rentrée chez elle, la femme de Théodore passa le restant de la journée à réfléchir aux paroles de la somnambule.

Celle-ci avait bien dit :

— Il faudra le conquérir.

— Et pour cette conquête, vos charmes ne sauraient suffire.

— La ruse sera nécessaire, et puis autre chose encore, le secret que vous connaissez, que vous êtes seule à connaître.

Il, c'était Maurice Dormeuil. Elle n'avait pas eu un instant d'hésitation. Elle l'avait reconnu aussitôt.

— La voyante n'avait-elle pas dit :

C'est un grand personnage... un bel homme... Vous ne pensez qu'à lui... Vous l'aimez déjà !...

Quant à la nécessité d'employer la ruse, pour le conquérir, elle ne savait

que trop que ses charmes ne suffisaient pas pour le séduire.

Elle avait tout essayé jusqu'alors sans par venir à fixer son attention.

Vainement elle se trouvait à toute heure sur son passage, en costume de ville, en cheveux, vêtue de fraîches toilettes, riant à tout propos de toutes ses dents blanches et féroces, Maurice la regardait toujours d'un air distrait.

La principale raison en était sans doute dans le malaise qu'il éprouvait dès qu'il approchait de la fabrique, dès qu'il se sentait près du lieu où il avait commis un crime.

Ce n'est pas qu'il eut des remords.

Il avait fermé la porte sur les voix qui protestaient dans sa conscience.

Mais, parfois, malgré lui, il lui semblait entendre de sourds murmures, et c'était toujours quand il était à la

— La ruse sera nécessaire pour le conquérir.

Quant au secret qu'elle était seule à savoir, Sidonie ne comprenait pas très bien à quoi Clélia Lorenzo avait voulu faire allusion.

Elle se creusait la tête sans parvenir à deviner. Le seul secret qu'elle possédait se rapportait à l'assassinat de M. Verdurel, au rôle passif qu'avait joué son mari, la nuit du crime.

L'assassinat de M. Verdurel !

Encore un mystère qui la tracassait beaucoup et auquel elle songeait sans cesse.

Non pas qu'elle craignit désormais les conséquences du silence de Rozet.

Non, elle savait maintenant que l'affaire était classée et que la justice avait renoncé à trouver le coupable.

Mais elle était femme, et par conséquent curieuse.

Depuis des mois, son esprit travaillait sur les détails que lui avait fournis son mari, sans arriver à en tirer la moindre clarté.

Et voici que la somnambule lui affirmait que ce secret—c'était bien celui-là, elle n'en connaissait pas d'autres—pouvait lui servir contre Maurice.

Ah ! si elle pouvait savoir la vérité ?

Si elle pouvait savoir quel était l'homme dont Théodore avait entendu les pas !

Mais comment savoir ?

Interroger encore son mari ? A quoi bon, elle l'avait interrogé vingt fois sans pouvoir rien en tirer. Elle haussa les épaules et elle murmura avec une inconscience étonnante :

— L'imbécile, il n'est même pas capable de m'aider !

Que faire ? Elle y songea longtemps.

Et un beau jour elle eut une idée.

— Oui, oui, se dit-elle. J'y suis. C'est le dernier espoir qui me reste. Je veux tout tenter. Il est impossible que je n'arrive pas à savoir. Ce que femme veut, le diable le veut !

Une grande joie se refléta sur son visage à la pensée qu'elle pourrait jouer les Sherlock Holmes et débrouiller le mystère angoissant de l'assassinat de M. Verdurel.

Autre chose : la voyante lui avait prédit que deux hommes joueraient un rôle dans sa vie. Maurice était le premier de ces hommes.

Mais quel était l'autre ?

Elle savait qu'il occupait une situation plus modeste, mais qu'elle avait intérêt à le ménager. La magicienne l'avait déclaré en propres termes.

— Ah ! j'y suis, s'écria-t-elle bientôt ; c'est Louis, le valet de chambre, l'homme de confiance de Maurice Dormeuil. Comment ai-je pu ne pas y penser plus tôt ? C'est lui, le personnage de moindre condition qui me nuirait s'il ne me servait pas.

Cette découverte ne lui fit éprouver aucun plaisir.

Son orgueil se révoltait à la pensée qu'elle pourrait s'abaisser jusqu'à un domestique. Il se révoltait d'autant plus que depuis le jour où elle avait rendu visite à Valentine et où le valet de chambre lui avait fait visiter l'appartement des Dormeuil, le drôle se permettait de lui faire la cour.

Pour qui donc la prenait-il ?

C'étaient à chaque rencontre des sourires et des oeilades qui l'offusquaient, étant donné la condition du

fabrique que l'obsédait le fantôme de M. Verdurel.

Aussi laissait-il involontairement son sourire et son air de fétard à la porte.

Et une femme, si belle et si désirable fut-elle, ne pouvait, en ce lieu, attirer son attention.

Il s'absorbait dans les affaires, dans les chiffres, expédiait le travail, puis il filait à toute allure dans son automobile silencieuse, et ce n'est que lorsqu'il avait franchi la Seine qu'il redevenait lui-même, qu'il retrouvait sa gaieté et sa bonne humeur.

La femme de Théodore ne pouvait pas se douter de la raison qui le rendait sinon triste du moins froid et compassé dès qu'il pénétrait dans la rue du Cherche-Midi.

Mais elle sentait bien qu'il y avait un obstacle entre elle et cet homme.

La voyante l'avait dit :

drôle, étant donné surtout que c'était à la fabrique, où elle espérait bien dominer un jour, que cela se passait.

Elle se proposait même de profiter de la première occasion pour le rabrouer et le remettre à sa place.

Mais les prédictions de la magicienne changèrent du tout au tout ses dispositions.

Puisqu'il le fallait, elle se montrait aimable vis-à-vis du valet de chambre.

Elle s'en ferait un allié, sans cependant aller trop loin avec lui. Elle saurait le rendre docile sans lui rien donner. Un peu de coquetterie et d'habileté suffiraient. C'était là un jeu pour elle.

Elle tirerait de ses avances un premier profit. Elle apprendrait par Louis de quelle nature était l'obstacle qui se dressait entre Maurice et elle.

Était-ce une femme comme elle le craignait?

Avait-il une nouvelle amie d'un charme tout-puissant? Ah! voilà qui compliquerait terriblement les choses.

— Dès demain je le saurai, se dit-elle.

Le lendemain, suivant son habitude, le valet de chambre vint rôder autour des fenêtres de Sidonie.

Les yeux allumés, il flairait hardiment les géraniums et les oeillets qui en garnissaient les rebords. La jeune femme ouvrit brusquement la fenêtre et se mit à rire.

Leurs regards se croisèrent.

Le galant frissonna.

Elle demanda d'un air moqueur:

— Vous désirez quelque chose, monsieur Louis?

Sans trop de gêne il répondit:

— Peu de choses ou beaucoup, comme vous voudrez, madame Sidonie. Faire un petit bout de causette par exemple...

Il s'étira dans un bâillement.

— On s'ennuie tant ici! Je viens du côté des fleurs, c'est tout naturel.

Il eut un sourire fat.

— Si vous vous ennuyez tant que ça, répondit Sidonie, entrez donc un moment, monsieur Louis; je vous accorde le bout de causette, avec un biscuit et un verre de porto.

— Mazette!...

Sans se faire prier davantage le drôle entra dans la maison.

— Ouf, me voici dans la place, songea-t-il.

Il procédait avec les femmes comme il avait vu faire à son maître. Il savait qu'il en est qu'il ne faut pas effaroucher dans le début, les blondes surtout; mais celle-ci, par exemple, avec ses yeux lançant la flamme à bout portant, il ne savait comment mener l'attaque.

Elle ne lui en laissa pas du reste le temps.

Ce fut elle qui parla, flattant le valet avec une habileté dont le rustre fut tout d'abord dupe. Elle parla des fonctions qu'il remplissait près de Dormeuil avec un tact infini. Elle connaissait peu le patron, elle en avait entendu dire du bien et du mal. Quant à elle, les histoires de femmes, les histoires un peu lestes, n'étaient pas pour l'effaroucher. Maurice Dormeuil aimait les femmes il était riche, jeune, il s'amusait; quel crime y avait-il à cela?

Elle ajouta:

— Je suis sûre, monsieur Louis, que vous savez des histoires bien amusantes, des histoires qui vous sont arrivées à vous et à votre maître.

Louis acquiesça, rouge de plaisir.

La rusée continua, plaidant le faux pour savoir le vrai:

— Vous ne savez pas ce qu'on dit en ce moment, monsieur Louis?

— Non.

— Eh bien! fit-elle, d'un ton confidentiel, on dit que M. Maurice a depuis peu une chanteuse pour amie. On dit que pour elle, il fait les cent coups et dépense à pleins sacs l'argent du pauvre papa Verdurel... qui est le sien, maintenant, bien entendu.

Le valet haussa des épaules dédaigneuses.

— Ce sont là des ragots sans valeur, madame Rozet. Monsieur n'a personne et il a tout le monde en ce moment. Depuis la mort du papa beau-père, nous n'avons pas de maîtresse en titre. Nous aimons de plus en plus le changement. Mon maître parle souvent d'un certain Don Juan qui séduisait toutes les belles personnes qu'il trouvait sur sa route; qui se moquait de Dieu et du diable; qui ne croyait à rien et qui riait de tout. Eh bien! cet homme-là, c'est mon maître. Et gare aux pères ou aux maris jaloux qui voudraient se mettre en travers.

— Il n'aime personne alors? interrogea avidement Sidonie devenue tout à coup rêveuse.

— Je ne sais pas s'il a jamais aimé aimé quelqu'un. En tout cas je ne m'en suis jamais aperçu. Des caprices, oui. Mais de l'amour, ce qu'on appelle amour oh, ça, c'est autre chose.

— Je lui dis souvent, quand nous sommes entre nous:

— Ah! monsieur Maurice, un jour, il en viendra une qui vengera toutes les autres.

— En voilà une idée, qu'il me dit; et pourquoi cela?

— Je répondis:

— Parce que c'est toujours ainsi que ça arrive.

— Alors mon maître ricane:

— Plus tard peut-être, quand je serai gâteaux.

Louis fit une pause, puis il continua:

— Vous comprenez, madame Sidonie, je lui dis ça, mais je ne le crois pas.

— Quelle est la femme qui pourrait le dominer et le séduire? Pour mon compte je n'en connais pas!...

Le valet s'arrêta; il regardait la belle brune...

Elle l'écoutait, penchée sur lui, avec son air étrangement dominateur et ardent. La volonté, une volonté magnétique, s'inscrivait dans chacun de ses traits; elle écoutait passionnément, les yeux fixés sur son but.

Un éclair étrange passa sur le visage impertinent du valet.

Et à la question qu'il venait de poser: Quelle est la femme qui pourrait le dominer et le séduire?—il répondit en lui-même:

— Celle-ci, peut-être.

Et aussitôt il eut l'impression que Sidonie se jouait de lui.

— On se paie ma tête, se dit-il en grimasçant un mauvais sourire; nous verrons bien! Elle m'a tiré les vers du nez et sait maintenant ce qu'elle voulait savoir. En serait-elle amou-

Ecoute, Maman,



**DISONS - LEUR
COMMENT NOUS
SAVONS QUE LE
PALMOLIVE
EST UN SAVON
SI DOUX !**



"Vraiment je suis inquiet au sujet de ces autres bébés qui n'ont pas de Palmolive pour leur bain!" Car je suis certain que leur petite peau est tout aussi tendre que la mienne... et tu te souviens tout le trouble que nous avons eu avant que notre médecin nous eût dit d'employer le Palmolive!"



S'il pouvait parler, nous sommes passablement certains qu'il s'exprimerait ainsi! Il ne saurait y avoir de savon plus doux pour la peau d'un bébé... ou pour la vôtre, non plus! Le Palmolive est le plus doux parce qu'il est fait avec un mélange scientifique d'huiles d'olive et de palme.



Et savez-vous que 20.000 experts en beauté, dans le monde entier, disent que le Palmolive est ce qu'il y a de mieux pour le soin quotidien du teint? Pourquoi n'essayez-vous pas le traitement Palmolive de deux minutes soir et matin? Voyez comme il rendra votre peau charmante!



5¢
LE MORCEAU
Sans changement
de Qualité ni de
Format



*Les médecins savent que
l'Huile d'Olive est bonne
pour la peau sensible*

reuse? Tiens, tiens... Ou bien a-t-elle rêvé, la maligne, de faire monter en grade son cornichon de mari sans qu'il s'en doute... et de me faire son espion?... J'aurai l'oeil désormais.

Une sournoise jalousie se glissait en lui et l'envie de batifoler qu'il avait eue en entrant l'abandonnait peu à peu.

Il avala son porto pour se donner une contenance.

Parmi les chasses hasardeuses que son maître faisait sans trêve à la femme, il avait eu quelques aubaines parmi le fretin des femmes lâchées par le séducteur, mais aucune n'avait cette allure. Sidonie était vraiment une superbe créature.

Louis se confirmait de plus en plus dans l'idée que la femme de Théodore avait jeté ses vues sur Dormeuil et dans son à-part lui, il s'étonnait qu'elle n'eût pas encore réussi.

— Mazette, songeait-il, en la fixant, il ne l'a donc jamais regardée?

Ce qu'il eût trouvé vraiment chic, c'eût été de l'avoir d'abord et de la repasser au patron ensuite.

Telles étaient ses honnêtes réflexions pendant que, la bouche en coeur il sirotait le second verre de porto blanc que la belle brune lui avait généreusement versé.

La conversation maintenant avait bifurqué sur les Bernard dont le départ défrayait encore les entretiens du personnel de la fabrique.

Autant Sidonie s'était montrée acharnée contre eux tandis qu'ils étaient là, autant maintenant elle manifestait d'indulgence.

Elle déclara:

— J'ai suivi les débats de près; pour moi, Jean Bernard n'était pas coupable.

Louis, se rappelant l'acharnement de la jeune femme contre Jean, murmura:

— Tiens, en voilà du nouveau!

Et tout haut, l'air très surpris:

— Vous m'étonnez, madame Sidonie; je croyais vous avoir entendu dire tout le contraire pendant le procès et même après.

— Sans doute, sans doute. Je disais comme tout le monde alors. Les choses étaient encore obscures; les femmes, pas vrai, ne s'entendent guère aux affaires de justice.

Elle avait l'air d'oublier qu'elle avait elle-même propagé les soupçons, comme l'incendiaire qui, pour mieux faire flamber le château, met le feu aux quatre coins.

— Libre à vous de changer d'avis sur ce point, fit Louis, conciliant; vous êtes maintenant de l'opinion de M. Dormeuil, opinion que beaucoup de gens ne partagent pas. Car comme on dit ici: qui aurait bien pu faire le coup?

— Oui, qui? répéta Sidonie, les yeux songeurs...

"Après tout, c'est peut-être lui, et vous avez sans doute raison, monsieur Louis.

L'HUILE POUR LE FERMIER.—Une bouteille d'huile Electrique du Dr Thomas dans la ferme épargnera plus d'un voyage de docteur. C'est non seulement bon pour les enfants atteints de rhume ou du croup et pour le bien de ceux qui souffrent de divers maux ou douleurs mais il y a également la manière de l'employer pour le bétail malade. Il devrait toujours y en avoir une bouteille à la maison.

Elle crut prudent de ne pas trop s'avancer et même de battre en retraite. Les Bernard lui importaient peu désormais.

Quant à l'assassin, ce n'était pas Louis qui pouvait l'aider dans ses recherches.

Tout en causant, elle allait et venait à travers son logis. Elle soignait le pot-au-feu, époussetait les verres, préparait la table.

Tout, autour d'elle, brillait d'une propreté extrême, méticuleuse, hollandaise, bien qu'elle n'eût qu'une petite servante. Encore ne l'avait-elle prise que tout récemment, depuis l'augmentation de Théodore. Mais on sentait que cette femme avide et intelligente tirait parti de tout ce qui se rencontrait autour d'elle, des êtres inanimés aussi bien que des hommes.

Elle avait toujours des fleurs, des habits frais et des parures bigarrées qui accusaient son type étrange de bohémienne et la faisaient paraître plus belle.

Souvent, un noeud vif ou quelque belle fleur piquait sa chevelure d'une note d'un pourpre sombre.

Coquette, elle l'était pour elle-même comme elle l'était pour tous, même pour Théodore. Elle l'eût été au désert, sur un îlot perdu. Elle se mirait dans ses meubles, dans le cristal d'un verre, dans le cuivre de sa bassine.

Il lui fallait sans cesse se voir, escompter le pouvoir de ses charmes, pour croire à son étoile...

La demie de onze heures sonna à l'horloge, et Louis se leva lestement.

— Au regret de vous quitter, chère madame. Je vais voir ce que devient mon patron; il partira plus tôt, parce qu'il a du monde à déjeuner ce matin.

Maintenant, il regardait en face la jolie créature, essayant de soutenir le regard de ces yeux d'un noir doré fulgurant.

Il sourit:

— Voici maintenant mon désir exaucé, vous m'avez reçu comme un homme au-dessus de ma condition. Du reste pour vous les hommes ne peuvent avoir de condition; du marmiteux à l'empereur, vous les séduiriez tous si vous le vouliez.

Sidonie trouva dans ces paroles l'occasion de flatter, sans se compromettre, le service du Don Juan qu'elle rêvait de conquérir.

Elle répondit d'une voix douce et bienveillante:

— Ce n'est point la condition qui fait l'homme, monsieur Louis, et vous m'avez prouvé par votre intelligence que vous étiez capable de vous faire apprécier dans toutes les sociétés, même dans les mieux composées...

Le valet hocha la tête. Une certaine mélancolie parut sur son visage:

— La condition ne fait pas l'homme, mais l'homme est obligé de la subir.

— N'êtes-vous point philosophe? interrogea la belle brune avec coquetterie.

— Quelquefois; il le faut bien; pas quand je suis auprès de vous par exemple.

— Pourquoi?

— Parce que vous êtes belle, parce que si j'étais riche, si j'étais Dormeuil, une supposition, je pourrais...

Elle eut un rire étrange:

— Si vous étiez Dormeuil, eh bien! que pourriez-vous?

Il chancela sous le regard qui l'enveloppait de feu.

Il murmura:

— Je pourrais, peut-être, me faire aimer de vous... vous conquérir!

Elle lui mit deux doigts sur la bouche et sans le moindre signe de courroux, elle recommanda:

— Quand vous reviendrez, plus un mot de cela, je vous prie. J'aime mon mari, monsieur Louis, au revoir.

Le valet de chambre se retira avec le sentiment que tout n'était pas perdu.

Quant à elle, elle se félicitait de son attitude et elle se dit:

— Je crois que je n'ai pas trop mal manœuvré avec lui.

Le retour de son fils et de Théodore la surprit dans une méditation si profonde, que c'est à peine si elle les entendit entrer, l'enfant serrant la main de sa bonne, une petite Bretonne au costume suranné, le père courant par derrière pour les rattraper.

Ce jeu provoquait les rires du petit Charles et de la jeune servante, gamine encore elle-même, et l'entrée se fit dans un coup de vent joyeux.

— Petite mère, je suis au tableau d'honneur.

— Comment la table n'est pas mise? à quoi penses-tu, Sidonie? remarqua le bon Théodore, en veste d'alpaga et se frottant les mains.

D'un mouvement souple la jeune femme fut debout et recevant les baisers du mari passivement sans les rendre, elle répliqua:

— Je te dirai tout à l'heure à quoi je pensais.

Vivement elle disposa sur la nappe de famille la faïence grise qui imite le vieux Strasbourg, les verres ambrés, les serviettes. Et la soupière parut, embaumant la pièce tout entière.

La petite bonne s'empresait autour d'eux, faisait passer les plats, et sa coiffe, qui oscillait sans cesse, était comme un grand oiseau blanc.

C'était un joli tableau d'intérieur d'employé modeste et simple, où l'aisance vient d'entrer et d'éclairer les visages.

Théodore Rozet semblait dans le milieu qui lui convenait. Il paraissait heureux dans cette humble sphère. Sidonie, au contraire, ne semblait pas à sa place. Elle était une plante de luxe, faite pour la douceur des serres et pour l'épanouissement voluptueux dans un cadre de luxe et de mollesse.

Et cependant elle était aussi une ménagère accomplie; suivant l'expression populaire elle tenait admirablement son intérieur et par-dessus le marché elle était encore une épouse vertueuse. Elle l'était, comme tant de femmes, non par vertu, mais parce que l'occasion ne s'offrait pas à elle.

Pour bien des femmes, la tentation n'existe pas; elles savent ce qu'elles veulent; pour elles vouloir c'est agir, et à la stupéfaction de leur entourage qui, un jour, rapidement, ne les a pas un instant devinées, elles passent de la vie régulière à la débauche.

Le déjeuner s'était achevé gaiement; Charles avait été bavard comme un geai; Théodore avait savouré les plats avec sensualité.

— Oh! ce pot-au-feu, ce navarin aux navets, c'est exquis, et le brie, j'en ai rarement mangé de pareil!

— C'est que je ne regarde pas à ma peine, répliqua Sidonie; je retourne une boutique, moi, pour avoir de meilleurs légumes. Le brie, je vais le chercher très loin, dans une petite crèmerie ignorée... Les navets, ils ont poussé au bord de la mer, c'est pour cela qu'ils sont si bons.

Rozet était ébloui.

— C'est incroyable, s'exclama-t-il. Tu ne négliges rien, tu sais tout faire, ma petite femme! Ah! tu es un trésor, ma chérie. Mais depuis quelques jours tu me sembles préoccupée et triste. T'ennuies-tu? Cela se pourrait. Pauvre petite, tu es trop dévouée à ta tâche de ménagère, tu ne te distrais pas assez; dimanche, si tu veux, nous irons au théâtre.

Sidonie sourit.

Quand elle souriait, il y avait des paillettes d'or dans ses yeux.

— Comme tu voudras, mais je ne m'ennuie pas, Théodore. J'ai trop à faire d'ailleurs pour m'ennuyer. Il n'y a que les riches qui s'ennuient.

Le petit Charles avait rejeté son carton sur son dos et la petite bonne rajusté sa coiffe.

Il repartait pour l'école.

Charles avait pour sa mère un amour fait d'admiration et de terreur; pour son père au contraire une tendresse libre et confiante. Pourtant c'était toujours vers sa mère qu'il allait le premier avant de sortir.

Il sentit sur son front ses lèvres brûlantes et se retira vite en l'enveloppant d'un regard timide.

La porte se referma sur l'enfant et sa jeune bonne et les époux restèrent seuls l'un devant l'autre.

Sidonie posa ses deux coudes sur la table et fixa ses yeux ardents sur le placide visage de son mari.

— Mon cher, quand tu es arrivé, tout à l'heure, tu as bien deviné que j'étais préoccupée, n'est-ce pas?

— Mais oui, répondit tout bonnement Théodore. J'espère que ce ne sont pas des ennuis bien graves auxquels tu pensais.

— Non, rassure-toi, je pensais à des choses qui ne nous regardent pas, mais qui me tourmentent tout de même.

Rozet se tut et attendit, non sans inquiétude. Un pli creusa son front. Il devinait déjà le sujet des préoccupations de sa femme.

Lui-même éprouvait de graves remords lorsqu'il songeait au silence coupable qu'il avait gardé vis-à-vis de la justice.

Il se demandait souvent s'il n'avait pas participé en quelque manière au crime en ne révélant pas les détails qu'il connaissait et qui auraient pu jeter un jour nouveau sur ce sombre mystère.

— Théodore, fit gravement Sidonie, quelle est ton opinion sur Jean Bernard?

— Il est bien inutile, répondit le mari d'une voix sombre, que je te répète ma pensée à ce sujet. Tu la connais; elle n'a pas varié. Mais comme nous sommes en désaccord là-dessus, ne vaut-il pas mieux ne pas y revenir?

Comme si elle n'avait pas entendu les derniers mots prononcés par son pacifique époux, elle interrogea de nouveau:

— Pour toi, n'est-ce pas, Bernard est innocent?

— Absolument, affirma Théodore.

— Eh bien; je ne suis pas éloignée de me rendre à ton opinion...

Le mari tombait des nues.

— Toi, eh bien alors!...

— Oui, moi. J'ai relu tout le procès. J'ai tout pesé, tout scruté et peu à peu, ma conviction est devenue moins forte...

— J'étais bien sûr que tu en arriverais là, s'exclama avec joie le brave Théodore. Ce procès, vois-tu, a été mené par des ânes...

— Tu arranges bien les juges, toi.

— Je me disais toujours: "Ça m'étonne que ma femme qui est si intelligente se bute contre ce malheureux!" Alors je pensais— pardonne-moi, Sidonie— que les femmes, si fortes soient-elles, obéissent, avant tout, à leurs petites rancunes et comme tu n'aimais pas madame Bernard...

— Non je ne l'aimais pas, et en vérité, je ne l'aime pas encore. Mais depuis que ce doute me hante, je sens que j'ai été injuste peut-être...

— C'est très bien de le reconnaître, ma chérie. Oui, tu as été injuste. Et si tu avais bien voulu raisonner, sans parti pris, toi qui savais ce que j'avais vu, tu n'aurais pas pu t'empêcher de dire comme moi que Jean Bernard n'était pas coupable.

"Écoute-moi bien.

"La lettre anonyme a été écrite la nuit du crime. Je le sais mieux que personne, moi qui ai déplacé la machine et qui ai constaté le lendemain qu'on s'en était servi. Eh bien, puis-je cette lettre a été écrite la nuit, ne t'es-tu pas demandé qui avait bien pu la jeter à la poste?

— Je me suis posé la question bien souvent.

— Il a fallu sortir de la fabrique pour cela.

— Naturellement.

— Or, Jean Bernard n'est pas sorti. Ce détail a été absolument établi par l'instruction.

— C'est vrai, c'est vrai, répétait Sidonie qui paraissait passionnément intéressée.

— De plus, tous ceux qui ont vu Bernard devant le cadavre de la victime ont bien compris qu'on ne peut simuler un tel désespoir, verser des larmes plus sincères, être si éloigné de prendre toute précaution.

— Tu as sans doute raison, Théodore, mais dans ce cas quel est donc l'assassin?

— Ah! ça, par exemple, je n'en sais rien. Le saura-t-on jamais?

La jeune femme frappa de son poing nerveux sur la table:

— Oui, moi, je le saurai.

— Toi, s'exclama Théodore!

"Tu prétends réussir là où ont échoué la justice, les journaux, maître Marty et tout le tremblement?

— Oui, je prétends réussir là où tous ont échoué.

— Ah! ça, ce serait beau de ta part, ma Sidonie. C'est comme si tu te disais, une supposition.

"J'ai cru Jean Bernard coupable, j'ai mal parlé de lui; peut-être que ma langue lui a fait du tort et, maintenant, je veux réparer ce dommage inconsidéré. Et moi toute seule, petite femme de pauvre employé, je veux trouver l'assassin. Oui, ce serait beau, mais c'est un rêve; un rêve bien gêné, ma Sidonie.

Tout ému, avec des larmes suspendues dans ses bons yeux, Théodore vint embrasser sa femme.

— Mon Dieu, se disait-il, deviendrait-elle tout à fait bonne maintenant? Alors elle serait parfaite!

Il ne pouvait deviner les pensées abominables abritées derrière ce front têtue et poli comme un marbre.

Sans lui répondre elle reprit avec un peu d'aigreur:

— Si j'avais été à ta place, je saurais... oui, je saurais tout...

— Allons donc, que me chantes-tu là? Comment pourrais-tu savoir si tu avais été à ma place?

Quand elle réfléchissait, la jeune femme était charmante et terrible tout à la fois; elle avait des gestes fantasques de chèvre en liberté.

Elle bondit légèrement et vint poser ses mains brunes et nerveuses sur les épaules de son mari.

— Comment? Tu demandes comment?

— Dame, répondit naïvement le brave homme.

— Simple enfant que tu es, s'exclama-t-elle avec un rire qui découvrait ses dents aiguës de louve.

— Explique-toi, Sidonie.

— Voilà...

— N'oublie pas que j'étais dans la pièce à côté et que je ne pouvais voir que par le trou de la serrure...

— Naturellement. Où serait le mérite de connaître l'assassin, si tu t'étais trouvé en face de lui!

— Encore une fois, explique-toi.

— Eh bien, oui. Tu étais dans la pièce contiguë et tu as entendu du bruit, des pas. Tu as même entrevu l'assassin par le trou de la serrure. Est-il possible que dans de pareilles conditions tu n'aies pas recueilli un seul indice sérieux! Moi, à ta place, je saurais. Mais, tu t'es troublé, tu as eu peur, tu t'es enfui...

— Ma situation était périlleuse.

— Sans doute.

— Je jouais gros. Je ne pouvais savoir, n'est-ce pas, ce qui allait arriver...

— J'en conviens.

— J'étais persuadé que c'était le patron, M. Verdurel, qui faisait une ronde, comme jadis, quand il était plus jeune.

"Est-ce que la pensée pouvait me venir à l'esprit qu'un drame allait se jouer, là, si près de moi?

"Non, cette idée abominable, je ne pouvais pas l'avoir.

"Je n'ai songé qu'à fuir pour ne pas être pris en faute.

Un sourire de supériorité indulgente passa sur les lèvres de Sidonie. Elle haussa légèrement les épaules.

— Je sais bien, fit-elle. Tu ne pouvais pas te douter! N'importe, moi, si pareille aventure m'était arrivée...

Elle n'acheva pas.

Théodore ne répliqua rien et un lourd silence se fit dans la petite salle à manger.

Au bout de quelques minutes, Sidonie reprit gravement:

— Écoute, Théodore, je t'ai fait raconter bien des fois toutes les circonstances de cette malheureuse nuit. Il n'est jamais sorti de tes paroles la lumière que j'en attendais. Alors j'ai formé un projet.

Elle se suspendit plus lourdement à l'épaule de son mari.

(Suite à la page 27)

POURQUOI LE VACUMATIC

sans pipette—avec son contenu d'encre toujours visible—et double

Vous "Mènera Loin" Dans vos Etudes et vos Revenus



Lisez pourquoi la jeunesse canadienne ne sera plus jamais handicapée par des plumes qui se vident au beau milieu d'une tâche!

LA JEUNESSE, si pleine d'ardeur, a vite fait de se mettre à la tête des gens intelligents qui se débarrassent de leurs porte-plume à pipette en caoutchouc démodés, et a adopté cette création nouvelle et fondamentalement différente.

L'invention d'un savant d'une grande université, développée par Parker, ce Vacumatic Révolutionnaire met fin à tout jamais à la dernière imperfection du porte-plume réservoir—le manque d'encre au beau milieu d'une tâche. C'est le premier porte-plume sans pipette, pompes à pistons, valves ou autres pièces qui peuvent se détraquer plus tard.

Allez dans n'importe quelle papeterie, pharmacie ou bijouterie, dans les magasins à rayons, voir comment il se remplit par le vide. Voyez l'encre s'engouffrer et le remplir, — 102% plus d'encre qu'un porte-plume à pipette en caoutchouc de même grandeur.



Porte-plume Vacumatic Format Senior \$10;
Porte-plume Vacumatic transparent en jais ou couleur, \$5; Porte-mine assorti, \$2.50.

Ecrivez de plusieurs façons avec sa plume d'or et de platine à usages multiples—votre écriture ordinaire de la face concave; et fin ou capillaires de la face convexe, pour les notes et les chiffres.

Son fût laminé incassable est formé d'anneaux de nacre lumineuse et de jais superposés, ou de nacre et d'ambre transparents, qui à l'aspect du jais à moins d'être tenu à la lumière, permettant alors de voir l'encre contenue dans le porte-plume—évitant ainsi de devoir le remplir à l'improviste.

Si vous tenez à votre vieux porte-plume pour des raisons sentimentales, gardez-le, mais achetez, soit pour vous ou pour autrui, le porte-plume désiré de tous mais impossible à avoir avant. The Parker Fountain Pen Co. Limited, Toronto.

Fabrication canadienne

On nous demande souvent: "Quelle est l'encre à employer dans un porte-plume réservoir?" Nous recommandons la Quink de Parker, l'encre miraculeuse qui nettoie une plume en écrivant.



UN GRAND
FAVORI

de tous
les maris



Tarte Crème Chocolat!

C'EST merveilleusement bon! ET si facile! C'est pourquoi nous espérons que cette superbe tarte à la Crème au Chocolat est une des choses que vous ferez goûter à votre mari.

Il la trouvera si richement crémeuse et si unie sous la couche de meringue légère comme un duvet. Et si généreusement savoureuse avec ce goût véritable de *chocolat* dont tous les hommes raffolent — la saveur que vous obtenez toujours lorsque vous employez le véritable *Chocolat Baker*.

Mais il faut que vous vous serviez du *Chocolat Baker "Premium"* — le favori au Canada depuis des générations — pour obtenir cette véritable saveur de *chocolat* que vous désirez. La tablette pratique, divisée en carrés d'une once, se vend dans une enveloppe cartonnée de couleur bleue. Achetez-en une tablette et demandez le livre de recettes offert ci-dessous.



Gratuits!

Veuillez m'envoyer, gratis, le Livre de Recettes pour l'usage du *Chocolat* et du *Coco Baker*. J'inclus le bout de l'enveloppe d'un paquet de *Chocolat Baker*.

NOM _____
ADRESSE _____
VILLE _____ PROV. _____ C. 9F-34

TARTE A LA CREME AU CHOCOLAT

3 carrés <i>Chocolat Baker "Premium"</i>	2 cuillerées à soupe beurre
2 1/2 tasses lait	1 cuillerée à thé vanille
6 cuillerées à soupe sel	1 croûte à tarte, cuite, de 9 pouces
1/2 cuillerée à thé sel	2 blancs d'oeufs
2 jaunes d'oeufs, légèrement battus	4 cuillerées à soupe sucre.

Ajoutez le *chocolat* au lait et faites chauffer au bain-marie. Lorsque le *chocolat* est fondu, battez avec un batteur d'oeufs jusqu'à mélange parfait. Mélangez le sucre, la farine et le sel; ajoutez ceci graduellement au mélange de *chocolat* et faites cuire jusqu'à consistance épaisse en remuant constamment; continuez la cuisson pendant 10 minutes, en remuant de temps en temps. Versez une petite quantité du mélange sur les jaunes d'oeufs, en remuant fortement; ajoutez ceci au mélange se trouvant dans le bain-marie et faites cuire encore 2 minutes. Retirez de l'eau bouillante; ajoutez le beurre et la vanille. Faites refroidir. Versez dans la croûte à tarte. Battez les blancs d'oeufs jusqu'à consistance d'écume et ajoutez le sucre, 2 cuillerées à soupe à la fois et en battant chaque fois. Continuez de battre jusqu'à ce que le blanc se tiennent en pics. Placez légèrement sur la garniture de la tarte. Faites cuire 15 minutes au four modéré (350° F.) ou jusqu'à ce que la meringue soit légèrement brune.

Toutes les mesures sont rases

FAIT AU CANADA

La cuisine

Par LUCILE SAINT-DIDIER

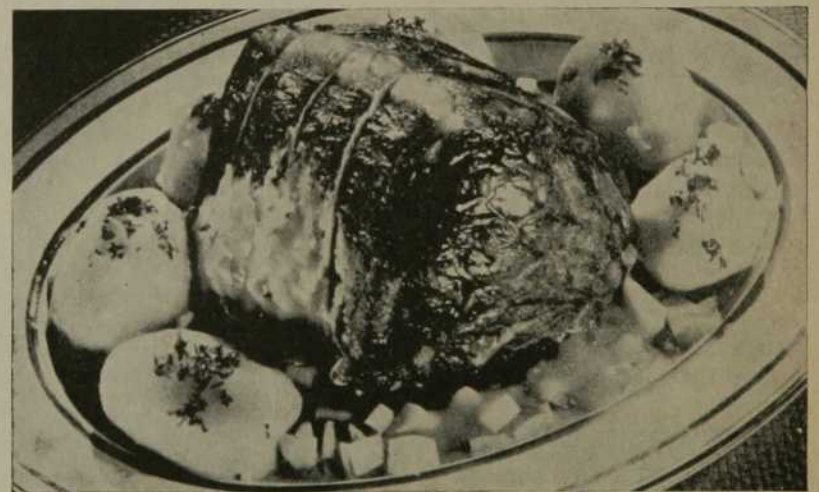
Gâteau sirop d'érable

1/2 tasse de beurre ou produit semblable; 1/2 tasse de cassonade; 1 tasse de sirop d'érable; 1/2 tasse d'eau chaude; 2 1/2 tasses de farine; 2 oeufs; 2/3 cuillerée à thé de soda; 2 cuillerées à thé de poudre à pâte *Magic*; 1/2 cuillerée à thé de gingembre. — Battez corps gras en crème, ajoutez graduellement cassonade, les oeufs complets, un à un. Faites dissoudre soda avec eau chaude; ajoutez-y sirop. Incorporez au premier mélange farine saignée avec

Potage à la Crécy

1 pot de consommé; 1/4 de navet; 1 oignon ou 1 poireau; 1 pinte d'eau; 5 ou 6 carottes; assaisonnement; croûtons. — Ratisser les carottes; peler le navet, les faire cuire dans l'eau en ébullition pendant 10 minutes. Jeter l'eau, remettre cuire dans le bouillon chaud; ajouter le poireau ou l'oignon haché. Lorsque les légumes sont cuits, les passer en purée dans le bouillon. Laisser mijoter 15 minutes et servir avec croûtons passés au beurre.

BOEUF BRAISE AUX LEGUMES



2 livres de boeuf, dans la ronde ou l'épaule
Sel et poivre
Farine et graisse
1 tasse de carottes en dés
1 tasse de navet en dés

1 tasse d'oignon en dés
1 tasse de céleri en dés
2 1/2 tasses d'eau bouillante
1/2 tasse de Ketchup aux Tomates Heinz
Pommes de terre

Saupoudrez le boeuf de sel et poivre. Saupoudrez également de farine et faites brunir rapidement dans le beurre ou la graisse. Déposez dans une casserole ou une lèchefrite profonde et ajoutez les carottes, navets, oignons et céleri coupés en dés. A l'eau bouillante ajoutez le ketchup et versez 3/4 de ce liquide autour de la viande et des légumes. Couvrez bien et mettez au four (325° F.) pendant 2 heures environ, arrosant toutes les demi-heures avec ce qui reste de liquide. Retournez une fois la viande pendant la cuisson. Pendant la dernière heure de la cuisson, vous disposez des patates entières que vous laissez bien cuire autour de la viande.

poudre à pâte et gingembre, alternativement avec liquide. Cuisez 50 minutes dans un grand moule tubulaire. Garnissez d'un glaçage au sirop d'érable et de moitié de noix anglaises.

Gâteau rapide

3 tasses de farine; 1 oeuf; 1 tasse de sucre blanc; 1 tasse de lait ou d'eau; 1 cuillerée à thé de poudre à pâte *Magic*; 2 cuillerées à thé de crème de tartre Gillett; 2 cuillerées à soupe de beurre fondu; 1/2 cuillerée à thé de sel. — Mêlez bien tous les ingrédients secs dans un bol. Faites un trou au milieu et mettez-y l'oeuf, le beurre fondu et le lait. Faites-en une mixture légère. Cuisez dans une casserole bien beurrée durant 30 ou 40 minutes.

Pain de gingembre

1 tasse de mélasse; 2 cuillerées à thé de soda; 2 oeufs; 1/2 tasse de sucre; 1 tasse de graisse; 2 cuillerées à table de gingembre; 1 tasse d'eau chaude; 3 tasses de farine. — Mettre le soda dans la mélasse; brasser. Battre les oeufs avec le sucre et les ajouter à la mélasse ainsi que la graisse défatée, le gingembre. Tamiser la farine, la faire entrer dans la préparation en l'alternant avec l'eau chaude. Versez la préparation dans une lèchefrite graissée. Faire cuire dans un four modéré. Après le refroidissement du gâteau, le séparer en deux parties, les superposer en mettant entre les parties un peu de glace au chocolat et recouvrir le gâteau avec le reste de la glace au chocolat.

canadienne

Directrice de la Chronique Culinaire

Glace au chocolat

1 tasse de lait; $\frac{1}{2}$ tasse de sucre; 2 c. à table de fécule de maïs; $\frac{1}{4}$ c. à thé de vanille; 2 onces de chocolat ou de cacao. — Faire dissoudre le chocolat au bain-marie ou glacer le cacao avec un peu d'eau bouillante. Mélanger le sucre et la fécule de maïs et les ajouter graduellement au chocolat dissous en l'alternant avec le lait. Brasser continuellement avec une cuillère de bois pour éviter les grumeaux. Laisser cuire pendant 15 minutes; ajouter l'essence. Se servir de cette glace pour le pain de gingembre.

Bifteck à la maître d'hôtel

3 à 4 livres de bifteck; 4 cuil. à table de beurre; 1 c. à table de vinaigre; sel, poivre, persil haché. — Couper le bifteck d'un pouce d'épaisseur, dans l'aloyau. Faire fondre 2 cuillerées à table de beurre, y ajouter le vinaigre, en couvrir le bifteck des deux côtés; laisser reposer durant 2 heures. Poser le bifteck sur un gril, le faire saisir des deux côtés et faire cuire pendant 8 à 10 minutes, le déposer sur un plat chaud avec le sel, le poivre, le beurre et le persil haché.

Biscuits à la mélasse abaissés

1 tasse de mélasse; 1 tasse de cassonade; 1 tasse de graisse; 2 c. à thé de gingembre; 2 c. à thé de

soda; 1 oeuf; 1 tasse de lait; farine. — Mettre la mélasse dans un plat, le soda; brasser. Ajouter la cassonade, l'oeuf battu, la graisse défaite, le gingembre, bien amalgamer le tout; alterner le lait avec la farine; faire la détrempe en ajoutant de la farine en quantité suffisante pour faire une pâte pas trop dure. Fraiser, abaisser de $\frac{1}{4}$ de pouce d'épaisseur. Tailler avec un emporte-pièce. Faire cuire dans un four pas trop chaud.

Riz au lait

1 chopine d'eau; $\frac{3}{4}$ tasse de riz; 1 chopine de lait; 1 pincée de sel; 1 cuillerée à table de fécule de maïs. — Faire bouillir l'eau, ajouter le riz bien lavé et le sel, laisser cuire au bain-marie durant 30 minutes, ajouter le lait chaud et continuer la cuisson 10 à 15 minutes. Mettre la fécule délayée et laisser mijoter quelques instants. Servir avec sucre d'érable.

Oeufs à la béchamelle

1 pinte de lait chaud; 8 c. à table de farine; assaisonnement; 4 c. à table de beurre ou de graisse; $\frac{1}{2}$ oignon; 6 oeufs durs. — Avec les ingrédients ci-dessus, préparer une bonne sauce béchamelle; y ajouter les oeufs coupés en morceaux; laisser mijoter quelques minutes, assaisonner. Servir très chaud.

THON AUX MARINADES



1 tasse de thon en boîte
2 cuillerées à soupe de beurre
2 cuillerées à soupe de farine
3 cuillerées à soupe de Cornichons sucrés Heinz hachés
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de sel

$1\frac{1}{2}$ tasse de lait
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de Sauce Worcestershire Heinz
Paprika
1 cuillerée à soupe de persil émincé
Rôties beurrées

Faites chauffer votre poisson jusqu'à ce qu'il soit cuit au-dessus de l'eau chaude. Faites fondre votre beurre dans une casserole, ajoutez la farine et le sel, puis le lait graduellement. Cuisez jusqu'à consistance épaisse et ajoutez les cornichons hachés et la sauce. Mettez le poisson sur un plat, versez dessus la sauce et saupoudrez de paprika ou de persil, ou servez sur des tranches de rôties beurrées.



Le
**Traitement
de Beauté
de 8 heures**
qui vous conserve
jeune d'apparence
et d'esprit

Sommeil reposant et jours sans fatigue

Ce moyen naturel et sans drogue

Vous pourrez enfin avoir le réconfort d'une bonne nuit de sommeil — et vous vous réveillerez le lendemain reposée et la mine fraîche.

Le sommeil vaut tous les traitements de beauté. Le simple bon sens le dit et c'est aussi l'avis des spécialistes.

Pour le plus grand bien de votre santé... de votre mine... de vos nerfs, essayez Ovaltine si vous ne DORMEZ pas.

OVALTINE NE CONTIENT AUCUNE DROGUE. Ce n'est pas un remède. C'est un aliment concentré préparé suivant un procédé Ovaltine spécial, qui réunit les éléments nutritifs essentiels que requièrent l'organisme, le système nerveux et le cerveau.

OVALTINE AGIT DE TROIS MANIERES

(1) Ovaltine, prise comme breuvage chaud au coucher, tend à décongestionner le cerveau, calmant ainsi l'esprit et le disposant au sommeil.

(2) Ovaltine, absorbée par l'estomac au coucher, allège ses fonctions digestives en stimulant naturellement le débit des sucs digestifs.

(3) Ovaltine vous apporte des éléments nutritifs importants dont l'absence dans le régime alimentaire quotidien contribue à irriter les nerfs et à provoquer l'insomnie.

Essayez Ovaltine dès ce soir. Vous verrez comme le sommeil vous gagnera vite — et comme vous dormirez profondément. Vous serez tout étonnée le matin de votre bonne mine après une nuit de sommeil réparateur.

Commandez maintenant par téléphone une boîte d'Ovaltine chez votre pharmacien ou chez votre épicière. Mettez-en deux cuillerées à thé dans un verre de lait chaud (et non bouilli ni échaudé) juste avant de vous mettre au lit. Vous dormirez profondément et vous aurez bonne mine le lendemain.

A. WANDER LIMITED, Elmwood Park, Peterborough, Ont.

OVALTINE

ALIMENT - TONIQUE - LIQUIDE



Un autre moyen d'enrichir un manteau de drap. Une chic cape d'astrakan d'une belle simplicité qui en fait un vêtement élégant.

Du Nouveau



Croyez-le ou non, ce gentleman ne porte pas dans sa poche un sac d'or mais un sac de caoutchouc contenant un ciré qui ne pèse que deux onces.



Chaque saison, les manufacturiers lancent un bas nouveau. En voici un qui est muni d'une large bande élastique et forte.



Certaines femmes trouveront indispensable cette sorte de doublure pour les épaules et le dos. En hiver, vous la trouverez bien utile.



Avec un manteau de drap vous pourrez porter ce jolie gilet de fourrure. Très fermé, il n'est orné que de trois boutons cylindriques.

LES DERNIERES NOUVEAUTES

Service hebdomadaire
exclusif au "Samedi"

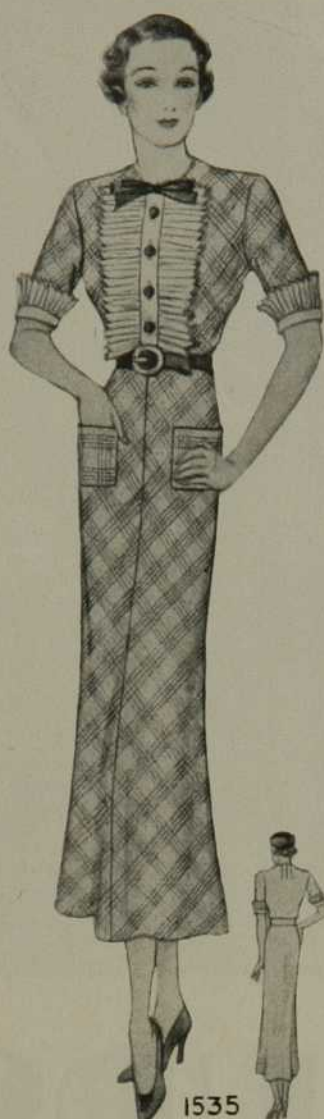


Trois effets différents opérés par la longueur des gilets. Ces gilets vont de la jupe trois-quarts jusqu'au simple boléro.

Faites vous-mêmes
ces jolies toilettes



1536



1535



1534



8090

1536 — Cette robe est pour dame dans les grandeurs 32 à 42. Le 36 demande 4 verges de 36 et $3\frac{1}{2}$ verges de 39. Velours $3\frac{3}{4}$ verges de 39 — 15 cents.

1535 — Pour dame seulement cette robe d'intérieur dans les grandeurs 32 à 42. Pour un 36: 3 verges de 36, $2\frac{3}{4}$ verges de 39 et $1\frac{1}{8}$ verges de 54. $\frac{3}{4}$ verge de 36 de contrastant. — 15 cents.

1534 — Une charmante toilette d'automne: grandeurs 32 à 42. Pour un 36: $3\frac{3}{8}$ verges de 54. Doublure: 3 verges de 39. Entredoublure: $1\frac{1}{4}$ verge de 36. 15 cents.

8090 — Robe simple pour jeune fille ou dame. Grandeurs 15 à 18 ou 36 à 42. Pour le 36: la jupe, $2\frac{1}{4}$ verges de 36 ou 39 et $1\frac{3}{8}$ verges de 54. Jupe et blouse: 3 verges de 54. — 25 cents.

1539 — Robe pratique pour fillette: grandeurs 6 à 14. Pour un 12: $2\frac{1}{2}$ verges de 36 et $2\frac{1}{4}$ verges de 39. $\frac{3}{8}$ verge de contrastant de 36 ou 39. — 15 cents.



1539

L'LOIN de moi la sottise prétention de jouer au journaliste... et au littérateur, encore bien moins. J'ai toujours attaché le plus grand prix au conseil du sage proverbe recommandant de laisser "à chacun son métier"; et j'éprouverais, à voir un policier échafauder un roman, la même hilarité qui me dilate la rate chaque fois que j'avisé un romancier se mêlant de faire acte de policier.

Que l'on m'entende bien: je ne me gausse point des écrivains auteurs de récits d'aventures mystérieuses et inventeurs de détectives surhumains, à la clairvoyance supra-normale et à l'omniscience digne de Pic de la Mirandole. Ceux-là sont, précisément, dans leur *métier*, lequel, si je ne m'abuse, est de fournir au public la pâture spirituelle dont il est particulièrement friand aux temps actuels.

Tout au plus, leur reprocherais-je de donner à leurs lecteurs une idée généralement fautive des procédés d'investigation dont nous disposons et des méthodes qu'il est possible d'employer *utilement*.

Dans ces oeuvres d'imagination pure, le fin limier héros du livre a d'autant plus de chances d'arriver à la solution de l'énigme qui lui est posée que son créateur, le littérateur, a eu grand soin de lui mettre sous la main tous les indices nécessaires. C'est bien le diable si, avec de tels atouts, il ne peut pas gagner la partie et arriver à la conclusion logique et triomphale: la découverte du criminel.

En la réalité quotidienne des faits — des faits divers — la destinée se montre moins bonne mère à l'égard des enquêteurs professionnels. Ils doivent, au milieu de l'enchevêtrement des circonstances, démêler le fil conducteur qui les mènera en principe — parfois et non toujours — jusqu'à l'auteur du méfait; tandis que le romancier n'a eu, lui, qu'à embrouiller, autour du coupable, un écheveau de détails plus ou moins utiles... quand ils ne sont pas simplement destinés à épaissir artificiellement le mystère.

Et cela est si vrai que l'on a pu voir, récemment encore, à quel retentissant échec était voué un constructeur de devinettes policières, un fabricant de détectives sans pareil, lorsqu'il lui prenait fantaisie de chercher à résoudre — par ses habituels procédés d'induction et de déduction — une énigme dont il n'avait pas posé lui-même les termes.

Ne voulant pas prêter, à mon tour, le flanc à semblable reproche, mérité ou non, d'incompétence — et puisque aussi bien on me demande, pour les lecteurs du *Samedi*, des



VOLEURS

Épisodes vécus et racontés

épisodes vécus d'une carrière plutôt chargée — je me contenterai d'évoquer le souvenir de quelques aventures sans chercher à les embellir de détails romanesques.

Si, au cours de ces "affaires", le plus souvent sans gloire pour ceux qui sont employés à les résoudre, je n'ai pas toujours eu le rôle d'un Oedipe infallible, il m'a, du moins, été donné de contracter quelque connaissance des moyens utilisés par tant de citoyens sans scrupules pour s'emparer du bien d'autrui.

C'est de cette expérience que je tâcherai de faire profiter ceux qui auront la patience... et le courage de me lire jusqu'au bout et qui voudront bien me pardonner d'avoir ainsi ouvert, dès le début, une parenthèse aussi longue.

Rabelais affirmait, si ma mémoire est fidèle, qu'il y avait, pour un larron, soixante et trois manières de se procurer de l'argent... et dont la plus honnête est de le voler.

Soit que l'auteur du *Pantagruel* se soit trompé dans son énumération, soit, plus vraisemblablement, que de nouveaux procédés de rapine aient été inventés postérieurement à lui, le chiffre s'en est considérablement augmenté. Il est vrai qu'avec le temps sciences et arts font d'incessants progrès et, qu'on le veuille ou non, force est bien de ranger la triste institution du vol, mi-science, mi-art, au nombre des choses perfectibles.

Quoi qu'il en soit, s'il est une branche de cette coupable industrie dont l'exploitation soit devenue plus courante que toute autre, c'est certainement l'escroquerie.

Et, en parlant, tout à l'heure, d'art et de science, c'est plus spécialement au "métier" d'escroc que je pensais, car il tient des deux en raison même des connaissances et des talents qu'il exige.

Que l'on ne se récrie point et que l'on comprenne bien qu'il ne s'agit nullement, dans ma pensée, de faire l'apologie de cette catégorie de professionnels du vol.

Mais au moment de suivre le même

Mais, à la vérité, l'escroc mérite une place toute particulière du fait de l'ingéniosité, de la réelle intelligence dont il doit faire preuve, non pas pour échapper à la justice — car tôt ou tard et si malin qu'il soit il se fait prendre — mais pour capturer dans ses rets la proie dorée qu'il s'est assignée.

Là, d'ailleurs, ne se limite pas tout son mérite, à mes yeux. Pour si paradoxal que cela puisse paraître, on peut considérer l'escroc comme un excellent professeur de morale, du moins dans la plupart de ses opérations.

Car, qu'on le veuille ou non, le système préféré de ce genre de mal-fauteurs découle d'une profonde observation psychologique, assez peu flatteuse pour l'humanité, celle de la cupidité poussée jusqu'à la mal-honnêteté.

Gardons-nous bien de généraliser à l'excès. Pourtant, souvenons-nous



emin, il a été arrêté et incarcéré.

VOLÉS...

Par l'Inspecteur ZÈDE

De même, bien des gens qui se considèrent comme parfaitement honnêtes — et que leurs voisins estiment tels — ne s'embarrassent guère de scrupules lorsque passe à leur portée une occasion de gagner un peu de cet argent cause de tous nos maux, de tous les crimes ou presque.

C'est sur une profonde connaissance de ce vilain côté de l'âme humaine que s'appuient les escrocs les plus habiles.

Qu'il me soit maintenant permis d'en donner quelques exemples, en m'excusant d'employer un *moi*, toujours haïssable, mais qui n'a pour but que de simplifier mon récit.

Il y a déjà quelques années, je fus appelé à faire une enquête sur les méfaits d'une bande qui opérait dans une importante ville de province où elle avait réussi un assez grand nombre de "coups" ... connus ... sans compter ceux dont les "victimes" s'étaient bien gardées de se plaindre.

Le système n'était pas très compliqué et n'exigeait qu'un "personnel" assez restreint: un "opérateur" et deux "compères".

L'"opérateur" ayant repéré une dupe possible, en général un fermier cossu venu au marché ou à la foire du lieu, marchait assez près de lui. A un moment donné, il laissait échapper une exclamation de surprise bien jouée:

— Tiens, qu'est-ce que cela?

La future victime, son attention attirée par la réflexion à haute voix, regardait à son tour et voyait à ses pieds un objet, un bijou en général ... qu'il s'empressait de ramasser.

— Part à deux! chuchotait alors à son oreille une voix, celle de l'"opérateur".

Quelquefois — oh! c'était le cas le plus rare — l'autre se rebiffait:

— Comment? part à deux? Mais c'est un objet de valeur: je vais aller le déposer au commissariat. Procéder autrement serait un vol.

— Parfait! Allons-y ensemble. Et les deux hommes se diri-

geaient vers le bureau du magistrat. Mais, chemin faisant, l'"opérateur" glissait à son compagnon d'insidieuses paroles de tentation.

— Si ce n'est pas malheureux: il y a des gens assez riches pour "semer" ainsi des bijoux. Et il y en a pour cher ... Je ne m'y connais pas beaucoup, mais je suis sûr que cela vaut au moins deux ou trois mille francs ...

— Ah! vous croyez? ...

— J'en suis sûr! ... Dire qu'avec tout cet argent, on pourrait faire ceci ... acheter cela ... Vous n'avez peut-être pas besoin de cet argent ... mais enfin ...

Et, souvent, la dupe "marchait", renonçait à déposer sa trouvaille, prêtait une oreille attentive aux propositions de son nouveau camarade.

Mais, dans le cas le plus fréquent, l'affaire ne traînait pas tant et c'est dès la proposition de partage que le "pigeon", la victime, répondait à l'appel.

Dès ce moment, le reste de l'opération n'était plus que jeu d'enfant pour le *ramastiqueur*, tel était le nom pittoresque que l'on donnait à ce genre de vol "à la ramasse".

Le principe du partage étant admis, il proposait à son nouveau complice et future dupe:

— Si nous allions faire évaluer le bijou?

Et, comme par hasard, il l'emmenait chez un bijoutier de sa connaissance, qui, après examen attentif de l'objet avec un sifflement admiratif:

— Fichtre! voilà qui vaut dans les cinq cent mille francs, c'est du moins le prix que je pourrais vous en offrir si vous vouliez le vendre.

— Bien, merci ... Nous y songerons, faisait le *ramastiqueur* en entraînant son compagnon.

"Vous comprenez, lui expliquait-il une fois dans la rue, je n'ai pas voulu paraître pressé de vendre, car je suis certain que, demain, il nous offrira certainement plus cher que cela. Laissons-le réfléchir et il se montrera plus généreux."

Ainsi était convenu et les deux hommes se fixaient un rendez-vous pour aller vendre le joyau. Mais, au moment de se séparer, le *ramastiqueur* déclarait au "pigeon":

— Tout de même, j'aurais été content d'avoir un peu d'argent tout de suite. Pourriez-vous m'avancer vingt-cinq louis sur ma part?"

Presque toujours, le "pigeon", qui avait une idée derrière le front, n'hésitait pas: il "lâchait" les vingt-cinq louis, acceptait le rendez-vous auquel il était bien décidé de ne pas se trouver ... et don-

(Suite à la page 26)

NOS PAGES



— Il est très en avance pour son âge, il répète déjà tout ce qu'on dit.
— Mon dieu !... quelle horreur !

DEVINETTES

D.—Qu'est-ce qui conserve toujours son manteau, été comme hiver ?

R.—La cheminée.

D.—Qui est-ce qui va du fleuve à la Rivière des Prairies sans bouger ?

R.—Le boulevard St-Laurent.

D.—Pourquoi les tailleurs se croisent-ils toujours les jambes en travaillant ?

R.—Parce que pour travailler, ils ne peuvent pas se croiser les bras.

D.—Quels sont les hommes qui voudraient être borgnes ?

R.—Les aveugles.

D.—Quels sont les gens qui se regardent dans une glace, mais qui ne se voient pas dedans ?

R.—Les édentés parce qu'ils ne se voient pas de dents.

LE COURT ET LE LONG

— J'aime votre fille, monsieur !
— J'ai assez de mes embêtements, sans m'occuper de ceux des autres.

A L'ETUDE

— Maître Létapé, notaire, s'il vous plaît?...
— C'est ici.

— Je viens à propos de la succession de M. Durand.

— A quel titre?...
— A titre... de rentes. Je suis l'héritier.

PAS FLATTEUSE

Lui.— Avez-vous déjà rêvé à moi, mademoiselle ?

Elle.— Oui, lorsqu'il m'est arrivé de manger de la tête de veau, au souper.

HELAS !

— Il est vrai, madame, je vous dois de l'argent ; mais je vous payerai quand vous serez sage.

— Allons, je le vois bien, je ne serai jamais remboursée.

PROMPT CALCUL

Le docteur.— Respirez profondément et dites trois fois trente-trois.

Le malade.— Quatre-vingt-dix-neuf.

UNE VIEILLE COQUETTE

— Oh ! vous savez, je suis une fausse maigre. Essayez et vous verrez !

— Merci, ce n'est plus de mon âge de jouer aux osselets.

MEPRISE

— A qui portes-tu ces jolies fleurs, mon petit ?

— A madame Dupuis.

— Eh bien, elle va être contente.

— Je ne crois pas, c'est pour son enterrement.

HARPAGON

M. X... est riche, avare et naïf.
— Comment ! lui disait un de ses amis, un homme comme vous peut-il prendre des deuxième en chemin de fer ?

— Dame, murmura M. X... puisqu'il n'y a pas de troisième.

PAS DE CHARADE

Dans une taverne, un chercheur de charade parle :

— Mon premier a la coqueluche, mon second a la rougeole, mon troisième a la fièvre typhoïde, mon quatrième a le choléra...

— Et votre tout ?

— Mais c'est de mes enfants que je parle.

ANALOGIE LOINTAINE

Guibollard se promène avec un ami qui est pris soudain d'un saignement de nez :

— Courons vite chez un pharmacien, s'écrie le doux gâteux. C'est très dangereux, un de mes oncles en est mort à Solférino.

— Comment ? mort d'un saignement de nez ?

— Certainement !... un saignement de nez causé par une balle qu'il avait reçue en pleine figure !...

MELANCOLIE

— Tu pars en voyage de plaisir ?
— Flûte ! ma femme m'accompagne.

HISTOIRE NATURELLE

L'institutrice.— Qu'est-ce qu'un œuf ?
Le jeune élève.— C'est un poulet, pas encore prêt.

CHEZ LE PEINTRE

— Que dites-vous de ma *Nymph des bois* ?

— A votre place, je l'appellerais : *Nymph de bois*.

ABSOLUE CANDEUR

— Te remarieras-tu, chérie, quand je serai mort ?

— Oui, si tu ne meurs pas trop vieux.

BON COEUR

— Je m'étonne que tu aies épousé un homme qui écrivait des poèmes aussi idiots.

— Bien, ma chère, c'était le seul moyen de l'arrêter.

UN SAGE

La femme.— Tu ne m'aimes plus. Quand je pleure, tu ne me demandes plus pourquoi ?

Le mari.— Je suis désolé, ma chérie, mais ces questions m'ont déjà coûté beaucoup d'argent.

ESPRIT BRILLANT

— Allons, bon, je viens de laisser tomber un sou dans l'eau.

— Et que faites-vous là ?

— Je fais un trait au crayon sur le bord du bateau pour reconnaître l'endroit.

FALLUT BIEN

Lui.— Oui, je vous embrasserai en partant.

Elle.— Alors, partez tout de suite.

DIPLOMATIE DU COIN

— Ayez pitié d'un pauvre aveugle qui ne peut admirer le charme de votre jeunesse et de votre beauté.

LE GROS AMOUREUX

— Vous ne voulez pas me donner votre cœur ?

— Non.

— Alors, donnez-moi votre main pour m'aider à me relever.

CHEZ LE BOUCHER

— Oui, c'est de l'agneau du printemps...

— Je veux bien vous croire, mais je veux aussi savoir du printemps de quelle année.

HUM ! HUM !

— Tu n'es pas gentil, mon Gustave, tu ne me regardes jamais quand tu me parles.

— C'est pour mieux t'aimer, ma chérie.

CHACUN SA PART

Un Anglais, un Irlandais et un Ecossais avaient décidé d'organiser un dîner sous forme de pique-nique : c'est-à-dire chacun d'eux devait apporter quelque chose.

— Moi, dit d'Anglais, je vous apporterai dix livres de viande.

— Moi, je vous amènerai tout un lot de gâteaux, dit l'Irlandais.

— Et moi, je vous amènerai mon frère, dit l'Ecossais.



AMUSANTES

IL EN MANQUE UN

— Nous sommes tous des hommes de génie, dans ma famille: le père, le fils...

— Il ne vous manque que le saint esprit!

CRUELLE

— Les gens d'esprit vivent si peu de temps, disait Rodolphe à la maligne Hortense, que je crains pour mon existence.

— Vous, mon cher, vous vivrez cent ans!

UN DEBITEUR

— Je vous dois trois périodes de loyer... Et puis, après? Tous les propriétaires sont des voleurs. Vous voyez que je ne ménage pas mes expressions.

— Je ne vous demande pas de ménager vos termes... mais de les payer...

LES FINS BUVEURS

Le domestique apporte une bouteille que recouvrent maintes toiles d'araignées, et qu'il porte avec un profond respect.

— Cette bouteille a plus de vingt ans, dit l'un des buveurs.

— Hélas! répond l'autre, elle est bien petite pour son âge!

PROMESSES

— En effet, mon ami, je vous ai fait cette promesse, mais c'était à la condition que vous ne me mécontentiez pas...

— Mais... monsieur le directeur... vous ai-je jamais mécontenté?

— Si, mon ami... à l'instant... en me demandant de l'augmentation.

PAS REGARDANTE

Léa.— Je cherche mon idéal.

Jeanne.— Et de quelle espèce est-il cet idéal?

Léa.— Oh! n'importe quel millionnaire.

A LA CHASSE

— Croyez-vous que c'est dangereux de chasser avec des gens maladroits qui vous tirent du plomb dans les mollets, comme tout à l'heure... Quelques pouces plus haut, et j'étais... défiguré pour le restant de mes jours.

CHANÇARD

— Et tes affaires?

— Ça marche à merveille. Jos m'a remis mon canif, le voisin a rapporté ma hache, mon loyer reste au même prix et ma belle-mère m'écrit qu'étant malade elle ne viendra pas.

A UNE MEGERE

— Je ne me rappelle avoir fait qu'une méchanceté dans ma vie.

— Quand finira-t-elle?

— Si tu dis un mot de plus, je me fiche par la fenêtre!

— Comme je regrette d'avoir loué au rez-de-chaussée!

CHEZ LE COIFFEUR

Le rasoir est horrible. L'opération est douloureuse en diable, et le client l'interrompt à chaque instant par des gémissements.

A la fin, le coiffeur, regardant sa victime.

— Je crois que je vous ai un peu coupé?

Le client, froidement:

— Vous ne m'avez pas coupé. Vous m'avez découpé.



— Je n'aime guère votre nom d'Eudoxie...

— Dans ma dernière place, monsieur m'appelait son petit lapin.

A UN IMBECILE

— Vous saurez, monsieur, qu'un idiot et moi ça fait deux!

— Parfaitement... ça fait deux idiots!

— O —

— Vous êtes un sot!

— C'est vous qui le dites.

— C'est moi qui le dis; mais c'est vous qui le prouvez.

— O —

— Je n'ignore pas qu'on me prête beaucoup de sottises...

— Qu'est-ce que vous voulez? On ne prête qu'aux riches.

— O —

— Je viens de manger une douzaine d'huitres.

— Eh bien! au moins tu n'es pas superstitieux; tu ne crois pas que ça porte malheur, d'être treize à table!

ENTRE MEDECINS

L'un.— Son cas me désespère, je ne sais trop quoi faire.

L'autre.— Le malade n'a donc plus d'argent?

HYGIENE

— Prendre un bain! disait X... à Z... Jamais de la vie! Le docteur m'a dit que j'avais une santé de fer... ça me ferait rouiller.

LES AUTRES...

— Le véritable moyen d'être heureux, c'est de ne songer qu'au bonheur des autres...

— Qui est-ce qui a dit cela?

— Les autres, parbleu!

DANS LA BANLIEUE

— A votre place, je ne me servais pas de cette poudre chimique pour éloigner les vers de votre jardin.

— Et pourquoi donc?

— A cause de mes poules.

UN CHANÇARD

Elle.— Georges chéri, je ne sais plus quoi faire de tous tes baisers...

Lui.— Mais...

Elle.— Je vais tous te les remettre, jusqu'au dernier.

DEVINETTES

D.— Quel air faut-il prendre pour paraître fort?

R.— Il faut prendre un air de boeuf (un nerf de boeuf).

D.— Quel est l'enfant de ton père et de ta mère qui n'a jamais été ton frère?

R.— C'est ta soeur.

D.— Qu'est-ce qu'on met sur la table, qu'on coupe et qu'on ne mange pas?

R.— Un jeu de cartes.

PROVERBE ARABE

On veut et tu ne veux pas; tu voudras et on ne voudra plus.

IRONIE

Elle.— J'ai décidé de vous épouser.

Lui.— Oh! chérie!

Elle.— Mais après les autres.

PEUT-ETRE VRAI

Madame.— Je crois que notre fils devrait attendre qu'il soit plus âgé et plus sage pour se marier.

Monsieur.— Bah! Il ne voudra peut-être plus dans ce temps-là.

QUITTES

— C'est fini, elle m'a renvoyé tous mes cadeaux.

— Et toi?

— Je lui ai fait remettre pour 27 cents de poudre, à peu près ce qu'elle en avait laissé sur mon habit.

HUM!

Elle.— Et si je vais à la campagne tout l'été, comment vas-tu passer tes soirées du lundi au samedi?

Lui.— A des petits jeux innocents, le patin à roulettes, c'est moral et très bon pour les poumons.

POUR ASSORTIR

Un homme se présente dans une agence matrimoniale.

— Je voudrais une dot assez rondelette.

— Et quel genre de femme?

— Comme la dot, assez rondelette.



YVETTE LAPOINTE

COMBIEN DE paupières



■ Examinez bien attentivement l'œil d'un chien et vous y verrez trois paupières... la troisième est une sorte de paupière intérieure qui part du coin de l'œil, près du nez, et se dirige vers l'extérieur. Le chien et, comme question de fait, tous les animaux sont pourvus de cette protection additionnelle.

Le Baume Italien Campana assure en quelque sorte à votre peau le même genre de protection supplémentaire. Grâce à son effet correctif et protecteur, il fait disparaître les gerçures, rougeurs et rugosités plus rapidement et plus efficacement que tout autre produit que vous ayez pu utiliser jusqu'ici. Il garde l'épiderme souple, flexible et doux, lui conservant ainsi une apparence de fraîcheur et de jeunesse. Il le protège en même temps contre les rides.

Pourquoi priveriez-vous plus longtemps votre peau de ce genre de protection, qui a valu au Baume Italien sa réputation et en a fait la préparation du genre se vendant le plus au Canada depuis une quarantaine d'années? L'usage du Baume Italien — le produit le plus économique au Canada pour la protection de la peau — ne coûte que 1/2 sou par jour... Demandez aujourd'hui la bouteille d'essai "Vanity" et faites, à nos frais, l'épreuve de cet émollient mélangé scientifiquement. Servez-vous du coupon. (Dans les pharmacies et magasins à rayons, en bouteilles de 35c, 60c et \$1.00.)

Aussi en tubes
à 25c



Baume Italien Campana

L'EMOLLIANT ORIGINAL DE LA PEAU

CAMPANA CORPORATION Limited
Gratis LS-11 Caledonia Road,
Toronto

Messieurs: Veuillez m'envoyer, GRATIS et port payé, la bouteille format "Vanity" de Baume Italien Campana.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

VOLEURS VOLES...

(Suite de la page 23)

nait, à celui qu'en lui-même il considérait comme une dupe, une fausse adresse.

Inutile de dire que lorsque ensuite il cherchait à vendre le bijou, il apprenait qu'il s'agissait d'une imitation qui valait dans les dix francs tout en gros.

Une objection viendra, sans doute, immédiatement à l'esprit du lecteur: la dupe pouvait se plaindre au bijoutier de ce qu'il avait fait une estimation fautive. Certes! Mais, craignant de se trouver face à face avec son compagnon et complice, ce n'était jamais chez le même commerçant qu'il allait proposer la cession du bijou.

On s'étonnera qu'un négociant établi se soit prêté à ce jeu. Mais il était assuré de l'impunité puisque le volé ne pouvait que difficilement porter plainte, s'étant lui-même rendu coupable d'un vol en ne déposant pas sa trouvaille. Et, en admettant même qu'il se plaignît, rien n'empêchait le bijoutier de déclarer que l'objet qu'il avait estimé était "vrai". Ce qui, au surplus, pouvait être exact, car souvent, au moment de l'estimation, le ramastiqueur, par un tour adroit de passe-passe, présentait au bijoutier un véritable joyau tenu en réserve dans sa poche.

Lorsque je commençai mon enquête, après mille difficultés pour faire avouer les victimes, je me heurtai à un autre ennui: la bande des ramastiqueurs — soit qu'elle eût été mise en garde par un espion et avertie que nous étions à ses trousses, soit qu'elle estimât avoir assez "exploité" la région et qu'elle eût quitté le pays — cette maudite association ne donnait plus signe d'existence.

En vain, je multipliai les surveillances aux lieux favoris de ces messieurs: rien, toujours rien. Enfin, pourtant, je réussis à mettre la main au collet d'un praticien de la ramasse: horreur! c'était précisément une des dupes de la bande qui m'avoua qu'il avait trouvé le truc ingénieux et qu'il l'avait mis en pratique... pour récupérer l'argent qu'il avait perdu!...

Après un demi-succès, un échec complet.

C'est celui que j'essayai dans une affaire de "trésor espagnol".

Voilà encore un système, vieux comme la corporation des escrocs et qui, néanmoins, continue à porter des fruits abondants.

Dois-je en rappeler le mécanisme?

Le "pigeon" reçoit une lettre — d'ailleurs tirée à des centaines et des milliers d'exemplaires — où un individu lui explique que, sur le point de faire faillite, il a expédié dans une gare de France une valise contenant quinze cent mille pesetas. Mais, au moment de suivre le même chemin, il a été arrêté et incarcéré. Le bulletin de consigne de la valise bourrée de billets se trouve dans le double fond d'une mallette qui, saisie lors de l'arrestation, a été déposée au greffe du tribunal de Barcelone ou d'ailleurs. Il suffirait de venir et de déposer audit une somme variant entre 10 et 25,000 francs pour prendre possession du petit bagage... et du bulletin. Ensuite, il ne resterait qu'à dégager la valise en consigne. Moyennant quoi, le prisonnier abandonnerait à son bienfaiteur un quart ou un tiers de la somme. Suivent des instructions multiples concernant les complices sur lesquels on peut s'appuyer.

Inutile de dire que, si le "pigeon" accepte la proposition, il tombe aux mains d'une bande d'aigrefins qui, après lui avoir fait déposer la somme destinée au greffe dans un bureau d'apparence officielle, disparaissent en lui abandonnant un vague imprimé sans aucune valeur et que nul bureau de consigne ne reconnaîtra jamais. A moins, même, que les escrocs n'essayent en supplément de faire chanter leur victime en la menaçant d'une dénonciation comme complice de recel d'un banqueroutier.

Désireux d'entrer en rapport avec cette bande que la police espagnole déclare ne pouvoir capturer — bien qu'elle ait déjà arrêté bon nombre de suspects, dont certains appartenaient à sa propre administration — je feignis de tomber dans le piège. Je répondis à la lettre, pris rendez-vous avec le comparse indiqué au cours d'une correspondance télégraphique et me rendis à Barcelone. Je dois avouer, sans fausse honte, que je ne vis jamais venir personne au rendez-vous. Les escrocs m'avaient devancé, le dépitte était dépisté... et assez dépitte.

Je fus plus heureux avec une organisation de voleurs à l'américaine.

De ce genre de "travail", je n'ai pas besoin de faire l'analyse; chacun connaît la marche de l'affaire; sous des prétextes qui varient à l'infini, les escrocs offrent en garantie, à leur dupe, un portefeuille gonflé

de billets de banque; mais, en contre-partie, ils lui demandent un gage de sa propre bonne foi. Le "pigeon", qui a vu les liasses de billets dans le portefeuille qui lui est confié, n'hésite pas à remettre son portefeuille personnel beaucoup moins bien garni.

"De toute façon, je suis couvert," pense-t-il... Quand il ne médite pas de s'éclipser avec le "matelas" de billets!...

Naturellement, il déchantait lorsque ne revoyant plus ses compagnons, il s'aperçoit que, pendant l'échange, le fameux portefeuille a été délesté de son contenu.

C'est à une bande qui s'attaquait principalement aux étrangers que j'eus affaire la première fois qu'il me fût donné d'opérer contre des Américains.

Signalés depuis des mois et des mois, connus de toutes les polices du monde, ils continuaient à exercer leurs talents en dépit de toutes les filatures et de tous les pièges. Dès qu'ils se sentaient surveillés, ils abandonnaient la partie... et "changeaient d'air".

Il me fallut donc me résoudre à jouer le rôle du "pigeon".

Ce ne fut pas sans mal que j'arrivai à me faire voler, car mes "bonshommes" étaient prudents et ne laissaient rien au hasard.

Avant de me "plumer", ils s'assurèrent, avec un soin digne de policiers professionnels, de mes moyens d'existence, de mon pays d'origine, des raisons de ma présence en France, etc...

Pendant des jours et des nuits, ils me surveillèrent, s'informant de mes relations, de mes habitudes. Puis, certains que j'étais "bon à faire", ils jouèrent la petite comédie habituelle.

Sous couleur de me faire participer à une importante opération de change — où d'ailleurs j'aurais joué un rôle assez malhonnête puisqu'il s'agissait d'abuser de la confiance d'un riche voyageur... qui était un complice de la bande — mon Américain me fit le tour classique de la serviette pleine de billets et de titres qu'il me confiait en dépôt... en échange de mon portefeuille.

Ce fut très bien mené. En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, la serviette, dont on m'avait montré le contenu imposant, fut remplacé par une autre, pleine de vieilles actions que l'on vend au poids du papier. Si je n'avais été sur mes gardes, je n'y aurais rien vu. Mais si je vis le tour de passe-passe, je ne bronchai point et, de mon air le plus naïf, confiai mon portefeuille amplement garni... pour la cir-

(Suite à la page 41)

(Suite de la page 17)

— Tu m'effraies, commença celui-ci.

— Déjà! se moqua-t-elle. Aie donc l'esprit de m'écouter.

— Tes intentions sont bonnes, je le sais, mais tu aimes les moyens hardis...

— C'est vrai, parce que, pour les réaliser, j'ai la prudence nécessaire. Tandis que toi, avec ton irrésolution et ta faiblesse, tu te fourvois sans cesse. Ecoute-moi donc une bonne fois!

Rozet avait passé son bras autour du corps voluptueux de sa femme, humble et vaincu d'avance.

— J'ai confiance en toi, tu le sais; que veux-tu donc faire?

— Va, une chose bien simple et bien facile.

Le visage de Théodore s'éclaira et avec empressement:

— Parle, parle alors, ma chérie, car tout ce qui pourrait servir à réhabiliter Jean Bernard dans l'esprit de ceux qui le croient coupable, je m'y emploierai avec bonheur. C'est mon devoir du reste, car j'ai commis une grande faute en ne disant pas tout aux juges et j'ai toujours peur que cette faute ne retombe sur nous, sur la tête de notre petit Charles.

— Superstitieux, laissa tomber Sidonie sans songer que la veille elle était allée consulter une somnambule!

Mais elle avait coutume de s'occuper de l'avenir, de l'incertain, non du passé immuable.

Pariieuse ardente, elle voulut jouer avec des objets encore plongés dans les ténèbres.

— Voici donc ce que je veux, dit-elle avec un ton de désinvolture royale, en couvrant de ses yeux brûlants l'homme qu'elle avait asservi et dont la volonté était un hochet entre ses doigts.

— La nuit prochaine, tu m'introduiras dans la fabrique.

Pâle et reculant de deux pas, Théodore eut un sursaut.

— Comment?... Tu voudrais?...

— Reconstituer le crime?... Eh bien! oui. Qu'est-ce qui te prend? Qu'y a-t-il là d'extraordinaire?

Rozet mit ses mains sur son visage défilé.

— Non, non, Sidonie, je ne veux pas. Je n'oserais jamais!

— Tu as donc peur des fantômes?

— Peut-être. Je ne sais. Tout mon sang se glace à la seule pensée d'évoquer ce qui s'est déroulé là, à côté de moi; ce crime que j'aurais pu empêcher, si je l'avais prévu, car tu ne doutes pas que je me serais jeté au secours du patron, n'est-ce pas, à la première menace? Dans les petites choses, j'ai peu d'énergie, je puis me montrer faible, mais dans les grandes, je ne suis pas lâche...

— Calme-toi, je le sais; mais je sais aussi que tu as conscience du mal que tu as fait à Bernard.

— Oh! oui, là, j'ai été lâche, haita Théodore. Ce sera pour moi le remords éternel.

— A moins que tu ne ré pares.

— Sans doute, mais comment réparerai-je?

— En découvrant le meurtrier. C'est bien simple.

— Je n'ai pas de données suffisantes.

— Nous verrons bien.

— Tu veux donc!...

— Oui, je le veux, articula-t-elle sourdement, avec une sorte de sifflement, entre ses lèvres serrées, semblable à celui qui révèle l'approche de la vipère.

L'amour de Théodore pour sa femme étouffait tout autre sentiment. Pour obtenir quelque marque de passion venant d'elle, il avait sacrifié tout vouloir, abdiqué toute idée personnelle.

— Eh bien, dit-il après avoir vaincu une dernière répugnance, puisque tu le veux, tu iras; mais tu iras seule, tu n'as pas besoin de moi pour cela, n'est-ce pas? Je t'ai dit tout ce que je savais, il te sera aisé de t'y reconnaître.

La cloche de la fabrique retentit.

Rozet se prépara à quitter la pièce.

Sidonie l'arrêta du geste.

— Ta présence m'est indispensable puisqu'il s'agit de réveiller, de susciter tes souvenirs. Tu viendras avec moi et, à nous deux, nous trouverons. Ta conscience sera allégée du remords qui l'opprime.

Il réfléchit une seconde, et le désir de plaire à sa femme autant que l'espoir de soulager sa conscience d'un lourd fardeau le fit céder.

— Eh bien, soit, dit-il, j'irai avec toi, puisque tu le veux.

Elle l'embrassa violemment.

— Va, je t'aime quand tu es ainsi.

— Oui, quand je fais tout ce que tu désires, murmura Rozet avec un bon sourire.

Il prit son chapeau et s'éloigna rapidement, car il était l'heure.

Quand il eut refermé la porte, elle haussa les épaules et répondit, pour elle seule, aux paroles de son mari:

— Sans doute; n'es-tu pas fait pour obéir?

Et une joie diabolique brillait dans ses yeux.

II

Sidonie attendit le soir avec impatience.

Elle avait mûri toute la matinée ce projet de visiter le lieu du crime et d'enquêter pour elle seule.

Parfois elle était effleurée par des idées bizarres auxquelles elle n'osait encore s'arrêter.

Prendraient-elles corps sur les lieux ou se disséperaient-elles?

Que surgirait-il de la nocturne aventure?

Elle l'ignorait.

Elle savait seulement qu'elle marchait vers la vérité.

Il y avait un fait particulier qui l'avait fortement troublée et qu'elle se rappelait sans cesse.

C'était quand elle avait aperçu Maurice Dormeuil assistant à la gare de Lyon au départ des Bernard pour l'Italie, et se cachant comme un malfaiteur.

— Que vient-il faire ici? avait-elle songé en sursautant.

Et une ironique voix d'en dedans lui avait répondu:

— Ce que tu y fais toi-même.

Dormeuil les haïssait donc aussi? Alors pourquoi avait-il aidé à les sauver, oui, pourquoi?

Un soupçon l'avait mordue au coeur.

Elle s'était dit:

VOUS POURRIEZ PROLONGER VOTRE VIE



en évitant les stimulants du coeur

CHACQUE fois que la pendule complète ses 24 heures, votre coeur a pompé 1200 gallons de sang... pensez-y donc! Avec tout ce travail constant, comment pouvez-vous vous attendre à ce qu'il puisse soutenir l'effort continu d'une stimulation excessive? Vous est-il jamais venu à l'idée que le thé et le café contiennent tous deux de la caféine, peut-être le stimulant le plus imprudemment employé qui affecte tout le système nerveux? Votre coeur est-il un parmi les millions de ceux dont on abuse constamment par de la stimulation artificielle?

Il y a, bien entendu, beaucoup de gens qui peuvent boire du thé et du café modérément sans en ressentir les mauvais effets — sans souffrir d'insomnie et autres ennuis désagréables. Mais pas tout le monde, loin de là.

Changez en faveur du Postum — ne contenant aucune drogue stimulante. Se fait instantanément dans une tasse pour envi-

P4F-34M



ron un demi sou. Ou, si vous préférez, il y a la Céréale Postum qui se prépare en 20 minutes, par ébullition ou dans un percolateur. Faites un essai de 30 jours. Nous vous aiderons dans cet essai, en vous fournissant, gratuitement, une quantité suffisante de Postum pour la première semaine. Ecrivez au Service des Consommateurs, Canadian Postum Co., Limited, 3510 rue Albert, St. Henri, Montréal, Qué.

MERES ! . . .

Les enfants aiment avoir les mêmes breuvages que les grandes personnes, mais il est probable que vous ne leur donnez pas de thé ni de café. Faites-leur de l'Instant Postum, en vous servant de lait chaud (non bouilli) au lieu d'eau bouillante.

Postum

**JE
DETESTAIS
RECURER
LES PLATS
GRAISSEUX**
Jusqu'à ce que
j'employai



Elle dissout les
graisses... pas
de frottage ni
de grattage!



LA LESSIVE GILLETT pure en Flocons va jusqu'au fond de la saleté — dissout les graisses et les taches sans qu'il soit besoin de frotter. Gardez-en sous la main une quantité dissoute*, sur une tablette de la cuisine. Servez-vous-en pour les nettoyages difficiles. Epargnez du temps et du travail dans un grand nombre de travaux domestiques. Votre épicière vend la Lessive Gillett. Commandez-en une boîte dès aujourd'hui!

* Ne faites pas dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action même de la lessive réchauffe l'eau.

BROCHURE GRATUITE — Procurez-vous votre exemplaire de la Brochure de la Lessive Gillett, nouvelle édition, qui vous enseigne comment utiliser ce puissant nettoyeur et désinfectant pour nettoyer bois de cabinet, dégager les renvois et mille autres choses. Adressez: Standard Brands Limited, Fraser Avenue & Liberty Street, Toronto, Ont.

LA LESSIVE GILLETT CHASSE LA SALETÉ

4 Délicieux Mets MAPLEINE Qui plairont à la famille



1. Sirop Mapleine — Voir page 7
2. Crème aux noix Mapleine — Page 2
3. Jambon cuit Mapleine — Page 4
4. Glacage rapide Mapleine — Page 5

Quelques recettes avec chaque bouteille

N'est-ce pas appétissant? Quatre des nombreuses manières d'utiliser la saveur Mapleine. De délicieux sirops préparés facilement et rapidement! Transformez les desserts — donnez du goût aux viandes. 12 recettes avec chaque bouteille. Commandez aujourd'hui — 45c chez votre épicière.

CRESCENT MANUFACTURING COMPANY
Dépt BE 355 Place Royale, Montréal

MAPLEINE

DETECTIVES

Hommes et femmes de 18 ans et plus, apprenez la profession de détective, chez vous par correspondance. Cours complet en français. Excellentes opportunités, chances de voyages, bons salaires, grande demande partout. Pour plus d'informations écrivez à: — Maurice (D) Julien, Casier 42 St-Roch, Québec.

— C'est pour la femme qu'il est venu, c'est pour cette Lina que j'abhorre.

Bientôt cependant elle avait dû s'avouer:

— La vertu de cette pimbêche ne peut faire doute et Maurice n'est pas l'homme des sièges acharnés.

Mais le soupçon, un instant chassé, renaissait l'instant d'après plus tenace.

La blonde beauté de l'ennemie sur-gissait devant sa mémoire.

— Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt, se disait-elle avec rage. Il aurait voulu l'avoir et il me méprisait, moi qui l'aimais!... Il y viendra pourtant, puisque je le veux... et alors je lui ferai payer cher de m'avoir fait attendre!

Même dans l'amour couvait en cette infernale créature un insensé désir de vengeance.

C'est ainsi qu'elle désirait le luxe pour se venger de la pauvreté.

Quant à l'homme qui l'avait dédaignée, elle voulait l'avoir à sa merci, pieds et poings liés comme un esclave.

La journée lui sembla longue et le dîner et la veillée qui suivit, car il fallait attendre que la fabrique fût plongée dans un profond sommeil, avant de se glisser là où le meurtre avait été commis.

Les époux demeuraient silencieux. Lui, inquiet et véritablement mécontent; elle, plongée dans ses calculs et se disant:

— Si je ne devine pas la vérité ce soir, eh bien, je retournerai demain chez Clélia Lorenzo!

Sur elle était un talisman pour réussir.

Une amulette en argent qu'une vieille femme, sa voisine, lui avait donnée alors qu'elle n'était encore qu'une espèce d'enfant.

Peu à peu, le sommeil avait envahi le bon Rozet. Il mêlait le ronflement de son sommeil tourmenté aux ronrons intrépides de l'angora qui était venu se coucher sur lui. A côté, dans une pièce voisine, le souffle pur du petit Charles arrivait comme un rythme serein.

Quand le coucou sonna minuit, Sidonie posa sa main impérieuse sur le bras de son mari:

— Allons, Théodore!

Il tressaillit, puis ronchonna en se frottant les yeux:

— Alors, vraiment, tu veux que nous allions. Quelle démarche dangereuse, après ce qui nous est arrivé!

— Bah! fit gaiement Sidonie, reprenant la devise altière d'une grande reine: "Ainsi sera, c'est mon plaisir!"

Elle éclata de rire.

Mais ce rire était lugubre.

— Tu as les clefs? demanda-t-elle en jetant sur ses épaules une cape sombre.

— Oui, j'ai les clefs. J'ai même préparé une lanterne sourde, mais ce que nous faisons est bien imprudent.

— Sois en paix, poltron, je prends toute la responsabilité de ce qui arrivera.

Avec mille précautions, ils s'introduisirent dans la fabrique.

Après avoir traversé plusieurs pièces, ils arrivèrent dans le petit bureau où Théodore, chaque nuit, venait travailler en cachette avant le meurtre de M. Verdurel. C'était dans

ce bureau que Rozet avait laissé la machine à écrire la nuit du crime, et que le meurtrier, avec un stupéfiant sang-froid, était venu composer la lettre anonyme, pendant que, près de lui, le cadavre strangulé de son beau-père lentement se refroidissait.

Sidonie examina la disposition de toutes choses dans cette pièce et particulièrement la position de la porte qui communiquait avec le bureau où avait été tué M. Verdurel.

— Rappelle tes souvenirs, Théodore, et raconte-moi ce qui arriva tout d'abord, comment tu fus mis en éveil. Voyons, tu étais là, n'est-ce pas, assis sur cette même chaise un peu haute?

— Oui, j'avais posé la machine à écrire sur cette table et je copiais un mémoire.

— Pour l'architecte en effet, je me souviens...

— J'ai même eu assez peur pendant longtemps que celui pour qui je travaillais ne fasse réflexion que je me servais peut-être de la machine de la maison et n'arrive à me soupçonner d'avoir écrit la lettre.

— Souvent il n'en faut pas davantage pour vous mener joliment au bain.

— Tais-toi, Sidonie, tu me fais frémir. Oh! comment ai-je pu, moi si prudent, me laisser aller à commettre cet acte, à peine répréhensible sans doute, mais que je devais cacher?... Que de terreurs, que de cauchemars, que de nuits sans sommeil!

"Tiens, vois sur mes tempes ces deux mèches blanches; elles me sont poussées en quelques jours.

La femme haussa les épaules.

Elle dit durement:

— Une conscience comme la tienne, c'est une maladie. Comme si ton premier devoir n'était pas de donner de l'aisance à ta femme et à ton fils. Les pauvres gens ne font pas ce qu'ils veulent, mais ce qu'ils peuvent.

"Donc, tu étais là et ta machine allait son train. Quelle heure était-il?

— Je n'ai pas tiré ma montre, tu comprends. Il pouvait être onze heures, peut-être onze heures et demie.

— Alors?

— Alors, tout à coup, j'ai entendu un bruit de pas.

— Où ça?

— Dans le couloir, derrière cette cloison.

— D'où venaient les pas.

— Du fond de la fabrique.

— Allons voir les lieux.

Sidonie ouvrit la porte et fit passer devant elle Théodore dont la lanterne sourde n'était pas inutile, car il aurait été peut-être imprudent d'allumer le gaz.

Tant bien que mal la jeune femme essaya de s'y reconnaître.

Elle se trouvait dans un couloir étroit et tortueux.

— C'est le chemin, dit-elle, qu'a suivi l'homme dont tu as entendu les pas. Où allait-il? Nous le savons. Il allait dans le petit bureau qui se trouve au fond du corridor, sur notre gauche, dans ce bureau où tu l'as vu étendu dans un fauteuil et où le lendemain on a trouvé le cadavre de M. Verdurel.

— Parle plus bas, je t'en prie, supplia Théodore.

La jeune femme ne tint aucun compte de la recommandation de son mari. Elle haussa les épaules et reprit:

— D'où venaient-ils? Ça, c'est une autre question. Il est moins facile d'y répondre. Examinons le couloir et nous verrons bien.

Ils firent quelques pas en silence. Sur leur droite et sur leur gauche se trouvaient d'autres portes qui conduisaient aux ateliers.

— Dis-moi, Théodore, demanda Sidonie, est-ce que M. Verdurel, au cas bien peu probable d'ailleurs où il aurait fait une ronde, aurait pu passer par ces ateliers avant de gagner le couloir?

— A la rigueur, oui. Mais il aurait fallu pour cela qu'il traversât la pièce voisine de celle où je travaillais et je l'aurais entendu.

Ils s'avancèrent encore et après plusieurs détours, ils arrivèrent à l'extrémité du couloir.

— Qu'est-ce que cette porte? fit Sidonie en remarquant la grandeur d'une dernière ouverture qui se trouvait en face d'elle. On dirait une porte de sortie sur la rue.

— C'est en effet la porte qui donne sur la rue de Bagnux.

— Sur la rue de Bagnux! s'exclama Sidonie. Mais c'est par là alors que l'assassin est entré. Dire que j'avais complètement oublié son existence.

— On en a parlé cependant au moment de l'instruction.

— C'est possible mais je n'y ai pas fait attention.

— Elle ne sert plus guère depuis longtemps. Quelquefois on y fait passer des ballots de papier que l'on décharge rue de Bagnux. Justement la veille du crime, je l'avais ouverte et je l'ai dit aux magistrats. Car c'est moi qui garde la clef, l'une des clefs du moins.

— Il y en a donc plusieurs.

Il y en avait une seconde que j'ai donnée, voici bientôt dix ans, à M. Dormeuil.

— A M. Dormeuil! s'exclama Sidonie.

— Oui, à M. Dormeuil. Qu'est-ce qu'il y a là d'étonnant?

— Et il l'a gardée?

— Ça, je n'en sais rien.

— Te l'a-t-il rendue?

— Non. Mais il peut l'avoir perdue. Car s'il s'en servait jadis, avant son mariage, alors que modeste employé il venait travailler, le soir, dans l'atelier que M. Verdurel lui avait fait aménager dans ce corps de bâtiment, il y a belle lurette qu'il ne travaille plus.

— Il avait un atelier dans cette partie de la fabrique?

— Oui, exactement au-dessus de nous.

— Il connaissait donc parfaitement les lieux que nous venons de traverser?

— Je te crois! Pense donc qu'il les a parcourus, matin et soir, pendant des années. Mais pourquoi me demandes-tu tout ça?

Abimée dans ses réflexions, Sidonie ne répondit rien et le silence se fit autour d'eux.

— A quoi penses-tu? demanda enfin Théodore.

— A des choses... mais revenons sur nos pas, nous n'avons plus rien à faire ici.

Ils refirent en sens inverse le chemin déjà parcouru et arrivèrent à leur point de départ.

— Nous allons entrer maintenant, déclara Sidonie, dans le bureau où a été assassiné M. Verdurel.

— Tu veux, vraiment, essaya d'objecter Théodore...

Mais déjà, la femme avait ouvert la porte et l'air fade des appartements renfermés les frappait au visage.

Dpuis la mort tragique du patron, la pièce avait été condamnée. On ne s'en servait plus. Depuis des mois personne n'y était entré.

Rozet avait la sueur au front et tremblait comme s'il allait se trouver face à face avec le mort qu'il avait vu étendu en ce lieu devenu funèbre à jamais.

La jeune femme éclaira l'électricité. Les volets pleins étaient clos. Aucune lueur ne pouvait s'apercevoir du dehors.

Tout était resté à la même place.

Dans un coin, le canapé où Théodore avait trouvé le corps étendu. Là, le bureau en bois de rose et de palissandre, incrusté de bronze avec sa précieuse pendule Louis XV insérée au fronton, qui était la coquetterie de cette pièce sévère et portait la signature d'un artiste célèbre du temps.

Quelques fauteuils larges et profonds en cuir gaufré, où l'art ancien des arabesques se devinait encore, s'offraient à la fatigue et à la méditation de ceux qui entraient.

Quatre portes donnaient accès dans cette pièce.

Mais, au premier coup d'oeil, on n'en voyait que trois.

Il y en avait une soigneusement cachée, comme dans beaucoup de vieux hôtels historiques.

L'escalier qui descendait du première étage en colimaçon, creusé dans l'épaisseur du mur, aboutissait à cette porte qui se dissimulait dans la boiserie. C'était par cet escalier que M. Verdurel était descendu dans la pièce où il devait trouver la mort.

Les trois autres portes s'ouvraient: la première sur le corridor, la seconde sur l'appartement de Jean Bernard (c'était par cette issue, demeurée ouverte après le départ de Lina, que le soupçon, puis le malheur et la ruine avaient pénétré chez les malheureux associés de M. Verdurel).

Quant à la troisième elle faisait communiquer le bureau avec la salle où, la nuit travaillait Théodore, et où le jour se tenaient des commis.

Sidonie se plaça au milieu de la pièce et ses yeux clairs et jeunes comme ceux d'une louve affamée scrutaient tous les détails sans en laisser échapper un seul.

Elle s'approcha du canapé funèbre, puis elle fit le tour de la pièce, pendant que Théodore, dont le malaise était visible, la suivait des yeux.

Elle revint près de la porte comme si son inspection eût été terminée.

Théodore fit mine de vouloir s'éloigner.

— Maintenant, dit-il, que tu as tout vu, et que j'ai obéi à ton caprice, rentrons chez nous, ma chérie. Je ne suis

Miller's Worm Powders non seulement rend le système infantile intenable aux vers, mais par leur action sur l'estomac, le foie et les intestins, ce remède corrige des maux tels que le manque d'appétit, l'état bilieux et les autres désordres internes créés par les vers: il fait prospérer les enfants et, quelle que soit la condition de leur estomac infesté par les vers, ils présentent de l'amélioration dès que le traitement commence.

pas à mon aise ici. Ne prolongeons pas un péril inutile. Charles peut s'éveiller... Souvent il appelle la nuit, il aurait peur si personne ne lui répondait. Mais la jeune femme, imperturbable, répondit froidement:

— Je n'ai pas encore fini.

Rozet haussa les épaules avec un sourire.

— Entêtée, enfant que tu es, tu auras trop lu les romans de Conan Doyle. C'est avec ces oeuvres qu'on empoisonne l'esprit des femmes.

Elle haussa les épaules à son tour, mais avec un mépris à peine caché.

Et sans se défendre elle interrogea:

— Tu travaillais depuis une heure quand quelqu'un est entré dans le bureau où nous sommes et tu as cru que ce quelqu'un était M. Verdurel.

— Bien sûr, je te l'ai déjà dit cent fois.

— Qu'a fait ce quelqu'un?

— Il s'est assis.

— Il s'est assis, fit avec étonnement Sidonie; il attendait donc quelque chose.

— Je ne sais pas, mais ça m'a confirmé dans l'idée que c'était le patron.

— Tu l'as vu assis?

— Oui et non. J'ai vu sa jambe, rien de plus.

— Alors, tu as vu la jambe de l'assassin.

— Pardon, pardon, protesta Théodore, ça pouvait être très bien M. Verdurel. Peut-être l'assassin n'est-il venu que plus tard.

La jeune femme fut frappée de la justesse de cette observation.

— Peut-être, consentit-elle. Comment le fauteuil était-il placé?

— Ainsi, de côté.

Théodore prit un fauteuil et le disposa d'une certaine manière.

Puis il fut dans la salle à côté s'assurer en regardant par le trou de la serrure que c'était bien ainsi que le siège était placé la nuit du crime.

Après en avoir plusieurs fois rectifié la position, il dit enfin à sa femme:

— Voilà, c'était ainsi. L'homme était allongé dans le fauteuil; je ne voyais que les jambes étendues.

Sidonie, à son tour, alla se poster de l'autre côté et regarda par le trou de la serrure.

— Tu devais voir, dit-elle, les jambes jusqu'au-dessus du genou.

— A peu près.

— Eh bien, ces jambes n'avaient donc rien de particulier?

Théodore resta un instant songeur.

— Non, il ne me semble pas.

— Voyons, cherche bien.

— Je cherche.

— De quelle couleur était le pantalon?

— Il m'a paru noir.

La jeune femme s'écria:

— Alors, ce n'était pas M. Verdurel!

— Pourquoi?

— Parce que M. Verdurel, tel que nous l'avons vu mort, avait ce jour-là un pantalon gris à rayures.

— C'est vrai.

— Mais peut-être, avec l'ombre, t'a-t-il semblé noir.

— Le voyais-tu distinctement?

— Oui, je le voyais très bien; la lumière tombait d'aplomb sur ses jambes et tu m'y fais songer...

— Ah! Sidonie! c'est étrange...

— Quoi donc?

SAVON COMFORT



PARTOUT, depuis cinquante ans, les ménagères savent que le Comfort est un savon de buanderie vraiment bon et sûr. Elles savent aussi combien il est bon marché,

Les coupons Comfort s'échangent contre des cadeaux de valeur.

BAUMERT



Fromage à la Crème

Comme petit déjeuner vraiment exquis, faites l'essai du Fromage à la crème Baumert avec des toasts et de la marmalade. Le Baumert possède un goût crémeux délectable qui donne de la succulence à tout repas.

FAIT PAR LES FABRICANTS DU CHATEAU CHEESE

Right in the Center of the TIMES SQUARE DISTRICT

HOTEL

CHARLES L. ORNSTEIN, Manager

PARAMOUNT

46th Street, West of Broadway, NEW YORK

Un hôtel moderne, bien situé et où tout le monde s'applique à rendre votre séjour agréable. 700 chambres à partir \$2.50 par 700 bains de jour

UN NEZ PARFAIT

par la CHIRURGIE PLASTIQUE MODERNE pratiquée à New-York par un chirurgien diplômé de la CLINIQUE INTERNATIONALE de CHIRURGIE PLASTIQUE de Paris.

Demandez une brochure complémentaire

MEDICAL SUITE 244

205 W. 57th St., New York, N.Y.



**ESSAYEZ
UNE TASSE DE**

BOVRIL

**LA BONTÉ CONCENTRÉE
DU BOEUF**

37FM

*Un beau roman
d'amour inédit*

DANS

**La Revue
Populaire**

DE DECEMBRE

**RANÇON
D'AMOUR**

par PIERRE DHAEL

**UNE FOULE D'ARTICLES
INTERESSANTS ET
ABONDAMMENT
ILLUSTRES**

Une nouvelle canadienne:

LUDMILLE

par Edouard Hains

Une comédie de salon:

VOLEUR

par A. C. de la Lande

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents
pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour
1 an ou 90 cents pour 6 mois) d'abonne-
ment à la Revue Populaire.

Nom

Adresse

Ville

Province

POIRIER, BESSETTE CIE limitée
975 de Bullion, Montréal, Canada

Rozet avait dans les yeux l'étonnement de la découverte qu'il venait de faire dans un recoin perdu de sa mémoire.

Un détail oublié jusqu'alors, un détail au premier abord sans grande importance, venait de surgir tout à coup sous le choc de ces multiples évocations!

Théodore Rozet, les yeux en dedans, fit à Sidonie un signe impérieux de se taire.

Sa hâte maladroite le troublait.

Au bout d'un instant, il reprit:

— Oui, j'en suis sûr maintenant, les pieds étaient ceux d'un homme de bonne taille; ils étaient jeunes et élégants, chaussés de souliers vernis.

— Des souliers vernis? s'exclama Sidonie. En es-tu bien sûr?

— Absolument.

— Des souliers vernis, mais c'est un détail très important!

— Tu trouves? fit sottement Théodore.

— Après tout, c'est vrai, car ça prouve que ce n'était pas Jean Bernard que j'ai vu.

La jeune femme ne l'écoutait pas.

Elle arpentait le bureau funèbre en répétant:

— Des souliers vernis. L'assassin avait des souliers vernis.

En passant devant la porte qui s'ouvrait sur le couloir, sur ce couloir qui aboutissait à la rue de Bagneux, elle s'arrêta et sa physionomie s'éclaira d'une étrange joie.

Elle sentait qu'elle tenait un fil qu'elle ne lâcherait plus, le fil qui permet d'explorer les consciences ténébreuses, de rendre clairs les faits les plus obscurs.

Tout se reliait maintenant dans sa pensée.

Une lumière aveuglante pénétrait en elle.

En une seconde, ce qui n'était qu'un soupçon l'instant d'avant était devenu une quasi-certitude.

N'avait-on pas dit que Maurice Dormeuil avait assisté ce soir-là à la représentation de l'Opéra?

Il était donc en habit de soirée.

Il portait très certainement des souliers vernis.

N'avait-il pas pu s'absenter une heure sans éveiller les soupçons?

N'avait-il pas pu prendre des précautions telles qu'aucun doute ne fût possible à son égard?

Et le lendemain, sa douleur, son émoi, son refus d'assister à la mise en bière de la victime.

Et puis son attitude pendant tout le procès, sa présence furtive à la gare de Lyon au moment du départ de Bernard...

Grand Dieu, si c'était lui!... Si c'était lui le coupable!...

A cette pensée, Sidonie reçut un tel choc à la tête et au cœur qu'elle en demeura un instant pétrifiée et sans voix!

Au fond d'elle-même, quelque chose lui disait qu'elle venait de découvrir le secret — ce secret dont avait parlé la voyante!

Ah! si c'était vrai, quelle chance inespérée!

Déjà elle évaluait le trésor qui tombait entre ses mains, l'arme meurtrière qu'elle tiendrait dissimulée aux plis de sa robe, et dont elle frapperait quand elle voudrait l'homme fort et puissant qui se croyait invulnérable, l'homme qu'elle avait aimé, désiré plu-

tôt et qui n'avait eu que mépris pour sa beauté, pour ses avances mêmes!

Ce détail des bottines vernies qui avait paru minime à Théodore avait eu pour elle un intérêt capital.

Aves lui était entré, soudain, dans sa conscience un rayon aveuglant comme la projection de lumière électrique qui, sur la mer, va fouiller les ténèbres et découvrir là-bas le torpilleur embusqué, prêt à semer la mort.

Pris, il était pris l'orgueilleux scélérat!

La figure de Sidonie rayonnait.

Elle l'avait à sa merci maintenant.

Ce colosse de ruse, de rouerie et d'audace, elle le tenait entre ses petites mains nerveuses qui ne le laisseraient pas échapper.

Son triomphe était complet.

Elle se retourna vers son mari.

Et ce fut avec une assurance victorieuse et avec une étourderie dont elle devait se repentir plus tard qu'elle s'exprima:

— Ce matin, je te disais: si j'avais été à ta place, je saurais... Eh bien, il m'a suffi de reconstituer la scène, et maintenant je sais. Oui, mon ami. J'ai sinon la preuve, du moins une certitude morale basée sur les présomptions les plus fortes qu'on puisse imaginer.

Rozet écoutait sa femme, bouche béante, comme un paysan prête l'oreille sur la place du village aux discours du charlatan tout chamarré d'or qui l'éblouit par son faste en toc et par son aplomb imperturbable.

— Un seul homme avait la clef de la porte de la rue de Bagneux. C'est Maurice Dormeuil. Et c'est lui qui est venu, non pour tuer, mais pour voler, sans doute.

Il était en habit de soirée, en souliers vernis; il se croyait sûr de n'être pas surpris, mais le père Verdurel a eu la malheureuse idée de faire une ronde ce soir-là; alors, il a été contraint de tuer; c'est très simple.

— En hâte, son crime achevé, il a reparu au spectacle et le tour a été joué.

— Voilà qui explique sa déposition si favorable pour Jean Bernard. Il le savait innocent.

— Voilà aussi qui explique bien d'autres détails que tu n'as pas remarqués et dont je te fais grâce.

— Que vas-tu penser là, Sidonie!... Le coupable sera le mari de madame Valentine?

— Lui-même.

— Allons donc!

Et, baissant la voix, le brave homme ajouta:

— Si tu disais vrai, ce serait épouvantable. J'aime mieux ne pas y croire. Et en présence de ton soupçon, je regrette encore plus de n'avoir pas tout avoué à la justice. Car si elle avait connu ces détails, elle aurait débrouillé les choses.

— Elle les aurait débrouillées ou bien elle t'aurait accusé...

— Peut-être. Mais ma bonne foi, mon innocence auraient fini par être reconnues.

La jeune femme eut un rire incrédule et sombre.

— A-t-on reconnu l'innocence et la bonne foi de Jean Bernard?

— Non, n'est-ce pas?

— Au lieu de tomber sur lui, la foudre se serait abattue sur notre Charles, puisqu'elle serait tombée sur nous.

— Nous nous sommes défendus en nous taisant; nous avons été simplement prudents.

Théodore secoua la tête:

— Prudence coupable, je le sens à ma conscience qui ne se tait pas et dont j'essaie vainement d'étouffer la voix.

Il frissonna.

— Ah! Sidonie, ça nous portera malheur, tu verras! Et maintenant, si c'est Maurice Dormeuil le coupable?

— Je ne le crois pas, mais enfin, si c'était lui, que faire? Ah! mon Dieu! en voilà encore une histoire.

Le pauvre homme était déchiré d'incertitude et d'angoisse.

Car il avait eu beau protester tout à l'heure quand Sidonie avait accusé le gendre de la victime, le soupçon ne lui avait pas paru aussi monstrueux qu'il aurait voulu.

Dans son âme et conscience il savait Maurice paresseux et débauché; il savait combien il avait fait souffrir Valentine; il le croyait capable de tout, d'un crime comme d'une trahison.

Sidonie avait peut-être bien deviné la vérité.

— Que faire en ce cas, répéta-t-il en portant la main à son front dans un geste douloureux.

— Attendre et nous taire plus que jamais, répondit la femme d'une voix tranchante. L'ennemi est trop fort pour nous. Il a déjà berné une fois la justice. Sans doute nous ne pèserions pas lourd dans sa main, s'il se doutait que nous savons.

— Mais laisse-moi faire et crois-moi, Théodore. Un jour viendra où justice sera rendue...

— Tu crois, vraiment, implora le mari dans un élan.

— Oui, tu verras. Au moment où l'on s'y attendra le moins il tombera de son orgueilleux piédestal et il sera confondu.

— Quant à nous, restons tranquilles, pour l'instant tout au moins.

— Il faut attendre et le laisser agir.

— Te souviens-tu de l'histoire que nous apprenions lorsque nous étions enfants?

— Un grand roi de Babylone s'enivrait dans un festin quand une main parut qui écrivit sur le mur des mots menaçants qui le firent frémir...

— Moi je serai cette main; j'écarterai, moi aussi, devant les yeux de Dormeuil, des mots qui le rempliront d'épouvante et d'effroi!

Sidonie laissait tomber une à une ces paroles mystérieuses et menaçantes, et pendant qu'elle étourdissait le naïf Théodore, en dedans d'elle s'ébauchait un plan infernal et audacieux, destiné à jeter le coupable dans ses filets, à le rendre prisonnier de sa volonté.

Avec de nouvelles précautions les deux époux se retirèrent.

Rozet ne fut tranquille qu'une fois verrouillé dans sa demeure.

L'ASTHME REND LA VIE DURE — écrit un homme qui, après des années de souffrances a trouvé un soulagement complet avec le Remède pour l'Asthme du Dr J. D. Kellogg. Il sait maintenant combien ses souffrances ont été inutiles. Ce remède sans égal procure un repos assuré à tous ceux qui souffrent de l'Asthme. Respiré comme fumée ou vapeur, il donne le soulagement si désiré. Chaque marchand l'a ou peut l'avoir de son fournisseur.

Il dormit mal et eut des cauchemars.

Quant à la jeune femme elle s'endormit au contraire du calme sommeil d'un enfant, remettant au lendemain le soin de mûrir le plan qu'elle avait formé.

Elle avait le sang-froid des grands stratèges qui dorment sur un affût de canon une veille de bataille.

Et c'était bien une bataille qu'elle allait livrer à bref délai, forte des découvertes de la nuit révélatrice.

III

Si jamais Sidonie s'était ennuyée dans son logis étroit et sombre, elle ne s'ennuyait plus maintenant. Il était entré dans sa vie trop de dangers et d'inconnu.

Elle n'avait plus à vivre de ces jours stagnants où l'obsession de son oisiveté mentale la faisait tourner comme une lionne en cage.

Elle était comme le joueur, dont l'attention puissamment éveillée ne peut se relâcher une minute sous peine de faire une erreur qui entraînera la défaite.

Aucune faute ne lui était permise.

Elle allait jouer la situation de son mari, son avenir et l'avenir de son enfant.

Il fallait qu'après s'être convaincue théoriquement que Maurice était le coupable, elle en trouvât la preuve dans son attitude, dans son trouble, dans sa pâleur, dans l'égarement de ses yeux.

Que fallait-il faire pour cela?

Le voir.

Jouer le tout pour le tout.

Elle y était décidée; elle était prête.

Le voir, mais où?

Chez lui, sous quel prétexte?

A la fabrique, on connaîtrait sa démarche, et, du reste, elle ne s'y sentirait pas à l'aise.

De plus, son mari devait ignorer sa démarche.

En y réfléchissant, elle avait compris qu'elle avait eu tort de lui faire part de ses soupçons. Elle avait regretté son premier mouvement de franchise.

Il n'y avait aucun intérêt pour elle à ce que Théodore crût à la culpabilité de Dormeuil. Cela pouvait présenter, au contraire, de graves inconvénients.

Aussi, dès le lendemain, elle crut prudent de battre en retraite.

— C'est drôle, lui dit-elle, avec un ton calme et reposé, comme la nuit il vous vient des idées qu'on n'aurait jamais en plein jour.

— Pourquoi dis-tu ça?

— Rappelle-toi, hier soir, quand j'accusais Maurice Dormeuil...

— Parle plus bas, Sidonie.

— Eh bien! en y réfléchissant, à la lumière du jour, je n'ai plus la même assurance. Je ne sais plus ce que je dois penser. Je suis même effrayée de mon extravagance.

Théodore Rozet haussa les épaules.

— C'est comme moi. Hier, j'aurais fait chorus avec toi. Aujourd'hui, je me demande si nous n'avons pas eu l'un et l'autre une hallucination.

La femme se mit à rire:

— N'y pensons plus, c'est le meilleur. Occupons-nous de nos affaires, de notre petit Charles et ne nous mêlons pas des affaires des autres.

— Comme te voilà devenue sage et raisonnable! J'en suis tout heureux.

Théodore s'éloigna rassuré. L'exaltation de sa femme l'avait troublé et inquiet. Quant à Sidonie, débarrassée de tout souci du côté de son mari, elle put mûrir à l'aise son plan de bataille.

Certes elle risquait gros.

Si elle ne s'était pas trompée, si Maurice Dormeuil était coupable, la victoire était certaine et le triomphe assuré.

Mais si par hasard ses déductions étaient fausses, si ses soupçons n'étaient pas fondés, elle essaierait bien de sauver la mise tout de même. Elle agirait avec prudence. Elle ne s'avancerait qu'après avoir reconnu le terrain.

Mais malgré toutes ses précautions, Maurice Dormeuil se vengerait peut-être en chassant Rozet de la fabrique.

Il était le maître et il pouvait très bien le lui faire sentir.

Ce danger n'arrêta pas Sidonie.

Elle était prête à tout risquer, parce qu'elle se croyait sûre de l'emporter.

Elle était fermement décidée à voir Maurice en tête-à-tête, car c'est dans ses yeux seuls qu'elle pourrait lire la vérité.

Elle n'hésita longtemps que sur le lieu où elle irait le voir.

Après avoir pesé le pour et le contre elle estima que le mieux était de lui écrire pour lui demander un rendez-vous.

Elle lui dirait que la nature de la communication qu'elle avait à lui faire lui interdisait de se présenter chez lui ou de le voir à la fabrique. Et elle l'inquiéterait assez, piquerait assez sa curiosité pour être sûre d'une réponse favorable.

Par Louis, le valet de chambre, elle savait que Dormeuil avait toujours dans Paris des nids d'amour tout préparés.

C'était dans un de ces abris qu'elle s'expliquerait et qu'elle se sentirait tout à fait à l'aise et les coudées franches.

Elle n'avait guère l'habitude d'écrire et elle fit plusieurs brouillons.

Deux journées se passèrent, trop rapides, à son gré.

Enfin, elle s'arrêta à la rédaction suivante:

"Monsieur Maurice Dormeuil,

"Je viens vous prier de m'accorder un entretien particulier, non à la fabrique, non à votre domicile, car chacun doit ignorer la démarche que je tente dans le but de vous faire connaître des choses graves qui vous concernent et qu'aucune oreille ne doit saisir.

"Je ne me sens plus le courage d'en garder pour moi seule le secret; c'est une responsabilité trop lourde et vous vous repentiriez sûrement de négiger d'entendre les révélations que je veux vous faire.

"Quant à moi, je n'ai qu'un regret, c'est que des considérations d'une délicatesse poussée à l'excès m'aient fermé la bouche jusqu'à ce jour.

"C'est encore elles qui me dictent une conduite que vous apprécierez sûrement.

"Je suis, monsieur Dormeuil, votre humble et dévouée servante,

"Sidonie Rozet."



L'ÉCONOMIE AU FOYER

Aujourd'hui, comme à l'époque difficile des débuts de la colonisation, c'est souvent la mère de famille qui montre le plus d'aptitude pour l'économie et la bonne administration. Nombre de femmes déposent à un compte d'épargne afin d'avoir sous la main une réserve liquide pour loyer, assurances, taxes et autres obligations identiques.

LA

BANQUE ROYALE
DU CANADA

LA MUTUALITE EST PROFITABLE



Monsieur William Leak
de Toronto

Monsieur William Leak, de Toronto, détient la plus ancienne police de la Mutual Life (Vie entière \$1000, Prime Annuelle \$18.90) et il est enchanté du résultat.

Les primes ont été réduites, d'année en année, par les dividendes, et il est à noter que, depuis six ans, les dividendes EXCEDENT les primes.

"Faits et Gestes de la Mutual Life" volume dans lequel sont relatés des faits remarquables, démontre que la mutualité abaisse le coût de l'assurance sur la vie. Il est expédié, à titre gracieux, sur demande.

LE
MUTUAL LIFE
ASSURANCE COMPANY
OF CANADA

Waterloo - - Ontario

Fondée en 1869

S-M&P



LAVEZ votre linge à la méthode Rinso! Ni frottage—ni bouillage—le linge s'use 2 ou 3 fois moins vite. Vous épargnez gros. Rinso est excellent dans les laveuses; splendide pour la vaisselle et tout nettoyage. Un peu suffit pour avoir un riche savonnage actif persistant. Il épargne les mains. Demandez du Rinso à votre épiciers aujourd'hui.

LA PLUPART
ACHÈTENT LE
GROS PAQUET

Rinso

REFUSEZ LES IMITATIONS



VOTRE FOIE VOUS MET MAL EN TRAIN

Stimulez la Bile de Votre Foie
— Pas besoin de Calomel.

Quand vous vous sentez mélancolique, déprimé, aligri contre le monde entier, c'est que votre foie ne déverse pas ses deux livres quotidiens de liquide biliaire dans vos intestins. La digestion et l'élimination sont ralenties, la nourriture s'accumule et se corrompt en vous, vous donnant une sensation de délabrement.

Les agents qui font simplement mouvoir les intestins, tels que sels, huiles, eaux minérales, bonbons ou gomme à mâcher laxatifs ou céréales ne vont pas assez loin.
Vous avez besoin d'un stimulant pour le foie. Les Carter's Little Liver Pills (Petites Pilules Carter pour le Foie) sont le meilleur. Inoffensives. Purement végétales. Sûres. Demandez-les par leur nom. Refusez les succédanés. 25c chez tous les pharmaciens. 52P

Cette lettre fut écrite sur un fin papier satiné, légèrement parfumé. Oh! si légèrement! On eût dit un billet d'amour.

Tandis que, penchée et les cheveux fous, la jeune femme, dans une application presque enfantine, en traçait les inquiétants caractères, toute la suite des événements se déroulait dans son esprit.

Quand elle eut achevé, quand elle eut écrit l'adresse, elle jeta un manteau sur ses épaules et courut à la plus proche boîte.

Sans trembler, dans l'ouverture étroite, sa main laissa tomber le pli parfumé.

Et entre ses dents elle murmura:

— Maintenant, à nous deux!

Quant à son mari, elle ne lui parla plus de rien.

Elle ne fit plus aucune allusion à la visite nocturne.

Ce fut comme si elle n'avait pas existé et la pensée du brave homme se détourna peu à peu de ce qu'il appelait un caprice de Sidonie.

Fébrilement, dès lors, la jeune femme attendit la réponse.

Le lendemain du jour où elle avait envoyé la lettre, elle guetta l'arrivée de Maurice Dormeuil à la fabrique.

Mais les notes de fanfare joyeuse que cornait l'automobile du maître et qui la faisaient reconnaître au loin ne se firent pas entendre.

Sidonie enfiévrée resta derrière son rideau comme une statue de l'attente, dévorée d'impatience et d'inquiétude.

Il avait reçu la lettre et il ne venait pas.

Pourquoi?

Avait-il peur?

Non, il devait réfléchir.

La femme de Théodore avait espéré que Louis apporterait des ordres.

Mais le digne valet du don Juan n'avait pas paru plus que Dormeuil.

— Il aura téléphoné sans doute, se dit-elle; ah! cette attente! Peut-être vais-je apprendre quelque chose par Théodore.

Dès lors sa pensée bifurqua et, quittant le poste d'observation où elle était demeurée de longues heures figée comme une statue de pierre, elle s'activa en de hâtifs soins ménagers.

Dans une armoire, elle prit une conserve de cuisine qu'elle mit à chauffer dans le four de son petit poêle; elle fit frire du jambon de campagne et des oeufs, et quand Rozet passa la porte, un agréable fumet de cuisine chatouilla ses narines comme à l'ordinaire.

Pendant qu'il déplaçait sa serviette, elle demanda:

— Rien de nouveau?

— Rien.

— Tu as vu le patron?

— Non, il n'est pas venu.

— Il est malade, sans doute, fit avec une indifférence bien jouée la jeune femme.

Théodore eut un bon rire:

— Malade? Allons donc!... Esquinté par la noce, plutôt; il n'a pas même eu le courage de venir au téléphone; c'est Louis qui a prévenu, à dix heures.

— Qu'est-ce qu'il a dit?

— Il a dit que monsieur était pris par des affaires et, par ailleurs, un peu souffrant.

Et Rozet ronchonna:

— Avec cette maladie-là, il est bien capable de s'octroyer un congé de

plusieurs jours. Du reste, je m'y attendais, un jour ou l'autre ce beau zèle devait finir... avec des pistolets comme celui-là...

Mais Sidonie réfléchit:

— Ne te fais donc pas de mauvais sang pour les autres; la fabrique a les reins solides; ce n'est pas M. Dormeuil qui en viendra à bout. Tu as maintenant toute liberté, tu es mieux payé. Dans ces conditions, pour nous, n'est-ce pas, à notre point de vue égoïste, c'est M. Dormeuil qui est le meilleur patron.

— On n'a pas le droit de raisonner comme cela.

— Vraiment! Pourquoi donc? Que sommes-nous pour les patrons!

— Des machines à travail, que le travail démolit et qu'on met ensuite au rancart!...

— Allons, petite, ne fais pas ta Louise Michel, une Louise Michel qui serait jolie, il est vrai, et qui traînerait à sa suite une foule amoureuse.

— Allons, chérie, embrasse-moi; je m'ensauve, car j'ai son travail à faire en plus du mien.

L'ironie d'un sourire cruel déchira les lèvres minces et rouges, comme un étroit ruban de pourpre, de la jeune femme.

Quand son mari eut disparu, elle prit son fils entre ses bras et le fit sauter en riant, comme ont coutume de faire les mères. Mais comme elle avait rarement de ces abandons, le petit Charles la regardait tout surpris et sérieux encore.

Elle reposa l'enfant à terre avec une tendre violence; elle le regarda avec orgueil et elle dit, pensant sans doute au docile et résigné Théodore et en mettant dans ces mots toute son espérance:

— Toi, mon fils, tu ne seras pas un esclave!

Dans son vaste cabinet aux murs tendus de tapisseries flamandes, Maurice Dormeuil, le sourcil froncé, un cercle pâle autour des yeux, l'indécision dans le regard, se tenait assis devant son bureau.

Il tenait avec une sorte de dégoût, entre les doigts, un papier léger et odorant.

C'était la première lettre de son courrier qu'il eut ouverte et les autres, billets d'affaires ou d'amour, restaient intacts.

Sa cigarette à peine allumée, posée sur un cendrier dans un geste de stupeur, s'était éteinte sans qu'il l'eût de nouveau portée à ses lèvres.

Que pouvait bien lui vouloir la femme de son employé, de Rozet, cet homme ponctuel et nul?

Une phrase le frappait surtout et jetait en lui une sourde inquiétude.

— Vous vous repentiriez sûrement de négliger d'entendre les révélations que je veux vous faire.

N'y avait-il point là une sorte de menace?

Et si oui, s'agissait-il de l'affaire du crime?

Comment cette Sidonie aurait-elle pu savoir qu'elle chose et si elle savait, pourquoi s'était-elle tue jusqu'alors?

C'était étrange.

Maintenant qu'il rêvait à elle, il la revoyait bien, grande, souple, avec des traits précis, une expression dure et ardente.

Où l'avait-il donc vue récemment?

Il ne se rappelait plus. Il avait eu tant de soucis depuis quelques mois: Lina, Valentine, Georges Anderson.

Il cherchait.

C'avait été une rencontre inattendue, gênante. Il se frappa le front et rougit.

Un juron passa entre ses lèvres.

Il se leva d'un bond, laissa tomber le papier, s'en éloigna, comme de quelque chose de dangereux, de vipérin.

— J'y suis... A la gare de Lyon... le soir du départ des Bernard... Elle y était. Pourquoi? Elle se cachait comme moi-même! Ah, la gueuse, la maudite femelle!...

Il revint vers le bureau, reprit une pose paisible et appuya sur un timbre.

Louis parut.

— Téléphone à la fabrique que je n'irai pas aujourd'hui.

— Bien, monsieur.

— Ah! un prétexte; dis à Rozet que je suis souffrant et occupé.

— Je n'y manquerai pas.

Et le valet disparut derrière la draperie.

— Dois-je la recevoir? s'interrogea-t-il.

Il réfléchit longtemps. Puis il répondit par l'affirmative.

— En aucun cas, je ne puis avoir l'air de craindre quelque chose; il me faut faire face toujours.

Il soupira.

Une lassitude le prit.

Chaque fois qu'il croyait tout fini, la lutte renaissait sous une forme inattendue.

En serait-il donc toujours ainsi?

Après la terrible alerte que Dormeuil avait eue avec Lina, puis après avec Valentine, il croyait bien que les heures d'angoisse ne reviendraient plus.

Depuis le duel, depuis que Valentine, à moitié folle, s'était retirée à Orgemont, il vivait sans regret, sans remords, en pleine sécurité, goûtant pour la première fois un bonheur sans mélange.

Et voilà qu'une nouvelle femme apparaissait sur son chemin; une femme qu'il connaissait à peine. Que lui voulait-elle? Sans raison plausible, un secret instinct l'avertissait qu'un nouveau danger le menaçait, un danger en présence duquel il se trouverait sans moyen de défense.

— Une femme viendra, lui avait dit un jour en plaisantant son valet de chambre, une femme viendra qui vengera toutes les autres.

Il avait ri de ce propos, et cependant il ne l'avait pas oublié.

Il y songeait en ce moment et c'est en vain qu'il essayait de chasser cette amère pensée.

Sidonie serait-elle cette femme?

Il poussa un nouveau soupir.

Puis, une réaction se fit. Une colère le prit. Il jura comme un charretier.

— Nous verrons bien, dit-il à haute voix, d'un ton menaçant.

Il s'assit devant son bureau, prit une feuille de papier et son porte-plume.

Il venait de comprendre qu'il devait répondre poste pour poste. Il importait surtout que rien ne décelât son incertitude et ses hésitations.

Il traça quelques mots secs et polis où se manifestait un étonnement sans curiosité.

(Suite à la page 35)

Les Deux Orphelins

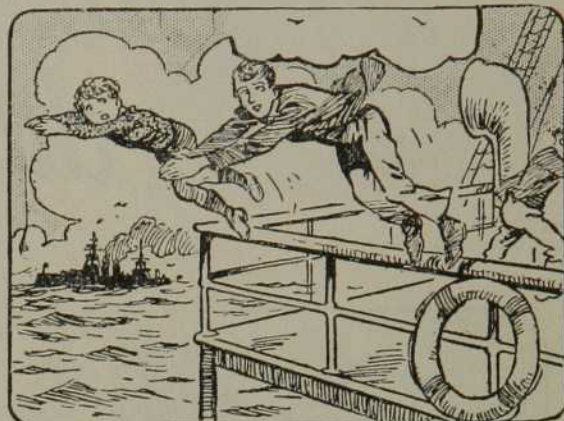
EPISODE NUMERO 22



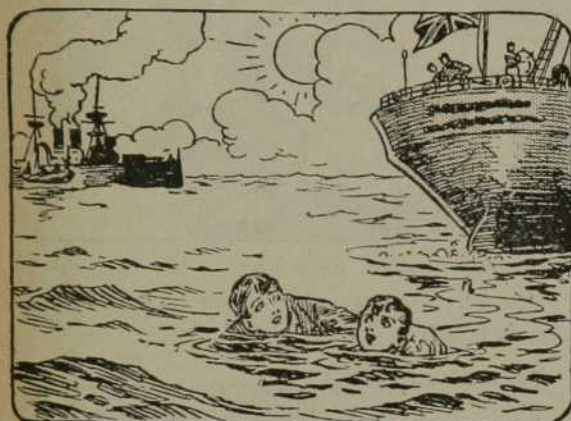
1—Au moment où nos deux jeunes amis allaient sans doute être précipités à la mer, on entendit le cri d'une sirène.



2—En un instant, un vaisseau de guerre, qui avait vu le signal de détresse, accourait dans la direction du bateau.



3—Les mutins comprenant que leur situation était maintenant dangereuse, oublièrent James et Jack qui se glissèrent à la poupe.



4—Dès que la frégate se fut approchée, ils se jetèrent à l'eau et nagèrent dans sa direction. Ils avaient été vus par les marins.



5—En effet, une barque s'avança rapidement dans leur direction. Il était temps car le petit James commençait à faiblir.



6—Dès qu'ils furent dans la barque, les enfants racontèrent aux marins la mutinerie qui avait lieu à bord du cargo.



7—Les marins se hâtèrent de ramener les enfants, qui grelotaient de froid dans leurs vêtements trempés.



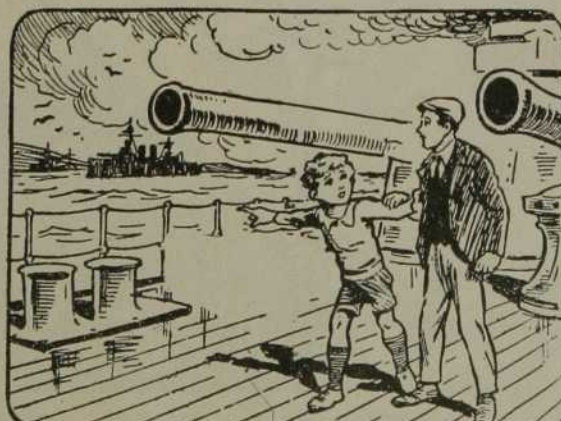
8—Le médecin du bord leur donna une potion qui les réchauffa puis il les mit au lit. Les mutins furent fait prisonniers.



9—Ils furent gardés sur la frégate, qui devait les ramener en prison. Le commandant et le capitaine félicitèrent Jack et James.



10—Le commandant avait reconnu la figure de James, publiée dans les journaux. Il décida de le ramener à ses parents adoptifs.



11—Cela n'était pas pour plaire aux jeunes fugitifs qui craignaient de retrouver Miss Rogue. Mais ils se résignèrent.



12—Ils saluèrent au passage la fillette du capitaine. Grâce à Jack et à James, elle et son père avaient été sauvés de la mort.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine)



Nouvelles Aventures du Capitaine Jolicoeur



EPISODE NUMERO 11



1—Grâce aux indications d'un jeune homme, le Capitaine avait découvert le repaire du Masque Noir.



2—C'était dans une profonde vallée que l'on atteignait par un long souterrain. Le Capitaine s'avança.



3—Ne voyant personne, il se dirigea vers l'une des cabanes et s'approcha prudemment de la fenêtre.



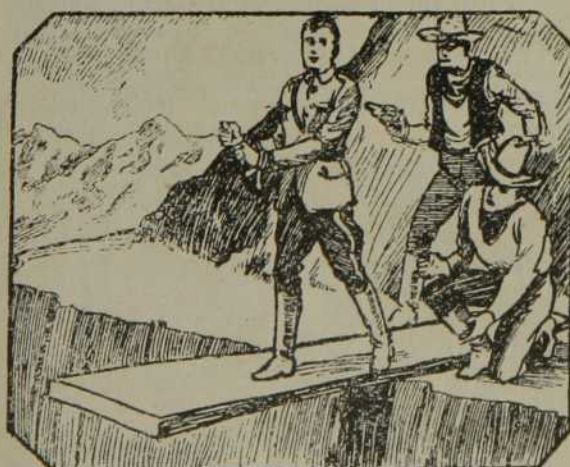
4—Mais soudain, il fut solidement maintenu par plusieurs hommes au service du cruel bandit, le Masque Noir.



5—Le prisonnier savait qu'il n'aurait aucune pitié à attendre de ces bandits qu'il pourchassait.



6—Le Masque Noir donna quelques instructions à ses hommes. Le Capitaine fut ramené de force dans le souterrain.



7—La petite troupe longea la falaise et s'arrêta devant un précipice. Une planche fut posée en surplomb.



8—Sous la menace des revolvers, le Capitaine, les mains liées, dut s'avancer sur cette planche branlante.



9—Soudain, elle céda sous ses pieds et fut précipité dans le vide. Il tomba dans un marais bourbeux.

(La suite de cette belle histoire dans LE SAMEDI de la semaine prochaine)

(Suite de la page 32)

La lettre se terminait ainsi :

« Suivant votre désir, demain, à trois heures, je vous attendrai donc, 9, quai Malaquais, à l'entresol, à droite; vous n'aurez qu'à monter, sans rien demander au concierge. »

A présent, il s'agissait de lui faire tenir la réponse directement sans qu'elle risquât de tomber dans les mains de Théodore, qui de toute évidence, était étranger à la démarche de sa femme.

Il lui répugnait d'y envoyer Louis, redoutant la perspicacité de ce renard.

Mais comment éviter de se servir de lui ?

Le valet croirait à quelque trame amoureuse, à une de ces fantaisies de débauché qui ne doit pas avoir de lendemain.

Les idées riantes étaient loin de l'esprit de Maurice Dormeuil. Il commençait à comprendre que le temps n'allégerait pas vite le poids de la chaîne qui le liait à son crime.

Pourtant il mit sur ses traits lassés l'air fat et impertinent qu'il prenait pour traiter ses affaires de plaisir. Et il sonna.

Lorsque Louis entra dans la pièce, Maurice se tenait devant une glace et frisant sa moustache en sifflant.

Il lui dit de son air le plus sceptique :

— Attention, maître Leporello, encore une mission de confiance.

Quand le larbin s'entendait appeler Leporello du nom du malin valet de don Juan, il savait, par un sourire discret de roué, se mettre à l'unisson du séducteur.

Mais à la première question de Maurice, son visage déjà prêt à s'épanouir, jaunissait et se crispait.

Les pouces dans les entournures du gilet, le beau Maurice qui continuait à plaisanter, lui dit en effet :

— Tu connais bien la femme de Rozet, de ce bon Rozet, l'économe de la fabrique ?

Stupéfié, Louis fit, par un signe de tête, connaître qu'il n'ignorait pas l'existence de Sidonie.

— Comment s'appelle-t-elle ?

D'une voix rauque, le valet murmura :

— Sidonie...

— Oui, Sidonie, répéta Dormeuil avec une moqueuse satisfaction ; eh bien, voici un billet que tu vas lui porter habilement à l'instant même.

— Bon, répondit Louis, assommé par l'imprévu de ce qu'il entendait.

— Eh bien, quoi ? Qu'est-ce que tu as ? Quelle est cette figure d'enterrement ?... Tu as l'air figé comme un brahme. Monsieur faisait un somme sans doute ?

Le valet de chambre protesta :

— Moi, pas du tout, je me tirais les cartes.

Dormeuil ricana doucement :

— Quelque histoire d'amour enco re ? Puis, quand son accès d'hilarité fut passé, il ordonna :

— Ecoute-moi bien ; tu entreras d'abord à la fabrique, tu demanderas Rozet pour t'assurer qu'il n'est pas chez lui, tu lui diras :

« M. Dormeuil a réfléchi ; il consent le marché avec Montevideo. »

« Puis tu feras semblant de sortir et tu te glisseras chez Sidonie. »

Louis eut un geste qui voulait dire :

— Tout cela est inutile, je sais mon métier de Leporello.

Et il répondit froidement comme quelqu'un qu'on a blessé dans son amour-propre professionnel :

— Je pense que je n'ai jamais causé d'ennuis à monsieur.

Dormeuil répliqua :

— Je te rends bien volontiers cette justice, tu es épatant ; va donc ; je te donne carte blanche.

Le valet de chambre se retira.

Et dès qu'il fut seul il s'écria :

— Ça y est ! Je l'avais bien deviné ! Ainsi elle a déjà réussi à le saisir, la coquine !

« Il sera plaisant de voir s'il se débarrassera de celle-là comme des autres... J'en doute. »

« Cette aventure ne sent rien de bon. »

« Et moi qui croyais travailler pour mon compte ! Je tirais tout bonnement les marrons du feu. »

Il eut un rire crispé.

— Cette femme-là, elle a des yeux de damnée. Il va s'offrir ce nouveau caprice comme on avale un verre de vin... Mais le vin pourrait bien être empoisonné. Comme il a caché son jeu ! Et pourquoi l'a-t-il caché ? A cause du mari ? Non, il s'en fiche. Alors pourquoi ? Je m'y perds. En tout cas, l'intrigue a été vivement menée. Je le connais bien pourtant ; il ne l'a pas cherchée ; elle ne lui disait rien... C'est elle qui a tout fait.

Le domestique aurait bien voulu ouvrir le billet, le lire. Mais, impossible, il était ca chet à la cire d'un cachet de fantaisie. Dormeuil en avait toute une collection.

Le valet fut stoïque ; il en prit bravement son parti.

Il se rendit à la fabrique.

Dès qu'il fut dans la cour il dirigea son regard vers la fenêtre entourée de fleurs et dans l'ouverture des rideaux il vit le profil sombre de Sidonie.

— Elle attend, se dit-il ; donc c'est elle qui a tendu le piège.

Louis était prudent.

Il s'était dit en route qu'il devait rentrer dans son rôle modeste et impassible de serviteur. Il ne devait rien faire pour gêner Sidonie ; c'était le seul moyen qu'elle n'essayât pas de lui nuire plus tard.

Un pressentiment avertissait le rusé domestique qu'il allait falloir compter avec cette femme.

Sans bruit elle avait ouvert la porte en apercevant le messager.

Grave et indifférent en apparence, le valet sa casquette à la main, tendit le billet.

— De la part de monsieur, dit-il.

Elle happa la lettre et la tint roulée dans sa main frémissante.

— Je vous remercie bien, monsieur Louis.

Sa voix était douce et aimable.

Toute son attitude voulait dire :

— Soyons amis je vous servirai.

Il en eut conscience et il répondit :

— Il faut que je me sauve, madame Sidonie, je le regrette...

Câlina, elle offrit :

— Vous ne voulez rien prendre ? Un verre de porto comme l'autre jour.

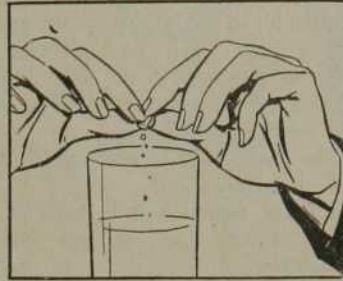
— Rien n'est changé, semblait signifier cette avance.

Le valet s'affirma :

— Allons, je l'aurai après, comme toujours, et n'est-ce pas juste ? A l'office, on ne mange que les restes.

Il fit contre mauvaise fortune bon cœur.

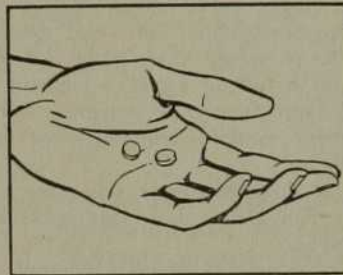
MAL DE GORGE SOULAGÉ EN MOINS DE 3 MINUTES!



1. Ecrasez et faites dissoudre 3 tablettes Aspirin, dans le tiers d'un verre d'eau.



2. Gargarisez soigneusement — la tête renversée, laissez descendre un peu de liquide. Répétez — ne rincez pas la bouche.



3. Si vous avez mal à la tête ou un rhume de poitrine, prenez 2 tablettes Aspirin — avec un verre d'eau. Répétez 2 heures après.

Plus de rudesse ni d'irritation
Comment appliquer le
nouveau traitement instantané

Si incroyable qu'il paraisse, les médecins recommandent maintenant une méthode qui soulage le mal de gorge en 2 ou 3 minutes!

Il n'y a qu'à écraser 3 tablettes Aspirin et à les brasser dans le tiers d'un verre d'eau, puis à se gargariser deux fois.

Les tablettes Aspirin se désagrègent si complètement qu'il n'en reste aucune parcelle irritante. Les résultats suivent immédiatement. La douleur et le malaise disparaissent tout de suite.

Tous les spécialistes pour la gorge recommandent ce traitement indispensable au lieu des "lavages" et "antiseptiques" d'autrefois, si peu effectifs. Ne l'oubliez pas. Et quand vous achetez, assurez-vous que c'est bien l'ASPIRIN. Aspirin, en français Aspirine, est la marque de commerce de la Bayer Company, Ltd. De fabrication canadienne et en vente dans toutes les pharmacies. Voyez le nom Bayer en croix sur chaque tablette Aspirin.

N'affecte pas le cœur

Fabriquée au Canada



DOLLFUS-MIEG & C^{IE}
SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1748
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C. dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

Demandez à la Mère— elle le sait.

La mère a pris ce remède avant et après la venue des bébés. Cela lui donnait plus de force et d'énergie, quand elle était nerveuse et épuisée... l'a maintenue en santé pendant la durée de l'âge critique. Rien d'étonnant qu'elle le recommande.

**Le COMPOSE VEGETAL
de LYDIA E. PINKHAM**



GRATIS

**FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET
EMBEILLISSEZ VOTRE
POITRINE**

Toutes les femmes doivent être
belles et vigoureuses, et toutes
peuvent l'être grâce au Réfor-
mateur Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraisse rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement
Confidentielle.

Les jours de bureau sont :

Judi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

5920, rue Durocher, près Bernard

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

Montréal, Canada.

Il répondit avec un sourire :

— Une autre fois, ça ne sera pas de refus, madame Sidonie. Ce sera toujours un grand plaisir et un grand honneur pour moi de m'arrêter à causer avec vous. Vous êtes bonne pour les petits, vous, c'est pour cela qu'ils vous aiment.

Il se retira après un regard modeste et mélancolique.

La jeune femme prit le billet et en déchira l'enveloppe de ses mains tremblantes.

Un flot de sang noya ses joues orangées.

Elle se dit :

— Il consent, donc il a peur ; parce qu'il ne m'aime pas...

Dans l'armoire à glace étriée, elle voyait sa silhouette.

— Mais il m'aimera, s'affirma-t-elle, car il y a plusieurs sortes d'amour.

L'amour qu'elle rêvait, le seul qui pût naître entre Maurice et elle était un amour fait de haine et d'opprobre, de crainte et de lascivité, un amour qui devient une complicité grimaçante parmi des colères et des rages de passion.

Et de cet amour Sidonie se régala à l'avance comme d'un régal d'enfer.

Elle passa en revue toutes les pièces de la toilette qu'elle mettrait le lendemain pour cette entrevue si longuement méditée, attendue avec tant de fièvre.

Des dessous exquis sous une toilette d'un bleu sombre et rigide ment soutaché.

Une toque de plumes soyeuses et claires posée sur ses lourds cheveux formant le long des joues au ferme contour des grappes de boucles noires.

— Demain, demain ! s'écria-t-elle à plusieurs reprises, en battant les mains ou en esquissant un peu de danse devant la glace.

Vingt fois, en pensée, pendant le restant du jour, elle fit et défit la scène, la menant à son gré vers le but qu'elle s'était assigné.

Le soir, elle dormit à force de vouloir, pour être reposée et plus belle.

Dès l'aube elle fut debout, active et vaillante comme au matin de bataille le jeune sergent qui se voit déjà les galons de capitaine.

Elle prit un bain parfumé aux plus subtils aromes et passa deux heures à sa toilette.

Elle acheta des fleurs, et choisit des roses et des œillets dont le parfum en se mêlant donne une senteur forte et troublante.

Quand l'heure sonna, elle sortit légère et souple, calme et féline, sûre d'elle et de l'avenir.

Elle se fit conduire en fiacre, elle qui n'en avait pas pris deux dans sa vie.

La maison devant laquelle il s'arrêta sur le quai était belle et de style ancien.

Le cocher payé d'avance n'eut qu'à tourner bride.

Elle ne vit personne et monta d'un pas assuré, ayant fait en route provision de sang-froid.

Maurice Dormeuil vint ouvrir.

Au premier regard, il ne reconnut pas la femme de Théodore dans cette élégante créature.

— C'est donc là Sidonie, se dit-il.

Mais de cet étonnement rien ne parut sur son visage qu'il avait étudié et rendu impénétrable.

Les yeux de la jeune femme s'arrêtaient à peine sur le décor.

C'était charmant, ouaté, discret comme la petite maison d'un grand seigneur sous Louis XV le Bien-Aimé.

Des meubles aux formes délicates, dans un demi jour pieux ; quelques nudités de marbre, des lampes électriques descendant du plafond en gerbes de fleurs irisées ; une émouvante odeur de parfums voluptueux, tel était l'asile des passagères amours que Dormeuil avait décoré en artiste et en prodigue.

Le jeune homme introduisit la visiteuse dans un boudoir, où les tentures étaient d'un rose de fleurs de pêcher.

Là, d'un geste courtois, il lui offrit un siège.

Il s'assit à son tour, demeura muet, ne montrant nulle hâte de ce qu'il allait entendre.

Un peu d'ironie et d'indifférence paraissait seule sur son visage indéchiffrable.

La jeune femme dut commencer :

— Sans doute, monsieur Dormeuil, vous avez été surpris de recevoir ce mot où je vous demandais un entretien. J'ai longuement hésité à vous le faire parvenir. Enfin, je m'y suis décidée, dans votre intérêt...

Une expression de hauteur et de moquerie passa dans les yeux et sur le front du patron de Théodore.

Il dit pourtant d'un ton détaché :

— Je sais que Rozet et vous m'êtes entièrement dévoués, mais je ne vois pas...

Sidonie reprit avec vivacité :

— Oh ! je sais, monsieur, que vous ne pouvez vous douter de ce que je vais vous apprendre et tout d'abord il me faut solliciter votre indulgence pour mon mari qui a commis une grande faute.

Cette feinte habile dérouta Maurice.

Il retint une exclamation et dit avec un laisser aller parfait, avec un demi-sourire où les dents s'entrevirent blanches avec les canines proéminentes, un peu bestiales :

— Se pourrait-il ? ce bon Rozet a commis une faute ? Ne la confessez pas, je vous en prie, madame. Elle est d'avance pardonnée.

— Il le faut, soupira la jeune femme.

La jaquette, par miracle, s'était ouverte, découvrant la blouse de crêpe de Chine vieux paille, avec le haut, très échancré, en dentelles à clair sur la lisse peau orangée.

Les fleurs froissées, œillets et roses, attachées au creux de la gorge, jetèrent un parfum mourant et tiède, un parfum végétal et charnel, et cette vague odorante fut comme une petite casquette mystérieuse balancée sous les narines du Don Juan.

Pendant que Sidonie se taisait encore et avait l'air de faire effort pour commencer un aveu pénible, en dessous, habilement, elle examinait Maurice.

Depuis bien longtemps elle ne l'avait pas vu de si près. Jamais, comme en ce jour, elle n'avait eu le loisir de l'examiner à l'aise.

Beau, certes, il l'était toujours avec ses cheveux châtains ondes, s'harmonisant au visage clair et ferme.

Aucune boursofflure autour des yeux ; à peine de légers traits de burin au coin des paupières.

Il y avait toujours en lui quelque chose d'épanoui qui prédisposait physiquement les gens en sa faveur.

Dormeuil, de son côté, regardait très attentivement la jeune femme. Il eut le geste de l'homme qui consent :

— Puisque vous le voulez, fit-il, je vous écoute !

— Ah ! monsieur, nous excuserez-vous ? Quand on est riche, heureux, les petites préoccupations des pauvres gens paraissent non seulement sans intérêt, mais presque ridicules. Les soucis d'un ménage besogneux sont grands ; la vie renchérit tous les jours ; avec le traitement de Théodore, c'est à peine si nous arrivons à nouer les deux bouts... Notre enfant, n'est-ce pas, a besoin d'instruction... Je lui fais donner des leçons de violon et de gymnastique...

— Où diable veut-elle en venir, se demandait Dormeuil, tout en jouant avec un coupe-papier d'écaillé. Elle n'a pourtant rien de sot ni de vulgaire dans la physionomie. Est-ce une augmentation pour son imbécile de mari qu'elle désire?... Sa voix est harmonieuse. Elle est cuivrée comme sa peau. Elle n'est vraiment pas mal.

La jeune femme avait fait dériver sa préoccupation la plus grave, celle qui concernait le crime et maintenant il se raillait de ses terreurs, des appréhensions qu'il avait endurées depuis qu'il avait reçu son mot.

Un soupir de soulagement gonflait sa poitrine qui se bombait sous le linge impeccable glacé à l'anglaise.

Il la regardait à présent avec bienveillance, sans remarquer encore ce qu'elle avait de diabolique et de fascinant.

Quant à Sidonie, elle se sentait de plus à son aise et maîtresse de la place par son artifice et sa volonté indomptable de la conquérir.

Elle ôta un de ses gants et sa main, petite et brune, apparut chamarrée de bijoux barbares qui la faisaient valloir.

Ce fut alors une histoire très habile comme certaines femmes savent en conter, à bâtons rompus, entrant sans cesse en scène.

Brièvement, pour ne pas ennuyer, elle fit un tableau de sa vie. Les louanges qu'elle fit de Théodore, de son dévouement de caniche, le montrèrent abaissé par ses qualités de bête de somme aux pieds d'une femme bien supérieure à lui.

— Il sait, reprit-elle, que j'ai été bien élevée et que j'ai des goûts délicats ; ça, c'est instinctif, n'est-ce pas ? Alors, pour me donner un peu de superflu, il faut des travaux supplémentaires, il travaille la nuit...

Elle attendit un interrogatoire qui ne vint pas.

Elle continua :

— Oui, monsieur, il travaille la nuit, à la fabrique même. C'est ainsi qu'à l'époque de l'assassinat de notre pauvre cher potron...

Un frémissement, presque visible, courut sur le visage de l'assassin comme un frisson sur l'eau qu'agite un vent subit. Le sang se retira de ses lèvres si pourprées d'habitude et un mouvement nerveux agita l'angle de la bouche sous la triomphante moustache frisée.

'A la fabrique, à l'époque de l'assassinat de notre pauvre cher patron !

Ces mots l'avaient brutalement frappé en pleine quiétude reconquise.

Un pli se creusa sur son front.

Que savaient-ils, ce Théodore et cette maudite femme?

Quel prix exigerait-elle pour son silence?

Il se ramassa moralement comme un fauve prêt à bondir; puis il se calma et força son regard à l'indifférence.

Sidonie s'était tue, et un silence pénible régnait entre eux.

Ce fut lui qui le rompit.

— Alors, vous disiez que Rozet, pour améliorer sa position, travaillait nuitamment à la fabrique. Que faisait-il, je vous prie?

Le ton était devenu assez sec comme devait l'être celui d'un patron qui apprend qu'on l'a trompé dans quelque détail même insignifiant.

Un peu d'impatience s'y montrait aussi, comme il arrive à un homme pressé à qui on narre des choses de peu d'importance.

Mais ce manège ne pouvait impressionner Sidonie.

Et, à la question posée, elle répondit placidement:

— Ce qu'il faisait? Je vous l'ai dit, des écritures.

— Pourquoi ne les faisait-il pas chez lui! Il n'y a pas de mal à cela, et je ne vois pas...

La rusée reprit avec assurance et les yeux plantés comme des flammes dans les prunelles de Dormeuil:

— Mais, monsieur, parce que s'il les avait faites chez nous, ça n'aurait rien rapporté. A présent, on ne fait presque plus d'écritures à la main.

Il commençait à comprendre.

Une sueur froide baignait la racine de ses cheveux.

Elle acheva, sans le perdre des yeux.

— Nous n'avions pas de machine à écrire!...

Tout tournait autour de lui.

Il avait saisi, maintenant.

C'était le cauchemar qui revenait, qui de nouveau réapparaissait dans sa hideuse nudité.

Qu'allait-il apprendre, que savait cette femme?

Tout à l'heure, dans un instant, elle allait lever le masque.

Il eut cependant la force de dire d'une voix presque normale:

— Si je comprends bien, votre mari faisait usage de la machine à écrire de M. Verdurel.

— C'est cela, vous avez deviné tout de suite...

Le ton de Sidonie avait changé; il sembla à Maurice qu'elle avait maintenant un air moqueur et effronté.

Il l'injurait intérieurement:

— Ah! coquine, vipère, je te vois venir!...

Il la sentait forte et puissante, elle qui avait su attendre, n'ayant d'autre pensée sans doute, que cette affaire, mais concentrant ses forces morales, ses facultés intelligentes en vue de cette bataille qu'elle était en train de lui livrer.

Dormeuil comprenait que cette adversaire, que cette femme posée en face de lui et le scrutant de ses yeux impénétrables, devait avoir puissamment combiné les moyens de réussir, mais réussir à quoi?

S'agissait-il d'une vengeance?

Voulait-elle devenir riche en vendant son secret?

Quelle valeur au juste avait ce secret aux yeux de son adversaire?

Considérable, il le sentait.

Sans cela, la crainte l'eût emporté et elle fût demeurée muette.

Le misérable brûlait de savoir et il redoutait d'entendre.

D'une voix indolente et musicale, elle reprit:

— C'était pour un architecte que travaillait Théodore, à l'époque de l'assassinat de M. Verdurel. Il attendait que tout le monde dorme; puis il se glissait dans le bureau qui était contigu à celui du patron, et de dix heures à minuit, il en abattait de la besogne! Or, la nuit de l'assassinat du pauvre monsieur...

Dormeuil serra convulsivement ses mains l'une dans l'autre.

Il ne voyait plus cette femme maudite qu'à travers un voile trouble.

Comme savamment et cruellement, elle lui distillait le poison de sa confiance!

Une haine sans pareille l'agitait et comme un besoin forcené de meurtre nouveau.

Sidonie lisait dans Maurice comme dans un livre ouvert, et calme, froide, résolue, elle le défiait.

Elle acheva très lentement sa phrase.

— La nuit de l'assassinat de notre vénéré patron... Théodore y était aussi.

Elle sépara ces derniers mots et de chacun d'eux sortit une menace aiguë, comme un poignard qui entre dans les chairs.

Un froid mortel pénétrait au fond de son âme et il se sentait prêt à s'évanouir.

Vainement il voulait essayer d'espérer encore qu'il n'était pas deviné.

Vainement, il essayait de bien jouer son rôle.

Il restait muet et pétrifié, les yeux pleins de stupeur...

La jeune femme triomphait. Maintenant elle ne doutait plus. Une voix joyeuse lui disait en dedans:

— C'est bien lui, c'est bien lui; je le tiens, et je tiens l'avenir!

Toutes sortes d'idées fiévreuses tourbillonnaient dans le cerveau du misérable.

Il respirait avec effort.

Il se disait:

— Si pourtant elle n'avait que des doutes!... Ah! je dois jouer mon rôle jusqu'au bout et mon vrai rôle maintenant est de prendre l'offensive.

Il tremblait de rage et ne pouvait réprimer les flammes que lançaient ses yeux.

— Vous avez attendu bien tard pour m'apprendre un fait aussi grave, madame. Je ne sais pas à quel sentiment vous avez obéi, mais je vous prie maintenant de me faire connaître toute la vérité, de n'omettre aucun détail.

Elle reprit avec fermeté:

— Le sentiment auquel j'ai obéi, vous le connaissez plus tard.

"Pour le présent je vous dis:

"Théodore était là, il a entendu, il a vu..."

— Il a vu! s'exclama Maurice, mais il ne pouvait être que dans la pièce où se trouvait la machine?

— Il y était en effet, mais les voix parvenaient jusqu'à lui et il les reconnaissait. D'ailleurs par le trou de la serrure...

Le coupable sentait bouillonner en lui une colère qu'il ne pouvait maîtriser, mais la lâche peur le paralysait.

(A suivre dans le prochain No)

Le Chef!



Un chef chez les garçons — ou les fillettes — est celui qui possède une surabondance d'énergie qui le fait vibrer de la joie de vivre... celui dont l'exubérante vitalité attire l'attention de ses camarades et de ses maîtres.

Les enfants dépensent continuellement une forte somme d'énergie, soit pour leurs études, soit au jeu. Afin de se maintenir au même niveau que leurs camarades, il leur faut renouveler constamment cette énergie par une alimentation appropriée, celle qui contient suffisamment de sucre organique qu'ils dépensent si abondamment. Ce sucre organique est réellement de la dextrose — principe alimentaire vital qui se trouve en abondance dans le sirop de maïs EDWARDSBURG "CROWN BRAND"!

Deux cuillerées à table de "CROWN BRAND" dans un verre de lait en augmentent la valeur alimentaire et donnent un délicieux breuvage, dont les enfants raffolent. Étendu sur des tartines, versé sur des gaufres, crêpes ou sur des céréales, le sirop de maïs "CROWN BRAND" est aimé des enfants et leur fournit ce sucre organique si nécessaire à leur santé et à leur entière jouissance de la vie.

Le sirop de maïs EDWARDSBURG "CROWN BRAND" — l'aliment producteur d'énergie — est de tous les sirops fabriqués au Canada, celui qui se vend en plus grande quantité. C'est le leader, le CHEF de l'Atlantique au Pacifique, par sa pureté et son excellence.

Le Chef!

Ecoutez les "SYRUP SYMPHONIES" tous les lundis soirs, de 8 h. à 8 h. 30, H.N.E., sur un réseau de postes s'étendant de l'Est à l'Ouest.

Un orchestre de 27 musiciens, l'un des plus célèbres du Canada, sous la direction d'Edmond Trudel, assisté de divers artistes invités. Un concert de premier choix — ne le manquez pas!



Aussi fabricants de :

BENSON'S PREPARED CORN, le CORN STARCH le plus pur et le meilleur dans le paquet jaune bien connu, le produit préféré des familles canadiennes depuis plus de 75 ans.

MAZOLA, l'huile à salades et à cuisson, qui sert à préparer de délicieuses sauces à salades et n'a pas son égale pour fritures et sautés.

SIROP de MAÏS EDWARDSBURG CROWN BRAND

Un produit de THE CANADA STARCH COMPANY, Limited

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI"

De tous les jeux à la fois utiles et agréables, celui des mots croisés est peut-être aujourd'hui le plus répandu dans le monde entier. C'est pour répondre aux désirs de notre clientèle que nous lui donnons à résoudre chaque semaine, un problème de mots croisés.

SOLUTION
DU
PROBLEME
No 152



PARU
dans
"LE SAMEDI"
de la
SEMAINE
DERNIERE

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 153



HORIZONTALEMENT

VERTICALEMENT

1. Petit instrument pour attiser le feu. — Aliment composé de bouillon et de tranches de pain.
2. Nymphes des prairies et des bocages. — Personnes considérables d'un Etat.
4. Petite corne du bois d'un cerf.
5. Pommade de blanc de plomb.
6. Deuxième note de la gamme.
8. Bout, extrémité. — Company (abr.).
9. Arme servant à lancer des flèches. — Petit ruisseau.
10. Article espagnol.
11. Pronom personnel de la 1ère personne.
12. Conjonction copulative.
14. Coiffure de femmes en lingerie. — Ville d'Irlande sur le Fergus. — Mariage et réjouissances qui l'accompagnent.
15. Manière d'être, situation. — Genre de légumineuses dont le type est la lentille. — Qui concerne le théâtre.
1. Deux lettres de bec.
2. Fruits alimentaires qui, délicatement pressés donnent d'excellents cocktails. — Fruit de l'abricotier.
3. Douze mois (renversé).
4. D'une manière innombrable.
5. Adjectif possessif féminin.
6. Fleuve d'Italie (renv.). — Espèce de graminée cultivée dans les terrains humides des pays chauds, et dont on fait de l'excellente soupe. — Viandes hachées qu'on met dans l'intérieur d'une volaille. — Règle double.
7. Vu le jour. — Terminaison de verbes.
8. Personnes qui font de la nécromancie.
10. De manière à ne pouvoir être séparé.
11. Métal précieux (renv.). Interjection (renv.).
12. Vice du gourmand.
13. Le même que le cinq vertical.
14. Affaiblissement de lumière.
15. Parcouru des yeux (renv.). — En forme d'oeuf. — Métal précieux.
16. Deux lettres de épi. — Terminaison de verbes. — Matière grasse qui s'élève au-dessus du lait. — Pronom dém. contracté.
17. En les. — Petit d'une poule. — Article espagnol.

AMOUR ET DECEPTION

(Suite de la page 5)

près d'un gros poêle de fonte, qui faisait entendre son doux ronflement joyeux.

Pendant qu'ils causaient amicalement, madame Boisvert, aidée de sa fille, préparait le repas du soir.

L'épouse du colon, petite et vive était encore jolie, malgré ses quarante-cinq ans bien sonnés. C'était une femme douce et avenante, qui aimait son mari, comme aux premiers jours de leur mariage. Elle adorait aussi sa fille, qui le lui rendait bien d'ailleurs.

Celle-ci était âgée de dix-huit ans, mais avec son air sérieux on lui en aurait donné vingt, et même plus. Petite comme sa mère, elle avait les yeux bruns comme son père. Les cheveux noirs comme du jais faisaient ressortir la blancheur mate du visage aux lignes délicates et admirables.

La taille fine, les pieds et les mains petits, plusieurs filles auraient envié la beauté de cette enfant perdue dans ce lieu sauvage.

Claire, c'était son nom, avait pour ses parents une affection qui se lisait dans chaque regard qu'elle portait sur eux.

Georges avait connu les deux femmes plusieurs années auparavant, alors que son père l'amenait avec lui rendre visite à la famille de Jules Boisvert.

Claire, ainsi que le jeune homme, étaient très jeunes à cette époque, mais celui-ci n'avait pas oublié la fillette, et lorsqu'il arriva, il fut surpris de trouver non plus une enfant mais une jeune fille accomplie. Il se trouva gêné, mais elle le mit bientôt à son aise par l'amicale réception qu'elle lui fit.

Le repas préparé on se mit à table. On causa de choses et d'autres, surtout des derniers événements de la ville, que Georges raconta, écouté par ses auditeurs avec attention, car ils n'avaient pas souvent l'occasion d'avoir des nouvelles si fraîches.

— Alors, monsieur Georges, vous êtes décidé à vous installer près de nous! dit tout à coup Claire, comme le repas tirait à sa fin.

— J'y suis bien décidé, en effet, mais vous me feriez bien plaisir en m'appelant Georges, tout court, reprit-il en riant.

La jeune fille rougit légèrement.

— Si ça peut vous faire plaisir, je veux bien.

— En effet, mes enfants, reprit la mère, à l'avenir vous vous verrez assez souvent pour vous traiter comme frère et soeur.

Le repas terminé, Georges avait allumé une cigarette, et le colon sa pipe; celui-ci prit la parole:

— J'ai une proposition à te faire, Georges!

Celui-ci légèrement surpris le regarda, et attendit.

— Dans ma lettre, commençait le père de Claire, je t'ai parlé d'une terre à un mille et demi d'ici, es-tu toujours décidé à la prendre?

— Certainement, plus que jamais.

— Alors, écoute. Dans quelques jours nous irons au village voir la personne qui s'occupe de la vente de ce lot, et je crois que nous pourrions acheter la terre à un prix très modique. Je sais que tu n'es pas riche, mais au montant que tu peux disposer j'ajouterai la balance de la somme pour que tu puisses devenir acquéreur du domaine.

— Mais, monsieur Boisvert, je ne peux disposer que d'une légère somme.

— Oui, oui, je sais, mais je te fournirai le reste. A une condition cependant. Dans quelques semaines nous nous mettrons à l'oeuvre, et nous séparerons le profit que tu retireras de la vente du bois. Cela te va-t-il?

— Je ne puis accepter cela, monsieur Boisvert, malgré le modique prix d'achat, vous fournirez certainement deux fois plus d'argent que moi, alors vous aurez droit à plus que la moitié des bénéfices.

— Qu'à cela ne tienne, mon garçon, j'en accepterais pas plus. Plus tard, quand tes affaires iront bien, tu me rendras l'argent que je te prête, c'est tout. Au printemps, car le bois se vend bien, une partie de notre argent sera rentrée. Autrement, n'étant que le locataire, tu seras obligé de payer ton loyer tous les ans, et tes affaires en resteraient au même point... Allons, dis-moi que tu acceptes!

— Eh bien, j'accepte, monsieur Boisvert, et je vous remercie. Vous me traitez comme un fils, je vous en suis très reconnaissant. J'espère qu'un jour je pourrai...

— Tut, tut, tut, ne parles pas de cela, c'est un peu mon intérêt ce que je fais là.

Trois jours plus tard, l'affaire était conclue, et le jeune homme prenait possession de son domaine. Comme Jules Boisvert l'avait dit, la maison de Georges se trouvait à environ un mille ou deux de la sienne. C'était une petite construction carrée, à un étage, solide et bien aménagée.

Deux mois s'écoulèrent. Les fêtes approchaient, et la neige depuis trois semaines couvrait la terre de son épais manteau blanc. Dans cette région du nord, l'hiver prenait à la fin de septembre, et un froid si-

bérien forçait les êtres à se tenir au chaud pour échapper au danger de mourir gelés.

Cependant, dans la forêt le froid était moins vif. Le vent ne pouvait pénétrer jusqu'au sol à cause de la densité du bois, il se contentait de secouer la cime élevée des pins et des épinettes.

Ce jour-là, Georges, avec Jules Boisvert, étaient occupés à couper du bois. Un grand nombre de bilots, déjà, attendaient le moment d'être embarqués sur des traîneaux pour être transportés au chemin de fer, afin d'être chargés dans les wagons.

Les deux hommes travaillaient temps en temps pour s'essuyer le front qui, malgré la bise glaciale, ruisselait de sueurs.

— Sais-tu, Georges, que nous ferons bien de s'habiller chaudement tout-à-l'heure lorsque nous arrêterons de travailler!

— Vous avez raison, monsieur Boisvert, car nous serions vite saisis par le froid.

Les deux travailleurs s'activèrent encore une demi-heure, puis le père de Claire prit de nouveau la parole.

— Le temps semble s'adoucir, mon garçon, je te prédis une forte tempête pour ce soir ou demain.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr! Aussi nous ferons bien de ne pas trop s'attarder dans le bois le soir, car les loups vont sortir.

Georges le regarda d'un air incrédule:

— En voyez-vous quelquefois des loups, monsieur Boisvert?

— Si on en voit! Trop souvent, surtout quand la tempête souffle, ils se promènent par bandes de quinze ou vingt. Malheur à celui qui tomberait sous leurs crocs, car ils sont d'une férocité terrible.

Ils travaillèrent en silence encore une vingtaine de minutes, puis on se prépara à quitter l'ouvrage.

Quelques minutes plus tard, ils suivaient un petit sentier percé à travers le bois sur la ligne séparant les deux terres.

Pendant un quart d'heure, les deux bûcherons marchèrent, l'un suivant l'autre, sans prononcer une parole.

Rendu à un endroit, le sentier se séparait en deux pistes. L'une à gauche, l'autre à droite. A cette bifurcation, ils s'arrêtèrent.

Jules Boisvert avant de s'engager dans celle de droite s'adressa à Georges:

— J'irai te voir, Georges, ce soir, si cela ne te dérange pas! J'ai quelque chose de grave à te dire.

Le jeune homme surpris regarda son compagnon.

— Si grave que cela, monsieur Boisvert, en ce cas pourquoi ne ve-

nez-vous pas souper avec moi, vous aurez tout le temps voulu pour me parler.

— Merci, mon garçon, les femmes seraient inquiètes.

— Je vous attendrai alors ce soir; mais faites attention aux loups?

— N'aie pas peur, j'aurai ma bonne carabine.

Sur ces mots, ils se quittèrent.

Georges avait un peu moins d'un mille pour se rendre chez lui. Ce fut d'un bon pas qu'il franchit la distance.

Tout en préparant son souper, il se demandait ce que Jules Boisvert avait à lui dire de si grave.

— C'est peut-être au sujet de la terre, se disait-il. Pourtant non, tout allait bien de ce côté.

Son souper pris, il alluma une cigarette et s'installa en face du gros poêle à fourneaux.

Vers huit heures, celui qu'il attendait arriva. Il déposa ses raquettes dans un coin et s'assit près du feu.

Il avait l'air soucieux et semblait hésiter à parler. Georges attendait anxieusement.

Le colon alluma sa pipe, tira quelques bouffées, sans doute pour se donner du courage, puis se décida:

— Georges, depuis deux mois que tu es installé ici, tu n'as pas passé deux jours sans venir à la maison... Il fit une pause, sembla chercher ses paroles, puis:

"Depuis deux semaines cependant, on ne te voit plus. Pourquoi?"

Il attendit quelques secondes la réponse de Georges, mais celui-ci demeura muet.

— Est-ce qu'on t'a fait quelque chose? reprit-il.

— Au contraire, monsieur Boisvert, on m'a toujours reçu comme l'enfant de la maison.

— Alors, pourquoi nous fuir? Ecoute, Georges, c'est drôle ce que je vais te dire là, mais il le faut. C'est Claire qui souffre le plus de ton absence.

Le jeune homme se leva, surpris.

— Claire, mais...

— Mon garçon, interrompit Jules Boisvert, Claire ne peut se passer de toi... N'as-tu pas vu qu'elle t'aimait... qu'elle ne pense qu'à toi... Tu es aveugle, mon enfant. Tout en elle le crie pourtant...

Il s'arrêta à bout de souffle.

Georges, profondément ému, avait repris sa place, et la tête penchée semblait réfléchir. Enfin il releva la tête.

— Monsieur Boisvert, vous vous trompez sans doute; je veux bien croire qu'elle m'aime, mais comme un frère, pas autrement.

— C'est toi qui se trompe, mon garçon. Ta longue absence à la

maison l'a rendu à bout, et cette semaine, en pleurant, elle a tout avoué à sa mère.

— Eh bien, monsieur Boisvert, je m'en suis aperçu du sentiment de Claire à mon égard, et c'est volontairement que je me suis abstenu d'aller chez vous. J'espérais me faire oublier, puisque je ne peux lui rendre son amour. Je ne pourrais faire le bonheur de votre enfant, monsieur Boisvert, puisque je ne l'aime pas. J'ai pour elle une tendresse infinie, mais ce n'est pas cela qu'il lui faut. C'est un amour pur et sincère que moi-même ne peux lui donner.

Il s'arrêta quelques secondes, puis reprit d'un ton amer:

— Je vais vous raconter mon histoire, et vous verrez ce que mon cœur a connu.

Dans tous les détails il narra à son compagnon son bonheur et sa déception.

Lorsqu'il eut fini de parler, le colon s'approcha de lui et lui mit la main sur l'épaule:

— Mon enfant, je comprends ta douleur, et j'admire ta force de volonté, mais pour te consoler, pour te donner du courage il te faut une tendresse à toute épreuve, et un soutien moral qui ne faiblira pas. Claire serait pour toi l'appui dont tu as besoin. Je veux croire que tu ne l'aimes pas comme elle voudrait l'être, mais l'amour viendra, Georges, car avec les qualités que tu as pu constater toi-même chez elle, elle te forcera à l'aimer... Tu aurais un but dans la vie, un but noble et chrétien: celui d'élever une famille qui, plus tard, continuerait à défricher le sol de notre pays... Réfléchis, mon enfant, je suis certain que tu seras heureux, et qu'un jour tu me diras: "Vous aviez raison, monsieur Boisvert."

Et après une pause, il continua:

— Penses-y sérieusement pendant quelques jours avant de me rendre une réponse.

— Je vais y penser et je vous rendrai ma réponse, monsieur Boisvert.

Le colon se leva et se prépara à partir.

— La tempête fera rage cette nuit, dit-il en quittant la maison.

Quelques secondes après il disparaissait dans l'obscurité. Georges referma sa porte, et tout pensif regagna sa place près du poêle, où il s'abîma dans une profonde rêverie.

"Demain j'irai lui demander d'être ma femme, dit-il tout à coup en relevant la tête. J'aurai certes une compagne fidèle et aimante. Pauvre petite, je voudrais l'aimer autrement... Plus tard, espérons que j'y parviendrai."

(Suite à la page 40)

Essayez KRUSCHEN maintenant!

Sans frais pour vous

Si vous souffrez de rhumatisme, sciaticque, lumbago ou névrite, vous devriez essayer tout de suite les Sels Kruschen pendant que votre pharmacien offre un essai GRATUIT de Kruschen pour un temps limité seulement. Demandez-lui le Gros Paquet Kruschen qui contient une bouteille régulière et une Bouteille d'Essai GRATUITE. Après avoir employé la bouteille d'essai, continuez avec la bouteille régulière—à moins que vous ne soyez pas convaincu que Kruschen puisse faire tout ce qu'on prétend. Dans ce cas, votre pharmacien vous rendra votre argent si vous lui retournez, non ouvert, le paquet régulier.

Des millions de gens vantent l'efficacité de Kruschen; les gens de 119 pays différents n'ont rien trouvé d'autre pour obtenir les résultats qu'assure Kruschen. Procurez-vous votre paquet sans tarder. Le nombre de bouteilles d'essai gratuites est limité.

AGENTS DEMANDÉS

pour vendre des cravates de soie pour nous. Nous vous vendrons à un prix qui vous permet de faire 100% de commission. Ecrivez-nous aujourd'hui pour échantillons et renseignements. Ontario Neckwear Co., Dépt. 515, Toronto 2, Ontario.



Une Belle Taille

AUX LIGNES HARMONIEUSES

a toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiées franco, par la malle, sur réception du prix.

Agents

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

PHARMACIES MODELES GOYER

256, rue Saint-Catherine Est, Montréal.

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine Le SAMEDI

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

POIRIER, BESSETTE OIE, Ltée,
975, de Bullion, Montréal, Canada.





L'ART DE TIRER LES CARTES

Par J. MERY

No 9*

(suite)

SEPT DE TREFLE

Droite. — C'est le symbole de l'argent, de la richesse et de réussites certaines dans les entreprises. Cette carte désigne aussi une jeune fille prête à se dévouer pour aider le consultant ou la consultante; dans ce cas, le sept de trèfle doit être accompagné d'une heureuse carte de coeur.

Renversée. — Retard dans la réalisation des projets, des espérances, d'où inquiétude, crainte, chagrins, impatience.

SIX DE TREFLE

Droite. — Tout ce qui a trait à cette carte se rapporte au présent, au moment où l'on consulte. Il ne faut pas remettre au lendemain si l'on veut s'épargner des regrets. La place occupée par cette carte indiquera la nature de ce qu'il faut réaliser dès maintenant.

Renversée. — Ambition démesurée, imprudence qui feront échouer les entreprises et apporteront de la ruine.

CINQ DE TREFLE

Droite. — Cette carte représente l'amoureux ou l'amoureuse, l'époux, l'épouse, l'ami ou l'amie et promet à tous le bonheur matériel, dans les relations, dans le mariage.

Renversée. — C'est tout le contraire des présages précédents. Le cinq de trèfle ainsi placé, prédit une rupture, une trahison, une séparation, de l'inconduite, de l'harmonie. Mais si le deux de pique accompagne cette carte, il y aura réconciliation après la discorde.

QUATRE DE TREFLE

Droite. — Surprise agréable venant d'une libéralité, d'un cadeau, d'une acquisition imprévue.

Renversée. — Obstacles à la conclusion d'une affaire à moins que le valet de trèfle ne soit présent dans le jeu, ce qui annonce un secours dévoué et efficace.

TROIS DE TREFLE

Droite. — Commencement de réalisation dans une affaire pécuniaire, soit par entreprise, soit par appui ou par spéculation, soit encore par une promesse d'union. La nature de la carte conjointe: carreau, coeur ou trèfle, indiquera le sens qu'il faudra attribuer au succès prévu.

Renversée. — Tourments, désagréments par l'instabilité d'une entreprise financière, d'un commerce, et par tout ce qui maléfie les biens.

DEUX DE TREFLE

Droite. — La présence de cette carte dans un jeu marque de l'embarras, de la gêne financière, contrariant les projets d'affaires ou de coeur, selon la carte qui accompagne.

Renversée. — Mauvaises nouvelles concernant ce qui est signifié par la carte avoisinante. Annonce de désastre dans la situation, avec un carreau maléfique; de rupture, avec une carte de coeur non favorable; de procès, de poursuites, de maladie, avec un pique; de perte d'argent avec un trèfle néfaste.

AS DE TREFLE

Droite. — Carte de très bon augure, de présage très heureux pour la fortune. Elle promet des succès en affaires, des héritages, une élévation certaine de la situation quelle qu'elle soit. De plus, elle corrige le sens des mauvaises cartes qui l'entourent.

Renversée. — La prédiction est la même, mais le bonheur annoncé subira quelques retards et quelques difficultés.

(La suite au prochain numéro)

AMOUR ET DECEPTION

(Suite de la page 39)

Un quart d'heure plus tard il était couché.

Le lendemain il était debout à six heures, et se préparait à quitter la maison pour se diriger vers le bois.

— Quel temps! murmura-t-il en écoutant mugir le vent qui secouait la maisonnette avec une force inouïe.

Il ouvrit la porte et recula aussitôt, la tempête soufflait avec une violence terrible; et il était impossible de voir à dix pieds devant soi. A des places, la neige s'était amoncelée par bancs d'une hauteur extraordinaire, et les arbres de la forêt se tordaient, secoués comme de simples arbrisseaux.

— Impossible d'aller à l'ouvrage aujourd'hui, se dit le jeune homme.

Il se prépara à passer la journée, sans trop s'ennuyer. Vers trois heures de l'après-midi, la tempête sembla perdre un peu de sa violence.

— Je vais me rendre chez monsieur Boisvert, se dit-il.

Quelques instants plus tard il chaussait ses raquettes, et sa carabine en bandoulière, se dirigeait vers l'habitation de son futur beau-père.

Il prit une heure à franchir la distance. Le sentier était rempli de neige, et il était impossible de le distinguer.

Il fut reçu à bras ouverts par les deux femmes, et on lui fit de tendres reproches sur la rareté de ses visites.

Le reste de l'après-midi se passa rapidement, et vers six heures on se mit à table.

Sur la fin du repas, comme la conversation ralentissait Georges s'adressant à Claire commença d'une voix émue.

— Claire, j'ai une demande à vous faire!

La jeune fille le regarda, surprise. Il semblait un peu gêné, mais c'est d'une voix ferme qu'il continuait:

— Je suis seul au monde, sans parents, et parfois je me sens las de cette solitude. C'est un coeur tendre, charitable, une compagne de tous les instants qu'il me faut... Voulez-vous être cette compagne, Claire? Voulez-vous devenir ma femme?... Vous me rendriez le plus heureux des hommes.

La jeune fille, à cette demande à laquelle elle était loin de s'attendre, était devenue toute pâle. Dans ses yeux où brillait un immense bonheur, deux larmes parurent et coulèrent sur ses joues roses, comme deux minuscules diamants.

— C'est avec plaisir que j'accepte, Georges! put-elle enfin répondre.

— Comment, mes enfants, vous parlez de vous marier, sans m'en demander la permission! J'ai voix au chapitre, moi aussi, vous savez. Il tâchait de prendre un air sévère mais il ne réussit qu'à faire rire la jeune fille qui rayonnait de joie.

La soirée se passa gaiement. On parla de l'avenir, on fixa la date du mariage, enfin la conversation roula, en partie, sur l'événement qui aurait lieu un mois après les fêtes.

Vers onze heures, Georges se leva pour partir. Au dehors la tempête avait redoublé de violence.

— Georges, pourquoi ne restes-tu pas à coucher? Par ce temps de chien tu risques de perdre ton chemin, sans compter que les loups doivent rôder, en quête d'une proie.

La jeune fille et sa mère se joignirent au colon pour retenir le jeune homme, mais celui-ci ne voulut rien entendre.

— J'ai ma carabine pour les loups, dit-il, et quant à perdre mon chemin, ne soyez pas inquiets, je pourrais me rendre chez moi les yeux fermés.

Il cheminait depuis une dizaine de minutes, luttant contre le vent qui rendait sa marche difficile. Tout à coup il s'arrêta. Un long hurlement retentit dans la profondeur du bois. Le jeune homme frissonna.

— Les loups! murmura-t-il.

Aussitôt d'autres hurlements retentirent, venant d'une direction opposée et semblant s'approcher.

Pendant quelques minutes il marcha, l'oeil aux aguets, le doigt sur la gâchette de sa carabine, prêt à tirer.

Soudain, à une centaine de pieds devant lui, trouant l'obscurité, deux points brillants apparurent... puis deux autres.

Il épaula sa carabine et deux coups de feu partirent. Les quatre points brillants disparurent. On entendit une plainte furieuse, et Georges sentit un frisson le secouer.

Maintenant, dix, quinze, vingt loups fondaient sur le jeune homme. Un l'aurait mordu à la cuisse, les autres s'acharnaient sur cette proie qu'ils convoitaient.

Lui ne perdait pas son sang-froid, appuyé sur un arbre pour éviter toute attaque par derrière, il se défendait vaillamment. A chaque coup de feu, un loup tombait, et quand ils s'approchaient trop près, il les abattait à coup de crosse.

Mais il voyait venir le moment où il tomberait épuisé sous l'attaque furieuse des carnassiers. Déjà

ses jambes affreusement lacérées par les griffes et les crocs, des fauves, fléchissaient sous lui. Un voile rouge passa sur ses yeux, et à une nouvelle attaque des loups il tomba.

Les animaux enragés foncèrent sur le corps inerte du jeune homme.

Soudain deux ou trois coups de feu éclatèrent, et les loups surpris se dispersèrent un peu. Au même moment une torche enflammée tomba au milieu d'eux. Ils s'enfuirent en désordre, à quelque distance.

Monsieur Boisvert, quelques minutes après le départ de Georges, avait entendu des coups de feu. Inquiet, il était parti armé de sa carabine et muni d'une torche allumée.

Il arrivait à temps. Il saisit le jeune homme, le mit sur ses robustes épaules, et ayant repris sa torche, se dirigea vers la maison.

Les loups, tenus à distance par le feu, n'inquiétèrent pas le colon, et celui-ci arriva à l'habitation sain et sauf avec son fardeau.

Depuis quatre jours, Georges délirait, une fièvre violente s'était déclarée à la suite des blessures causées par les terribles carnassiers.

Le docteur, que le colon était allé chercher au village, avait examiné longuement le blessé et avait déclaré: "Les blessures ne sont pas mortelles. La fièvre est plus grave, mais avec sa forte constitution il en réchappera."

Il était parti après avoir enseigné à Claire comment renouveler les pansements.

Au matin du cinquième jour, Claire, qui l'avait veillé toute la nuit, le vit ouvrir les yeux; il la regarda d'un air surpris.

— C'est vous, Claire? Comment se fait-il que je sois ici?

Tout à coup il se rappela.

— Les loups! c'est votre père qui m'a sauvé, n'est-ce pas?

— Oui, Georges. Il a entendu des coups de feu et il partit à votre secours pour vous trouver à moitié mort.

Il s'aperçut que la jeune fille avait les yeux rouges.

— Vous avez pleuré, Claire? Pourquoi?

Une idée tout à coup fit jour dans son esprit.

— J'ai parlé dans mon délire, n'est-ce pas, Claire?

— Oui, vous avez parlé.

— J'ai dû prononcer un nom, n'est-ce pas?

— Oui, vous avez prononcé le nom de Suzanne.

— Pardonnez-moi, Claire, dit-il en voyant des larmes mouiller les

(Suite à la page 41)

UN DOUX ESCLAVAGE

(Suite de la page 7)

Le matin même Monsieur de Bournay avait envoyé une superbe corbeille d'orchidées à la jeune femme avec sa simple carte: P. P. C. Et, maintenant, devancé par ces somptueuses messagères, il était venu faire lui-même ses adieux.

Vraiment, Ginette n'en revenait pas...

— Vous partez? dit-elle... Est-ce possible?

Il répondit simplement:

— Tout est possible, Ginette!

Elle dit étourdiment:

— Je pensais que cela n'arriverait pas.

Et il répliqua du tac au tac:

— Tout arrive!

Un moment, ils gardèrent le silence.

Alain pensait:

— Je dois partir tout de suite.

Et il s'écartait de Ginette dont le parfum s'insinuait jusqu'à lui et le troublait.

De son côté, pour la première fois, Geneviève découvrait la grâce du jeune homme. Maintenant qu'il lui avait déclaré qu'il ne l'aimait plus, elle se rendait compte qu'il était beau: Une chose, qu'elle ne connaissait pas, lui fit très mal dans la poitrine.

Pour se donner du courage elle se dit:

— Je suis libre!... Liberté chérie!...

Mais la petite souffrance qui s'obstinait sous le sein gauche lui arracha cette pensée:

— Tu es seule...

Alain se leva...

Ensemble ils s'approchèrent de la corbeille. Les orchidées mouraient et leur dernier parfum était étrangement troublant.

— Vous avez fait une folie! déclara Ginette.

— La dernière! murmura-t-il seulement.

Mais il ne partait pas...

Il reprit:

— Au revoir, Geneviève!

Elle lui répondit:

— A quand?

Il leva lentement les épaules, comme pour dire: "Je ne sais pas!"

Une orchidée, plus que les autres, baissait la tête.

— Elle doit avoir soif, dit Ginette.

Et elle étendit la main pour la toucher.

Alain, au même instant, étendit la sienne et, leurs doigts, comme

des papillons amoureux, s'unirent au milieu des fleurs... Lentement, comme les brins des nids, ils s'enlacèrent...

— Alain!...

— Adieu, Ginette, je pars!

Mais il savait déjà que leurs doigts ne pourraient pas se séparer.

Inconsciemment ils se rapprochèrent.

Il lui dit seulement tout bas:

— Enfin!

Elle répondit:

— Ma tendresse!

Ils tremblaient tous deux de se tenir si proches et se sentaient tourmentés par un trouble profond.

Il murmura tout près de son oreille:

— Pouvais-je soupçonner que vous étiez si mienne?

Alors, une seconde, elle regretta son indépendance. Elle voulut, s'attachant à l'emprise, lui crier au visage sa phrase favorite:

— Liberté! liberté chérie!...

Mais, elle fit le contraire de ce qu'elle voulait. Elle se serra plus fort contre ce cœur qu'elle sentait battre. Elle appuya son front sur l'épaule de l'ami qu'elle avait failli perdre, et elle sentit vraiment qu'elle ne pourrait plus le quitter. Alors, sa bouche la trahit, et, au lieu de jeter la phrase si fière qu'elle avait préparée, elle murmura seulement:

— Doux esclavage.

Et elle tendit ses lèvres.

JOCELYNE

— o —

Voleurs volés...

(Suite de la page 26)

constance. Mon Américain s'excusa de s'absenter un instant; un de ses complices, celui qui nous avait présentés l'un à l'autre, s'étonna, ou plus exactement feignit de s'étonner, au bout de quelques minutes, de ne pas voir revenir le compagnon. Il partit à sa recherche... avec l'intention de ne plus revenir. Le tour était joué, l'habituel scénario s'était déroulé sans accroc...

... A part cette petite modification au programme coutumier: quatre inspecteurs surveillaient mes bons amis et leur évitèrent la peine de chercher un taxi pour aller se promener. Ils poussèrent même la complaisance jusqu'à les conduire

à un hôtel tout près de la Seine et qui porte le nom charmant de Conciergerie.

Au préalable, mes Américains et moi nous eûmes une assez longue entrevue au cours de laquelle — il me faut l'avouer — je poussai le mauvais cœur jusqu'à leur énumérer toutes les dépenses d'apéritifs, de théâtres, de soupers fins, qu'ils avaient faites pour lier connaissance avec moi... et arriver à être logés aux frais de la princesse.

Ils ne me surent aucun gré de la leçon et il paraît qu'ayant purgé leur peine, ils ont recommencé leurs exploits. Mais ce n'est plus en France.

Malheureusement, si ceux-là ont été mis hors d'état de nuire, il en reste beaucoup d'autres qui continuent à exploiter non seulement la crédulité humaine, mais aussi l'indélicatesse, inconsciente ou non, de leurs victimes.

Inspecteur ZÈDE

— o —

Amour et déception

(Suite de la page 40)

yeux de sa fiancée. Pardonnez-moi, je vous ai fait de la peine... mais écoutez le rêve que j'ai fait dans mon délire... Je voyais deux figures: celle de cette Suzanne et la vôtre. Tout à coup je vis celle de l'autre s'enfoncer dans les ténèbres... Bientôt elle fut indécise, puis elle disparut tout à fait pour faire place à la vôtre qui devenait plus claire à mesure qu'elle approchait. Puis je m'éveillai pour voir penchée sur moi vos beaux yeux lumineux, remplis de tristesse et qu'à l'avenir je veux voir rayonnant de bonheur, car je vous aime. Claire!... Je ne pourrais vivre sans toi, ma chérie!

Ses yeux se fermèrent et il s'endormit d'un sommeil réparateur.

▼

Trois mois plus tard avait lieu le mariage de Claire Boisvert avec Georges Brousseau.

Dans leurs toilettes de mariés ils étaient si charmants, si gentils, que dans la modeste assistance accourue dans la petite église paroissiale, on entendit un doux murmure d'admiration.

Dans tous leurs gestes se lisait un bonheur sans tache. Leurs yeux se levèrent vers le ciel pour remercier Celui qui leur accordait cette félicité, et se baissèrent pour recevoir la bénédiction du prêtre qui les unissait pour la vie.

JEAN PAUL BENOIT

Sauvez cette blouse!

elle peut encore
faire une autre saison



RARES sont les femmes qui, de nos jours, peuvent se payer le luxe de renoncer à une blouse ou à une robe simplement parce que la couleur en est défraîchie. Des milliers de femmes averties font durer leurs vieilles choses — grâce aux Teintures Diamond! Elles sauront vous dire qu'elles n'ont jamais eu d'aussi jolies toilettes. Les Teintures Diamond donnent une couleur d'une richesse qu'on n'attend que de tissus neufs. C'est que les Teintures Diamond contiennent une plus grande proportion de colorant de la meilleure aniline. Ces teintures donnent une couleur unie et sans la moindre imperfection. Une couleur absolument nouvelle! Pour couleurs sombres durables, en faisant bouillir, n'utilisez que les Teintures Diamond. Pour nuances légères, sans faire bouillir, utilisez les nouvelles Teintures Diamond. Dans toutes les pharmacies. 15c.

Teintures Diamond

FABRIQUEES AU CANADA

Meilleures — plus riches en anilines pures

FEMMES MALADES

Vous résigner à souffrir ne vous profitera en rien car la maladie fera des progrès qui vous forceront à recourir à une opération coûteuse et souvent fatale. N'est-il pas plus sage d'employer sans tarder les PILULES FEMOL qui depuis plus d'un quart de siècle ont assuré la santé à des milliers de femmes malades.

Procurez-vous en une boîte aujourd'hui même. En vente partout \$1.00 la boîte de 60 pilules. INSTITUT GAZO (S.A.) Place Royale—Montréal.



FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 190, Toronto 8, Ont.

Les enfants débiles, pâles et sans sommeil doivent leur état aux vers. Mothers' Graves' Worm Exterminator les soulagera et restaurera leur santé.



Protégez vos bêtes contre la tare avec le Liniment Egyptien Douglas. Réduit l'inflammation, fait disparaître rapidement contusions, entorses, efforts, enflures, contractions, muscles ondoloris et engourdissements des articulations.

Le Samedi

NUMERO DE NOEL

Numéro de luxe de 68 pages
En vente le 15 décembre

Deux superbes gravures en 4 couleurs :

La Messe de Minuit et La Nativité

Un nouveau feuilleton :

La Dame en Noir

(Mystère, Intrigue, Amour)

Par EMILE RICHEBOURG

Le plus beau numéro de l'année

AU PRIX ORDINAIRE : 10 CENTS

GIN CANADIEN

FABRIQUÉ SELON UNE ANCIENNE FORMULE HOLLANDAISE.

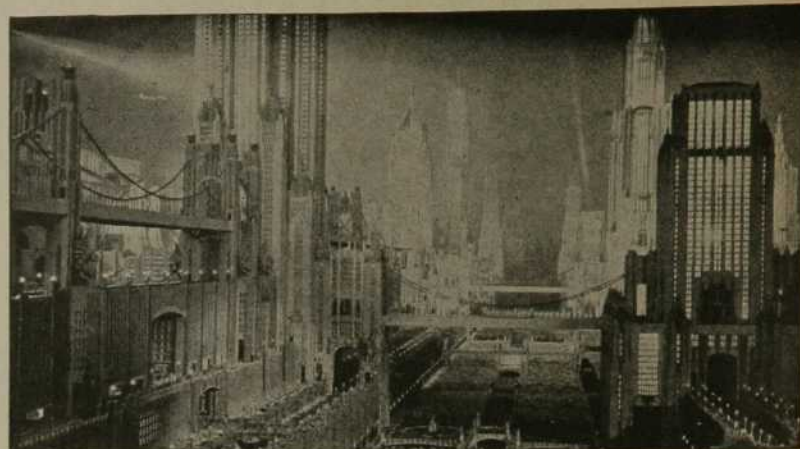


Pas un mélange mais
un produit de dis-
tillation directe.
Quatre fois rectifié
pour lui assurer
pureté et force.

10 oz \$1.00
26 oz \$2.30
40 oz \$3.30

CROIX D'OR
melchers

MELCHERS DISTILLERIES LIMITED - MONTREAL ET BERTHIERVILLE



NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

On sait que l'on appelle *coquilles* les fautes, parfois très drôles, qui se glissent dans un texte imprimé; on en peut trouver une riche collection dans certains journaux, mais le journal chinois *Ching-Pao*, qui est le plus ancien que l'on connaisse ne présente que bien rarement des *coquilles* à ses lecteurs; on peut même dire que la chose est exceptionnelle. Il est vrai que des mesures rigoureuses sont prises à cet effet: si une de ces malheureuses *coquilles* vient à s'y glisser, le compositeur reçoit cent coups de bâton sur la plante des pieds et le correcteur est encore mieux servi; il est tout bonnement empalé.

Des danseurs extraordinaires sont certainement ceux du Mont Hagen en Nouvelle-Guinée; ils ne se tiennent pas par la taille comme on le fait généralement ailleurs, mais doivent conserver leurs nez en contact pendant toute la durée de la danse qui est fort longue, et malgré les mouvements variés de celle-ci.

En Angleterre et en Allemagne ont fait maintenant emploi d'un nouvel anesthésique qui s'injecte dans le sang et remplace l'éther en de nombreux cas. Trente secondes après l'injection, le patient est plongé dans un profond sommeil et l'on peut commencer immédiatement à l'opérer. Au réveil, le patient n'éprouve aucun des malaises que laisse fréquemment l'emploi de l'éther.

Une société japonaise vient de planter sur le sommet du Fujiyama, montagne sacrée du Japon, un immense drapeau qui a quatre-vingts pieds de longueur et cinquante-six de largeur.

Dans l'île Sélèbes, près de Bornéo, les naturels du pays procèdent à une toilette soignée de leurs cochons avant de les conduire au marché. Ils leur donnent un bain, les peignent et les frisent.

Parmi les choses curieuses de notre planète on peut citer les magasins gratuits de vêtements qu'il y a sur les flancs des montagnes de la Cerra Dnida; en réalité ce sont des arbres dont l'écorce mince et simple sert de véritable toile. Les indigènes en prélèvent sur l'arbre un morceau de grandeur suffisante, y percent des trous pour la tête et les bras et se trouvent ainsi suffisamment habillés pour leur satisfaction.

On vient de découvrir, sur les rives d'une rivière, près de Jubal-pore, aux Indes, un squelette géant qui a la plus complète ressemblance avec celui d'un être humain. Ses grandes dimensions sont toutefois un objet de profond étonnement, car il mesure trente et un pieds et demi de longueur. Les os seuls des jambes ont une longueur de dix pieds.

A la suite d'un pari, deux artisans anglais ont voulu fabriquer le plus petit appareil récepteur de radio du monde entier. L'un d'eux fit un appareil couvrant seulement une surface d'un trente-deuxième de pouce carré et son concurrent réussit à faire plus petit encore. Tous deux travaillèrent à l'aide de forts verres grossissants et même de microscopes.

Un malade bizarre entre tous est assurément Donald Campbell, de Gilead, Ohio; à la suite d'un accident il a été affecté d'une forme d'encéphalite aigue maintenant les organes vocaux en état de fonctionnement continu et rapide. Ce malade a ainsi parlé très vite et sans s'arrêter pendant plus de trois cents heures.

Le feu s'étant déclaré dans une ferme des environs de Saint-Brieuc dans la Bretagne, les pompiers qui manquaient totalement d'eau réussirent à éteindre l'incendie en se servant de quatre cents gallons de cidre.

JEAN DONNE UNE LECON LA BIÈRE
A ROBERT avec

Dow

OLD
STOCK



Bière

Dow

Old Stock

SUCCULENTS SOUPERS CHAUDS!



POUR le souper, pour la collation nocturne après le théâtre ou n'importe quand durant la soirée, vous aurez toujours les éléments d'un succulent repas chaud si vous avez soin de garder dans votre dépense une boîte ou deux de Fèves cuites au four Heinz et de Spaghetti cuit Heinz. Ces produits sont toujours délicieux et toujours bien accueillis des personnes en appétit.

Tout le monde, en effet, aime les belles grosses fèves brunes et farineuses que la compagnie Heinz cuit au four et qu'elle présente dans une appétissante sauce aux tomates, accompagnées de tendres et juteux morceaux de lard. Beaucoup de gens en font même souvent tout un repas, tandis que d'autres savent, à l'occasion, se régaler d'un sandwich fait de ces exquis Fèves Heinz.

Le Spaghetti cuit Heinz, enrichi de lait, de beurre et d'excellent fromage doré, possède une valeur nutritive incomparable — c'est un vrai délice pour le palais, en même temps qu'un aliment hautement reconstituant. Sachez, en ces jours d'automne, tirer parti de ces remarquables produits Heinz si faciles à servir — vous les réchauffez en un rien de temps, dans la boîte ou hors de la boîte — et ils sont tout de suite prêts à manger.

H. J. HEINZ COMPANY
ETABLIE A LEAMINGTON, CANADA, EN 1909

Relish de Concombres Heinz
Huile d'Olive Heinz

Cornichons Heinz
Soupes Heinz



4 variétés
Toutes cuites au four



Fait de riche
blé dur

HEINZ

QUELQUES-UNES DES
57